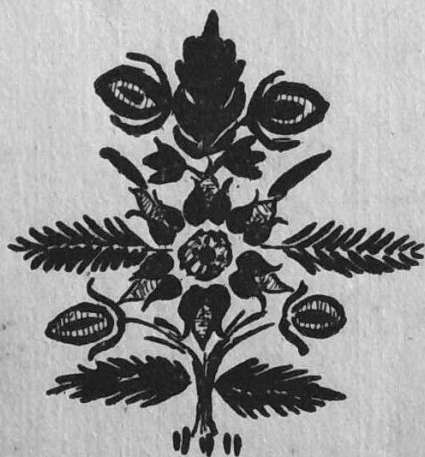


PH. DE LAS CASES

*L'ART RUSTIQUE EN FRANCE*

**La  
Bretagne**



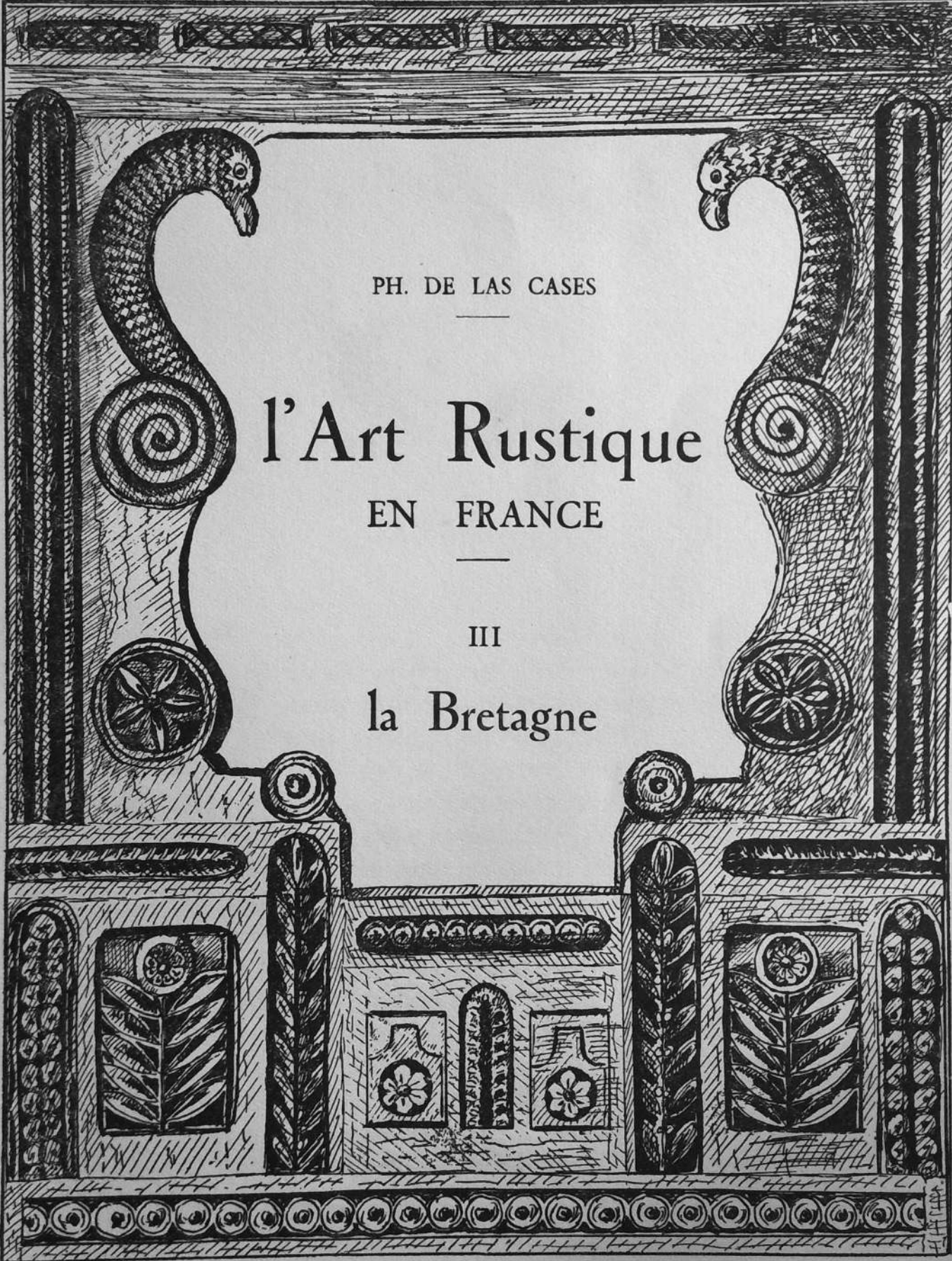
**PARIS**  
**ALBIN MICHEL, ÉDITEUR**

**22, RUE HUYGHENS, 22**

La Bretagne

**DANS LA MÊME COLLECTION**

- I. LA LORRAINE, par Ch. Sadoul..... 25 fr.
- II. L'ALSACE, par Philippe de Las Cazes..... 25 fr.



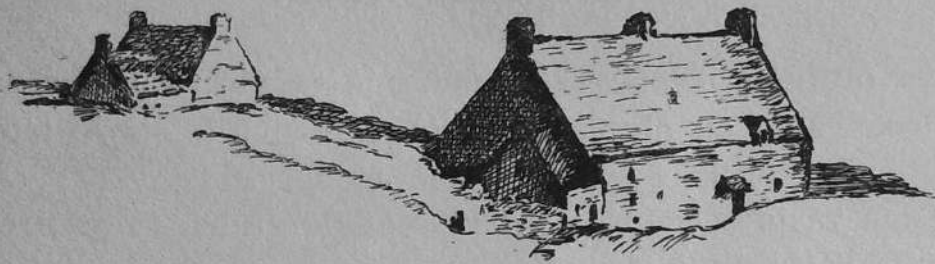
PH. DE LAS CASES

l'Art Rustique

EN FRANCE

III

la Bretagne



## L'Art Rustique Breton

**U**N voyageur qui parcourait la Bretagne au début du XIX<sup>e</sup> siècle et dont les notes demeurent comme un des témoignages les plus vivants sur la situation du pays à cette époque, Cambry, donnait des chaumières paysannes la description suivante :

« Au milieu de sites enchanteurs, vivent les individus les plus sales, les plus grossiers, les plus sauvages. Leur cahute sans jour est pleine de fumée. Une claie légère la partage. Le maître du ménage, sa femme, ses enfants et ses petits-enfants occupent une des parties, l'autre contient les animaux de la ferme. Les exhalaisons réciproques se communiquent librement et je ne sais pas qui perd à cet échange.

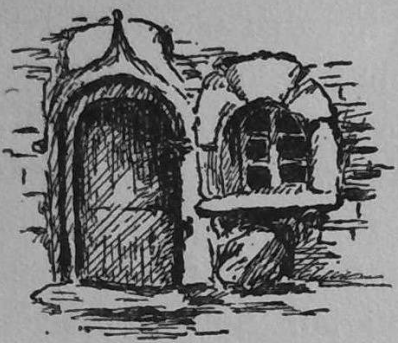
Ces maisons n'ont pas trente pieds de long sur quinze de profondeur. Une seule fenêtre de 18 pouces de hauteur leur donne un rayon de lumière. Elle éclaire un bahut sur lequel une énorme masse de pain de seigle

est ordinairement posée sur une serviette grossière. Deux bancs ou plutôt deux coffres sont établis le long du bahut qui leur sert de table à manger. Des deux côtés d'une vaste cheminée sont placées de grandes armoires sans battants, à deux étages, dont la séparation n'est formée que de quelques planches où sont les lits dans lesquels les pères, les mères, les femmes et les enfants restent couchés, car la hauteur de ces étages n'est quelquefois que de deux pieds... Le reste de leurs meubles est composé d'écuelles d'une terre commune, de quelques assiettes d'étain, d'un vaisselier, d'une platine à faire les crêpes, de chaudrons, d'une poêle et de quelques pots de lait.

Je n'ai pas parlé du parquet; jamais il n'est carrelé, ni boisé, ni pavé. La terre inégale en sert. On pourrait se casser la jambe dans les trous profonds qui s'y forment. Imaginez la malpropreté, l'odeur, l'humidité qui règnent dans ces demeures souterraines, l'eau de fumier qui souvent en défend l'entrée, qui presque toujours y pénètre, ajoutez-y la malpropreté d'individus qui ne se baignent, ni ne se lavent jamais, qui sortent des fossés, des mares, des cloaques où l'ivresse les avait précipités, peignez-vous ces cheveux plats et longs, cette barbe épaisse, ces figures chargées de suies crasseuses, les courts gilets, les culottes énormes, les petits boutons, les guêtres, les sabots qui forment leur habillement et vous aurez l'idée d'un paysan breton. »

L'impression que traduit ainsi Cambry est exactement celle qu'ont éprouvée tous les écrivains qui, tant sous l'ancien régime qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ont décrit les campagnes armoricaines.

« Ce tableau d'une chaumière bretonne, écrira vers 1840 le Chevalier de Freminville, archéologue distingué, en annotant Cambry, est d'une admirable vérité; le



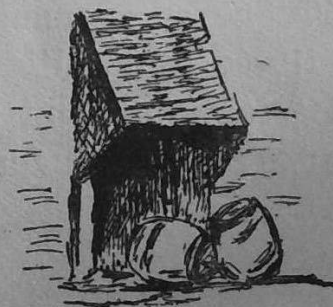
temps n'y a rien changé encore. »

Les anciens historiens de la Bretagne ne manquent certes pas de rendre hommage aux qualités solides de la classe rurale, de proclamer son endurance, sa résignation, sa ténacité. Mais ils s'arrêtent écoeurés au seuil de ces chaumières, où crouissent dans un état de saleté, que la misère n'excuse même pas toujours, des êtres qu'ils présentent comme lourds et grossiers.

Et pourtant voyez : depuis un demi-siècle et plus, les amateurs guidés par la mode ont fouillé ces tanières, ils ne cessent d'en extraire des broderies et des costumes étincelants, de beaux meubles, des boiseries admirablement sculptées, tout un amoncellement de mobiliers et de parures qu'avaient su façonner dans l'ombre de leurs chaumières, de leurs mains, pour leur propre usage, ces rustres décriés.

C'est qu'au fond de ces bouges s'étaient conservées pures les traditions des huchiers médiévaux, des ébénistes habiles à tailler des images en plein cœur de chêne, de ces brodeurs au goût à la fois si hardi et si sûr, de ces sculpteurs de pierre enfin qui ont peuplé leurs villages du peuple naïf des statues et des calvaires et lancé les clochers en prière dans le ciel rêveur du pays breton.

Or, nul écrivain avant ces trente dernières années ne semble avoir jeté les yeux sur le mobilier, si riche pourtant, de ces pauvres campagnards. Quant au costume on ne le signale que pour en dénoncer la bizarrerie. Personne ne s'avise qu'il



puisse se trouver des gens de goût, voire des artistes, parmi cette « paysantaille » comme s'exprime l'historien de la Ligue en Bretagne, le bon chanoine Moreau!

Pour qu'il fût apprécié à sa valeur, cet art populaire si profondément original, il n'a pas fallu moins d'un siècle de civilisation impersonnelle et mécanique.

L'attrait qu'exercent aujourd'hui sur nous les produits de l'ancienne industrie rustique n'est si vif que depuis que la morne perfection des fabrications en séries nous a rendus plus attentifs au charme de ces tissus, de ces broderies, de ces sculptures où la main de l'artisan est toujours visible.

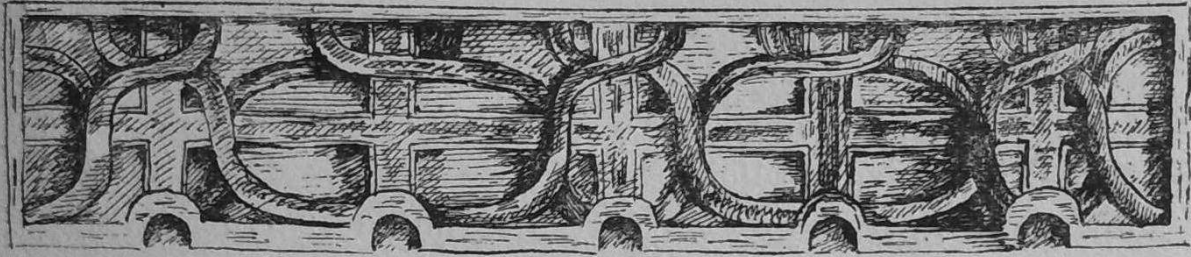
Nous aimons la fantaisie et jusqu'à la gaucherie qui décèlent la personnalité de l'ouvrier.

Mais il semble que dans la mesure où les amateurs s'intéressent aux meubles, aux coiffes, aux costumes de nos vieilles provinces, l'indifférence, le mépris même des ruraux s'accroît pour ces ornements anciens de leur vie familière.

La Bretagne est pourtant, de toutes les régions de France, celle où les traditions de l'Art rustique se sont le plus longtemps prolongées. Malgré les transformations dont elle est à l'heure actuelle le théâtre, cette terre fidèle, plus immuable que le vieil Orient même, a conservé l'empreinte des civilisations successives dont les siècles l'ont marquée.

Maintenant encore, tandis que dans la France entière l'influence rayonnante des villes et de Paris s'est substituée aux initiatives locales, la Bretagne, la Basse-Bretagne surtout : Cornouaille et Léon, Morbihannais et Trégorrois, forme une réserve où sont conservés vivants les témoignages de l'art personnel de l'antique nation bretonne.





## Le Mobilier



Nous possédons peu de données certaines sur l'habitation et le vêtement rustiques au Moyen Age. Il est vraisemblable que durant la longue période où la classe paysanne se débattait douloureusement pour échapper aux prises de la misère et des seigneurs féodaux, alors que les conditions matérielles de la vie étaient rudes et assujettissantes, meubles et costumes demeurèrent frustes dans les chaumières sans ornements.

Vers le xvi<sup>e</sup> siècle, une amélioration se fait sentir dans la société française.

Nous en avons un témoignage pour la Bretagne dans les récits des guerres de la Ligue, écrits à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle par le chanoine Moreau : « Par la longue paix qu'avait eue cette contrée, les paysans étaient riches en meubles. Il y avait peu de familles où il n'y eut pas force hanaps d'argent, cela veut dire des tasses qui étaient grandes et larges, dont plusieurs étaient dorées. Il y en avait de trois ou quatre marcs. »

« Pour le regard du Tiers Etat et entre autre de

la populace, lit-on d'autre part, la longue paix de laquelle ils avaient joui l'espace de plus de deux cents ans, les avaient mis si à leur aise qu'ils se trouvaient plusieurs d'entre eux mieux logés et aménagés que beaucoup d'autres de qualité plus relevée; leurs ménages bien complets, garnis entre autre de quantité de grandes tasses ou hanaps d'argent doré et choses semblables. »

Moreau parle ailleurs des « beaux et grands coffres » dans lesquels les paysans entassaient leurs hardes lorsque, fuyant les gens de guerre, ils se réfugiaient dans les villes.

En 1594, « L'Eglise Saint-Corentin (de Quimper) quoique grande était si remplie de grands et beaux coffres que la procession ne pouvait passer que seul à seul depuis le haut jusques en bas et il n'y avait que le chœur de vide. Au Guéodet et Cordeliers tout autant. » (Moreau.)

Ces richesses excitèrent maintes convoitises. Il faisait bon à cette époque « ravager le Bonhomme ». Les combattants des deux partis, Ligueurs et Soldats du Roi, ne s'en privèrent pas, sans compter les petits seigneurs qui, à l'exemple du fameux bandit La Fontenelle, s'établirent à leur compte entrepreneurs de rapine. Le récit de chacune des rencontres se termine par un même refrain : « Les soldats firent une telle cure et pillage qu'ils ne laissaient après eux que ce qui était trop chaud ou trop pesant. » Le règne du bon roi Henri amena la pacification du pays et les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles marquent l'apogée de l'art rustique breton.

\*  
\*\*

Le mobilier d'une chaumière armoricaine présente à peu près partout la même composition et le même

agencement. Les pièces essentielles, le lit-clos, les armoires, le vaisselier auxquels s'ajoute souvent l'horloge à longue gaine, sont alignés au mur. Une seule corniche règne sur toute la rangée et les interstices qui pourraient se rencontrer soit entre les meubles, soit entre leur couronnement et le plafond sont comblés par du papier de tenture, de telle sorte que le mobilier fait corps avec la maison et que lits et armoires paraissent creusés dans l'épaisseur de la muraille. Il semble que chaque jeune couple en installant dans la demeure familiale un mobilier nouveau, veuille l'associer par une union intime à la vie séculaire des vieux murs, abris des générations passées.

En Bretagne, le mobilier faisait partie de la dot que le paysan constituait à sa fille. Lorsque la date du mariage approchait, le père convoquait à la fois l'ébéniste qui sculpterait les meubles, et le tailleur qui broderait les riches costumes de la future épouse. Menuisiers et tailleurs, en effet, ne possédaient guère d'ateliers. Ces artistes travaillaient de préférence « en campagne », chez les riches fermiers qui les nourrissaient et leur remettaient un peu d'argent. Le salaire quotidien d'un tailleur était de six sous environ. Il résulte d'un compte de famille, cité par M. Charles Géniaux, que dans une ferme des environs de Serent (Morbihan), le journalier Yves Nicol avait mis 88 journées à 4 sols chacune pour menuiser et sculpter l'armoire.

La facilité qu'avaient à cette époque les paysans de faire établir de beaux meubles presque sans bourse délier, explique la profusion de pièces remarquables dont se paraient les plus simples logis.

Le bois lui-même était fourni par le domaine. Dès l'automne précédent, le maître avait coupé puis mis à

sécher quelques troncs de ces chênes énormes que la terre de Bretagne a toujours portés et dont le menuisier allait tirer les armoires et les coffres, les bahuts et les lits.

De leur côté, ces artisans villageois, paisiblement installés à la ferme, peu soucieux de quitter la table où ils étaient hébergés, besognaient à leur guise. Ils disposaient de ce qui manque le plus aux façonniers hâtifs d'aujourd'hui : ils avaient pour eux le temps et pouvaient donner libre cours à leur fantaisie. C'étaient, ces patients et probes sculpteurs, de véritables artistes et leur originalité est grande. On ne leur connaît pas de maîtres. Ils ne sont redevables de leur science à aucune de ces écoles comme en possédaient leurs confrères de Normandie, de Bourgogne ou de l'Île de France. Sans doute quelques-uns d'entre eux, les Michel Colombe et toute la dynastie des Corelay ayant atteint la célébrité, groupèrent-ils des disciples.

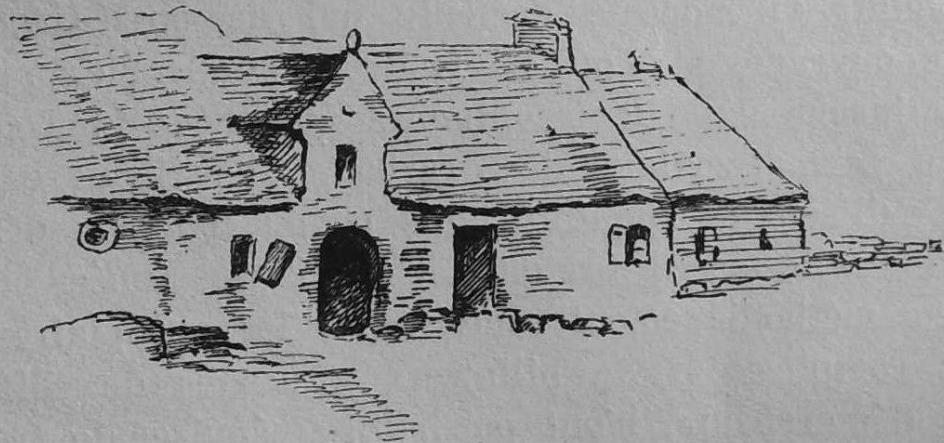
Il est vraisemblable aussi que les ateliers où Coysevox et Coustou dirigeaient à Brest — comme Puget à Toulon — la construction des proues monumentales qui ornaient les navires du Roi Soleil, employaient un nombre considérable de façonniers qui se répandirent dans les campagnes. Mais la manière de ces menuisiers de village est bien personnelle. L'influence qu'ils subirent le plus profondément est celle de l'art religieux.

Les ébénistes bretons trouvaient à exercer leur habileté dans ces chapelles et ces églises dont le sol de leur pays est couvert. Les chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois sont, à coup sûr, ces retables que peuplent des figures innombrables de saints parmi l'épaisse frondaison des rameaux et des vignes, et ces jubés si miraculeusement fleuris que, d'après la Légende, le

Bon Dieu lui-même dirigea la confection de plusieurs d'entre eux.

Décorateurs du sanctuaire, les sculpteurs bretons mettaient au service de leur clientèle campagnarde un talent que dominait la formation religieuse. On retrouve, dans les dessins des meubles rustiques, des motifs empruntés pour la plupart aux stalles, aux autels, aux vitraux des églises. Au reste, le mobilier, de même que le costume et la coiffe des femmes, présente souvent une apparence grave, religieuse et quasi monacale, bien naturelle dans un pays tout imprégné de foi profonde et de croyances traditionnelles.

Nous en trouverons maintes preuves en étudiant chacune des pièces qui composent l'ameublement d'une chaumière armoricaine.



## Coffres

Primitivement le coffre sert à ranger le linge et les hardes. Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand l'usage de l'armoire se généralise, il est surtout employé comme resserre pour les grains. On n'en confectionne plus, passé le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le coffre qui n'a parfois que la hauteur d'une grande malle est plus souvent de dimensions imposantes. Ceux où les fermiers enferment leur farine sont immenses.

Le lourd couvercle bombé, la volumineuse serrure forgée, achèvent de donner à ce sarcophage de chêne aux parois massives, son aspect pesant.

Sur ces planches épaisses, teintées en sombre, la délicatesse des sculptures ressort étrangement. Car les panneaux de ces coffres sont presque toujours décorés. Il n'était si modeste demeure qui ne possédât son coffre ouvragé, et l'on en trouve d'admirables spécimens jusque dans les montagnes d'Arrhée, dans cette région semi-désertique de Brasparts, de Sizun et de La Feuillée, qui comptait jadis parmi les plus déshéritées de la terre bretonne. Cinquante années d'un pillage méthodiquement conduit par les antiquaires et leurs complices les « pillawers », sortes de chiffonniers démarcheurs, n'ont pas suffi à épuiser le trésor de nobles sculptures si recherchées des collectionneurs.

Ce n'est pas seulement chez les grands marchands de Quimper ou de Morlaix, mais chez les menuisiers de village et jusque dans les salles d'auberge que l'on brocante ces devants de coffre rongés à la base par

l'humidité de la terre et que les paysans abandonnent à vil prix, dédaigneux qu'ils sont désormais de leur ancien art local.

Les plus vieux coffres authentiques que l'on connaisse remontent à la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Ils sont du style Renaissance. Mais il ne faut pas s'attendre à trouver dans la sculpture bretonne, pas plus que dans l'architecture de ce pays, une concordance quelconque entre le style des ouvrages et la date de leur exécution. Les attributs des divers styles sont fréquemment combinés sur le même panneau et nombre de coffres Renaissance sont plus anciens que d'autres, de pure ornementation gothique. Ces derniers sont d'ailleurs les plus nombreux et l'art breton, aussi bien dans le mobilier que dans la construction religieuse, resta fidèle, plus longtemps que dans aucune province aux formules médiévales.

Les églises de la péninsule armoricaine ont prolongé jusqu'en plein seizième le règne de l'ogive. Durant tout le siècle de Louis XIV, les arcades en plein cintre sont d'un usage courant. Il semble que le dur Kersanton, le beau granit breton, ait immobilisé dans sa gangue austère les formes les plus rigides du Moyen Age. Et de même, les coffres du xvii<sup>e</sup> siècle reproduisent encore la rosace flamboyante des verrières et les dessins au compas, les broderies géométriques chères aux huchiers gothiques.

Rares sont les panneaux ornés de statuettes, à peine rencontre-t-on quelques figures d'évêque ou de bon vieux saint de légende, et je ne connais guère d'autre meuble que celui du château de Kerioley (daté de 1664) pour nous représenter des sonneurs de biniou et des joueurs de tambourin en costume breton.

Les coffres agrémentés de groupes où l'on voit des Bretons en bragou-bras danser la gavotte en face de paysannes aux coiffes fantaisistes, sont tous apocryphes. Ce qui n'empêche pas les connaisseurs, trompés par le soin qu'ont les sculpteurs actuels de travailler sur du bois à demi pourri, d'en faire une énorme consommation.

## L'Armoire



Le coffre, receptacle un peu rudimentaire des vêtements empilés céda progressivement la place à l'armoire, qui devint le meuble indispensable, l'ornement le plus distingué du logis rustique, celui pour lequel le jeune couple peu fortuné renoncera, s'il le faut, au lit-clos national lui-même.

L'installation de l'armoire au foyer des nouveaux époux donnait lieu à d'amusantes cérémonies dont Olivier Perrin nous a narré (1), voici quelque cent ans, les rites immuables :

Les deux familles se sont réunies chez l'ébéniste du village. Longuement, on a discuté le prix « qui d'ailleurs n'a pas varié depuis deux cents ans ». On a constaté que nulle part l'artisan n'a fraudé « en substituant l'humble châtaignier au noble chêne ». On a reçu le précieux meuble, « tout brillant encore de son lustre virginal », et sanctionné au cabaret voisin l'acceptation solennelle du chef-d'œuvre.

Dans les circonstances favorales, une journée suffit à terminer ces préliminaires. Il reste à conduire la merveilleuse armoire chez le futur époux. La tradition

(1) O. Perrin, Galerie Bretonne, 1838. A. III, p. 77.



exige qu'elle soit hissée toute montée sur la charrette. Stimulés par de larges rasades, les voisins mettent en route le convoi. Ils sont bientôt rejoints par les parents et les valets de la fiancée qui conduisent les génisses et les bourillons stipulés au contrat. Le cortège se complète de porteurs chargés des ustensiles de ménage. D'autres meubles suivent sur d'autres charrettes; des sonneurs de biniou et de bombardes, ouvrant la marche, jettent à tous les échos leur aigre chanson et la dot s'achemine ainsi vers la maison.

Mais il serait de mauvais goût que la famille du jeune homme reçoive sans protestations ces cadeaux dont elle a pourtant établi la liste minutieusement.

Aussi, dès l'approche du cortège les portes sont fermées. On voit alors paraître en scène ces curieux intermédiaires, discoureurs comiques et galants, qui tiennent une place prépondérante dans les négociations nuptiales. Les amis de la fiancée réclament à grands cris que s'ouvre devant eux l'huis barricadée de la maison. L'interprète du jeune homme, à travers la fenêtre mi-close, feint l'étonnement :

« Que signifie cette procession?

— C'est l'armoire offerte par le beau-père.

— L'armoire? Certes nous sommes prêts à accueillir notre douce fiancée. Mais nous ne voulons recevoir qu'elle seule. C'est nous faire injure que de l'escorter de présents.

— Si vous n'ouvrez de bonne grâce il nous faudra donc forcer l'entrée. »

Et le dialogue se poursuit entre les deux camps, échange de délicatesses feintes, assaut de désintéressement simulé dont personne n'est dupe. Enfin l'armoire est acceptée. On l'installe à la place dès longtemps préparée pour elle et d'abondantes libations célèbrent,

au son des musiques, la pose de cette pierre angulaire du foyer nouveau.

\*  
\*\*

Les armoires bretonnes se ramènent à deux types. Les unes dérivent du bahut Renaissance qui lui-même semblait formé de deux coffres, de grandeur inégale, superposés.

En égalisant les deux coffres en largeur comme en profondeur, on obtient l'armoire à quatre portes dont les ouvertures, plus larges en bas, plus étroites en haut, et toutes quatre carrées, sont séparées par un rang de tiroirs.

L'autre type s'apparente aux armoires normandes.

Deux vantaux occupent toute la façade jusqu'à l'entablement.

Quant à la décoration de ces meubles on peut la rattacher tantôt à l'époque Louis XIII, tantôt au style Louis XIV, à la condition de ne tenir aucun compte de la date à laquelle elle fut exécutée. Ici, comme pour les coffres, comme pour tout le mobilier et toute l'architecture, l'anachronisme est la règle, et des styles séparés ailleurs par deux cents ans et plus, voisinent parfaitement.

L'art breton est pareil à ces couches géologiques qui conservent intacts, voisins et distincts, des spécimens parus jadis à plusieurs siècles d'intervalle.

Les armoires du premier cycle offrent un aspect grave et quelque peu sévère. De gros moulurages encadrent les panneaux biseautés où les pointes de diamant font saillie. L'épaisse façade est bosselée de reliefs symétriques pareils à un schéma de jardin à la française.

L'ornementation se complète par des bandes guillo-

chées en nid d'abeille, ou par de larges gâteaux ronds, par des macarons encastrés dans la menuiserie.

Parfois un panneau reproduit la rosace gothique des vieux coffres ou quelque motif Renaissance.

Ces meubles à la structure massive, noircis au brou de noix ou grossièrement polychromés, dont le modèle se retrouve d'ailleurs en diverses provinces et notamment en Languedoc au début du xvii<sup>e</sup> siècle, sont bien caractéristiques d'une époque où la classe paysanne, au sortir de rudes guerres et de cruelles souffrances, faisait les premiers essais, méfiants encore et timides, d'un peu de confortable.

Avec le temps, la façade des armoires s'égaie. Les sculpteurs s'évertuent de la gouge et du ciseau à les parer d'ornements assouplis.

Là encore nous constatons l'influence profonde de l'art religieux. Tous les motifs de décoration sont empruntés au symbolisme chrétien, au point que l'on serait tenté, au premier abord, de prendre ces armoires pour des meubles de sacristie. Sur les panneaux rayonne l'ostensoir qu'encadrent deux anges en prière ou bien deux chandeliers aux cierges allumés. Le cœur enflammé surmonté d'une croix, le calice et la colombe, sont répétés à profusion. Au long des montants grimpent des vignes où des oiseaux picorent des grappes. C'est la copie de ces colonnes torsées, enroulées de pampres, dont l'emploi est si fréquent dans les autels et les retables du xvii<sup>e</sup> siècle. Fréquente aussi est la reproduction de quelque figure d'évêque ou de saint et spécialement du bon saint Eloi juché en habits magnifiques sur le cerf légendaire.

Parfois l'artiste s'essaie à copier la nature, les animaux et les fleurs qu'il avait sous les yeux.

« Chaque menuisier-sculpteur de village, constate

M. Géniaux (1), se distinguait toujours par une invention qui aide à le suivre à la trace dans ses travaux. Par exemple, il imaginait un ornement, un pot de fleurs treillagé à anses tournées qui contenait des marguerites. L'artisan qui avait trouvé ce motif le reproduisait à satiété, si bien que, poursuivant une enquête dans le pays de Vannes sur les meubles rustiques, nous avons pu retrouver de commune en commune, des lits et des armoires de la main de cet ouvrier qui ne sut jamais dessiner régulièrement les deux côtés de ses vases. »

Mais les sculpteurs ne sont rien moins qu'observateurs et réalistes. Ils semblent n'avoir regardé avec attention que la flore ornementale des églises. Quant aux animaux qu'ils tracent, leur structure rudimentaire rappelle celle des dessins gravés par les hommes de la préhistoire sur les murs de leur caverne ou sur l'os du renne.

En face des curieux volatiles au corps replet, à la queue épatée, dont les bandes s'agrippent au long des feuillages sculptés, on doute si c'est le moineau, la grive ou le paon qui leur ont servi de modèle.

Mais cette naïveté même, la gaucherie avec laquelle certains détails sont traités, sont loin de déplaire.

L'armoire ainsi parée a quelque chose de familier, de personnel, qui la sauve de cette correction compassée où se figent les mobiliers découpés à la mécanique.

Lorsque dans la vieille ferme enfumée, une raie de soleil vient par l'étroite fenêtre iriser la façade brillante comme du jais, de l'armoire, qu'elle fait miroiter les mille saillies de ces panneaux guillochés, fouillés

(1) GÉNIAUX : *La Bretagne vivante*, p. 147.

et refouillés, quand les petits rayons courts de la lumière frissante réfractés par le relief des sculptures, scintillent, animant fleurs et feuillages, oiseaux et cavaliers, on ne s'étonne pas que la place d'honneur ait été réservée à ce meuble mirifique, parure du foyer rustique.

## Le Lit-Clos

Les principes décoratifs usités aux diverses époques pour les armoires furent appliqués à l'ornementation des lits. Le lit-clos est considéré d'ordinaire comme une spécialité armoricaine. En réalité, il est seulement plus fréquent en Bretagne que partout ailleurs, mais on rencontre des modèles identiques dans la Savoie, la Haute-Auvergne et le Velay.

Dans toutes les régions froides et pauvres de la France, les paysans, au moins à dater du xvii<sup>e</sup> siècle, construisirent pour y coucher des alcôves, alvéoles profondes collées à la muraille. La façade est faite d'un cadre de bois qui occupe toute la hauteur de la pièce, de la terre nue au plafond bas et retient l'empilement des paillasses et des couvertures.

Un coffre, au pied du lit, permet de grimper jusqu'à l'ouverture. Pour fermer hermétiquement cette armoire à sommeil, on fait coulisser un ou deux panneaux mobiles, de telle sorte que le dormeur disparaît entièrement derrière la boiserie.

L'usage du lit-clos se justifie sinon par des raisons d'hygiène du moins par des raisons de commodité très réelles qui expliquent son emploi généralisé dans les campagnes.

Si l'air pénètre mal dans ces cavités, la chaleur s'y conserve bien et l'humidité du sol sans plancher s'y fait moins sentir.

De plus, ces cellules forment dans la salle unique de la métairie, autant de chambres distinctes où chacun peut s'isoler pour se déshabiller. Enfin, on abrite dans ces réduits, les enfants, tandis que les parents sont aux champs, et les pauvres petits ne sont pas exposés, comme dans des berceaux posés à terre, à être picorés par la volaille ou mangés par les porcs.

Quand la hauteur du toit le permet, deux rangées de couchettes sont superposées à la façon des cabines de paquebot.

Les plus anciens lits-clos datent, à notre connaissance, du xvii<sup>e</sup> siècle. Sombres armoires de chêne durci, aux panneaux surchargés de sculpture, ces lits ne communiquent avec l'extérieur que par une seule porte très massive, étroite, à peine ajourée. Dans la province de Léon surtout, où l'art et les mœurs furent toujours plus rigides, ces boiseries somptueuses emmuraient sinistrement le dormeur. Le monogramme chrétien I. H. S., découpé dans le bois marquait de son sceau ce tombeau de vivants. Des inscriptions profondément gravées invoquaient le secours d'en haut — Jésus! Maria! — ou rappelaient la mort toujours présente : *Homo memento Mori!*

En Cornouaille, la décoration est plus riante et dans toute la Bretagne, au xviii<sup>e</sup> siècle, les faces mi-aveugles du lit-clos s'éclairent. Des jours l'aèrent. Les panneaux, vivement encaustiqués, ont des reflets blonds. Les bouquets de fleurs s'épanouissent, le cordon des vignes chargées de grappes et d'oiseaux, enroule ses pampres aux lambris et aux corniches, animaux et personnages gambadent, l'œil avivé d'un clou doré.

Toujours comme sur les armoires, les motifs religieux, colombe, agneau mystique, Saint-Sacrement, sont en grande faveur. Au centre du bandeau supérieur, une petite niche abrite une Vierge de faïence naïvement coloriée de teintes franches.

On trouve à la même époque, dans tout le pays de Vannes, des lits où les panneaux mobiles sont supprimés. Dans la façade est découpée une ouverture aux bords ondulés, sorte de cadre derrière lequel apparaît la literie protégée par une courtine et des rideaux de cotonnade.

A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la faveur du public rustique est acquise à un procédé d'ornementation qui a contribué plus que tout autre à populariser le mobilier breton. Le petit fuseau de buis règne et triomphe. Les menuisiers de village, ceux du Morbihannais surtout, en ont tiré un parti merveilleux.

Tantôt ils se contentent d'en garnir les ajourages de leurs panneaux qui sont sculptés, piquetés de clous de cuivre ou délicatement marquetés.

Tantôt le fuselage fait, à lui seul, tous les frais du décor.

Des centaines, des milliers de minuscules colonnettes, toutes pareilles, sont disposées avec une étonnante variété. Elles s'alignent en balustrades, s'arrondissent en rosaces. De longues banderoles, semblables à un souple ruban, ondulent parmi des croissants et des demi-lunes. Sur la corniche, des tambours, tourelles en miniature, font saillie.

Parfois une feuille de métal brillant scintille derrière ces galeries et ces roues.

On s'est demandé bien souvent à quel style les artistes bretons avaient emprunté cette curieuse décoration. On y a parfois voulu voir la copie des mou-

charabiehs arabes dont l'aspect rappelle, en effet, celui des agencements de fuseaux.

Certes, il est fort admissible que les marins bretons, qui naviguent depuis des siècles à bord des flottes françaises, sur tous les rivages musulmans, aient rapporté chez eux des échantillons de ces moucharabiehs.

L'Orient a toujours exercé son prestige sur ceux qui l'ont approché. Nombre de manoirs, construits au XIII<sup>e</sup> siècle par les chevaliers croisés, s'inspirèrent de l'architecture égyptienne, au dire de Fréminville (1) qui cite notamment le château de Kergoniec, dans la paroisse de Kerfenten.

Plus près de nous, la conquête d'Alger mit à la mode l'orientalisme jusqu'au fond des campagnes. Les femmes de Pont-l'Abbé fixaient à leur corsage des épingles ornées de verroteries et de petits croissants de métal blanc. J'ai retrouvé à Huelgoat, près de Morlaix, des ceintures de mariée, datant d'une soixantaine d'années, toutes pailletées de sequins.

Mais il serait imprudent de s'autoriser de ces quelques rapprochements pour assigner au procédé breton une origine musulmane. D'autant que la texture du moucharabieh est assez particulière; elle se compose moins de fuseaux que de boules rondes aplaties que l'on ne retrouve pas dans le mobilier de Bretagne. Il est surtout malaisé d'admettre et contraire à tout ce que l'histoire de l'art rustique nous enseigne, qu'une fantaisie exotique ait pu déterminer, au milieu des lentes traditions autochtones, l'éclosion subite et le prolongé d'une technique nouvelle. L'Orient est un lieu commode, un merveilleux refuge pour ceux que laisse incertains le problème des origines.

Hésitez-vous sur la provenance d'une idée, d'une

(1) FRÉMINVILLE : *Antiquités du Finistère*, p. 517.



coutume ou d'un style, rien de plus facile et de plus flatteur que d'en placer le berceau au fond du mystérieux Levant.

Sachons, pour cette fois, nous soustraire au mirage!

On resterait davantage dans les vraisemblances en rapprochant du mobilier breton certaines pièces du style Henri II, dues aux artisans parisiens et qui comportaient un abondant emploi de fuseaux.

Il y a, dans la maison d'Anne de Bretagne, à Morlaix, un lit Henri II; lit-tombeau dont les quatre parois sont constituées par des balustrades aux gros barreaux tournés, où l'on peut voir les ancêtres des fuseaux usités au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui sont, eux, à peine gros comme ceux dont les dentellières se servent pour bobiner leur fil. D'autant que certains lits-clos, parmi les plus anciens, sont garnis de galeries de colonnettes hautes de 25 à 30 centimètres.

Ils formeraient la transition. Ce qu'on s'explique mal, c'est que l'influence du style Henri II ne se soit fait sentir que dans les toutes dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, à moins de supposer que les échantillons antérieurs, en raison de leur fragilité plus grande, aient tous disparu.

Admettons donc, jusqu'à preuve évidente du contraire, que ces jolis fuselages, tels que nous les voyons employés dans le mobilier rustique, sont d'inspiration toute bretonne, et laissons aux artistes locaux l'honneur de les avoir conçus, comme leur appartient à coup sûr le mérite de les avoir exécutés avec un charme, une variété, une perfection qui n'ont jamais été égalés.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le style du Directoire et celui de l'Empire impressionnent quelques menuisiers. On trouve sur les armoires et les lits les pal-

mettes Directoire, et j'ai vu, dans le Finistère, quelques lits-clos imitant l'acajou et décorés de colonnes aux chapiteaux de bronze doré.

## Horloge et Vaisselier

Sur le même alignement que le lit et l'armoire, sont disposés, dans l'habitation rustique, le vaisselier et l'horloge.

Ces meubles ne durent faire leur apparition en Bretagne qu'après la Révolution, c'est-à-dire avec un retard d'un siècle, normal pour cette province, sur l'ensemble du pays.

L'horloge est du type courant dans les campagnes : longue gaine de chêne supportant la lanterne au fond de laquelle le cadran d'émail ouvre son gros œil rond. Quant au vaisselier, sa partie inférieure est formée d'un buffet à deux battants surmonté d'un tiroir. Dans le corps du haut, moins long et moins profond, on range, derrière des galeries de colonnettes, les écuelles de terre jaune balafrees de larges coups de pinceau, et les assiettes de Locmaria au décor sommaire mais éclatant.

Certains de ces vaisseliers portaient en leur milieu une sorte de tabernacle où l'on serrait l'argenterie.

La décoration se composait de rondelles de fuseaux, de marqueteries, de feuillages et d'oiseaux sculptés, et de dessins jalonnés de clous brillants. Mais le plus bel ornement de ces dressoirs consistait dans les ferronneries qui garnissaient les portes et les tiroirs. Les broderies savantes du lourd métal forgé traçaient sur le bois sombre d'admirables galons.

Les différents meubles qui viennent d'être décrits

se rencontrent encore dans la presque totalité des habitations rustiques en Basse-Bretagne. Ils ont gardé la forme traditionnelle, mais ne portent guère de sculptures. Les panneaux du lit sont simplement décorés de l'I. H. S. découpé dans une rosace. Seules de longues plaques de cuivre jaune ornent les portes moulurées des armoires et le tiroir du vaisselier.

Tels qu'ils sont, ces meubles soigneusement entretenus, polis, lustrés, forment au tableau de la vie paysanne un fond chaudement coloré. Frottés d'encaustique, ils prennent la teinte savoureuse de la châtaigne mûre ou du cidre nouveau.

Mais les jours de l'antique mobilier armoricain sont comptés. Les jeunes ménages préfèrent le lit découvert, au goût des villes. Une brève visite aux tapissiers de village, importateurs d'armoires à glace en acajou et de commodes à dessus de marbre, suffit à renseigner sur l'avenir qui se prépare.

## La Table

Pour terminer l'inventaire d'une vieille chaumière bretonne, il est indispensable de mentionner encore la table, la table, meuble sacré, centre de la famille assemblée et que des superstitions entourent.

Sachez, par exemple, que rien n'est dangereux comme de faire passer un enfant par-dessus la table. La mère exigera qu'on le passe immédiatement en sens inverse. C'est le seul moyen de conjurer le sort!

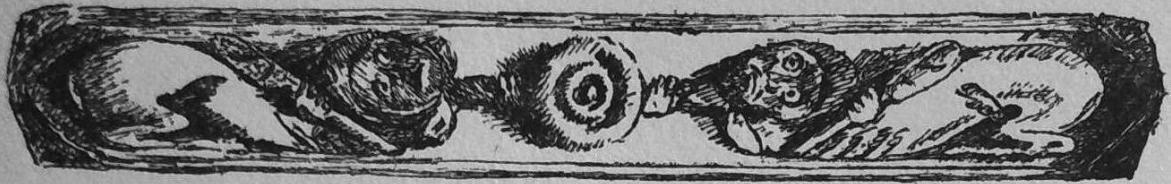
La table est placée perpendiculairement au mur, sous la fenêtre dont elle recueille la trop mince lumière. Quatre pieds trapus la supportent et dans ses flancs

de vastes tiroirs recèlent les couverts, les écuelles et la miche de pain noir. A la tête, contre le mur il est d'usage de réserver une place pour les galettes de sarrasin, ce mets favori de la Bretagne. Un large couvercle d'osier, semblable à un vaste abat-jour et que les vanniers décoraient de tresses, protège les crêpes de la poussière.

Pour soulever facilement cette corbeille on la hisse au plafond à l'aide d'une ficelle passée dans une poulie. Aux jours de fête la table est recouverte d'une belle nappe tissée à la main et frangée d'un long macramé du côté opposé à la muraille.

Il n'est pas rare que les larges bandeaux de la table soient rehaussés de moulures ou fouillés au ciseau. D'ailleurs, si nous prenions à tour de rôle les divers meubles qui garnissaient les métairies bretonnes, nous noterions à propos de chacun d'eux l'art avec lequel ils ont été dessinés et parés.





## La Parure du Logis



SANS doute on verserait dans l'erreur opposée à celle que commirent les explorateurs de la Bretagne au siècle dernier, si l'on se représentait chaque chaumière comme le receptacle de meubles toujours soignés, toujours riches de sculptures. Il ne faut pas oublier qu'une immense quantité de logements rustiques, écrasés de misère — songez que certains d'entre eux étaient loués 5 francs par an — ne possèdent pour tout aménagement que de très pauvres assemblages de planches, revêtues pour unique décoration des maculatures d'une crasse séculaire.

Mais sans rien vouloir outrer, il est vrai de dire qu'il n'est pas un meuble, pas un ustensile de ménage que les artisans ruraux n'aient su d'instinct tracer suivant des lignes satisfaisantes et relever d'ornements parfaitement appropriés.

Nous l'avons déjà montré, le propre de l'art rustique a été de produire des objets pratiques d'un usage commode, d'un emploi courant, adaptés en un mot aux

besoins auxquels ils correspondaient et dont les formes tout en demeurant simples savaient n'être ni bassement utilitaires, ni vulgaires.

Regardez par exemple ces intérieurs fidèlement reconstitués au Musée de Quimper. Depuis le fauteuil à demi barbare, taillé à coups de hache dans un tronc noueux de châtaignier, et où le vieux grand-père, le tad-coz s'acagnarde pour tendre ses mains ridées à la flamme de l'âtre, jusqu'au joli berceau amoureusement ciselé, où sommeille un marmot ligoté de rubans argentés, depuis le banc où les dîneurs prennent place et dont le haut dossier est allégé par une galerie de fuseaux jusqu'au presse-lin trapu, à la façade somptueuse, depuis les landiers forgés, gardiens immobiles accroupis devant le feu jusqu'à la jarre, charnier pour la viande où baratte pour le beurre, tout cela contente l'esprit et les yeux parce que dans tout cela chaque objet robuste sans être lourd, bâti pour durer et pour servir, tire sa beauté particulière d'avoir su se soumettre dans toutes ses lignes et jusque dans les détails de son décor aux exigences de son destin.

Même parmi les ustensiles les plus frustes, il en est qui ravissent par le soin avec lequel ils ont été modelés et ornementés. Voici les torchères qui portent sur un trépied d'un amusant archaïsme une couronne garnie de quatre cierges de résine, voici la crémaillère, mâchoire de fer aux dents redoutables, mais que fleurit une fleur de lys; voici la boîte à sel, cerclée de cuivre, cloutée d'argent, le tranche-pain, vraie faucille au manche serti d'un réseau d'étain, et le fouet pareillement incrusté d'étain, et voici le porte-cuillère suspendu au plafond par un fil et dont le disque monté sur une tige faite au tour est agrémentée de boules et de grelots de bois.

Les cuillères, elles aussi, vaudraient qu'on s'arrête à les examiner, surtout les cuillères de noces. Les noces sont en Bretagne, l'occasion de repas pantagruéliques qui réunissent durant trois jours complets jusqu'à sept et huit cents invités. Comme il était impossible de se procurer un pareil nombre de couverts, chaque convive apportait sa cuillère pliée en deux dans sa poche, comme aujourd'hui encore les paysans utilisent à l'auberge leur propre couteau.

Ces cuillères pliantes étaient travaillées de mille manières, les unes découpées, leur manche ajouré d'une étoile ou d'une fleur de lys; les autres sculptées ou gravées au couteau.

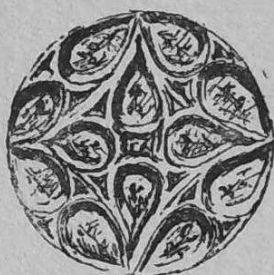
Les dessins les plus variés, cœurs, losanges, roues, broderies guillochées en dent de scie, se combinaient avec des incrustations de cuivre, d'étain, parfois même de nacre : quelques-unes étaient creusées de petites niches dans lesquelles on encadrait sous un verre minuscule une image ou un bout de dentelle. La plupart de ces cuillères portaient une date, presque toutes reproduisaient en incrustation ou au gravé un ostensor flamboyant avec des cierges.

Les plus étranges sont décorées d'arabesques de cire rouge et verte imbriquées dans le bois et formant de singulières mosaïques d'un coloris très original.

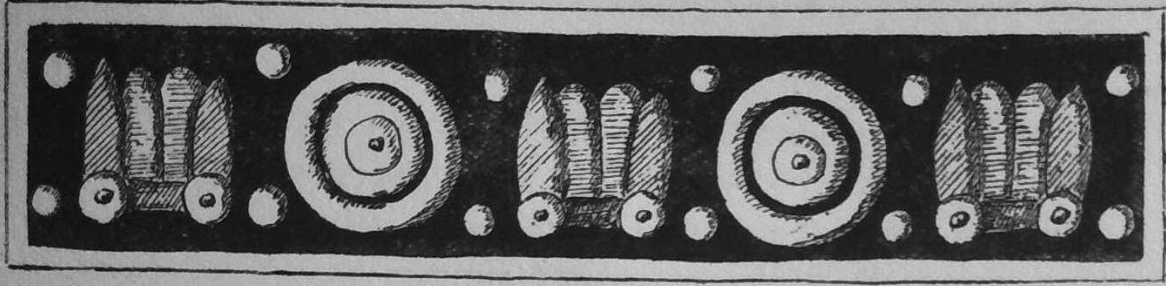
Les mieux réussies de ces pièces qui datent de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et furent semble-t-il confectionnées surtout aux environs de Pont-Aven et de Concarneau, étaient signées par leurs auteurs; telle cette cuillère du musée de Quimper où l'on peut lire au dos cette mention précise : « Finie par moi Jean Flecher le 20 juin 1881 à six heures du matin. »

Ne quittons pas la chaumière bretonne sans jeter un coup d'œil sur la croix garnie de tous les attributs

de la Passion et qui, placée dans l'encoignure de la fenêtre, préserve de la foudre. Mais il est temps de cesser notre énumération et de nous souvenir que nous sommes dans une région ou Cambry, observateur réputé perspicace, s'excusait de ne trouver « faute de monuments et de palais rien d'intéressant à décrire ».







## Le Costume Breton



L n'existe pas de « costume breton ».

Chaque paroisse a ses habits et ses coiffes, comme elle a ses coutumes, son dialecte, ou même ses saints particuliers.

La Bretagne est un pays cloisonné.

Longtemps isolée du reste de la France par une haute muraille de traditions, cette province jalouse de son autonomie est encore fractionnée en régions qu'anime un réel esprit de particularisme.

Le paysage même porte la marque de ces divisions.

La campagne, découpée en caissons par les talus infranchissables, hérissés de broussailles, barricadés de chênes, présente souvent l'aspect d'un assemblage de camps retranchés.

Les villages vers lesquels on chemine dans le mystère des chemins creux se dérobent, méfiants, au fond des courtils, aux regards des villages d'alentour.

Chaque paroisse tient à honneur de se distinguer, fût-ce par un simple détail dans la mise, de la paroisse voisine, et ces détails marquent une séparation si nette qu'on voit souvent au Carnaval, des jeunes filles emprun-

ter par dérision, pour se déguiser, les vêtements d'un village proche du leur et qui ne diffèrent de leur costume habituel que par des nuances, à peine perceptibles aux yeux d'un observateur étranger.

Faire dans ces conditions l'histoire complète des costumes en Bretagne serait donc toute une histoire. D'autant que chacun de ces costumes s'est au cours des siècles, bien des fois modifié. Un préjugé admis veut que le costume comme toutes les choses rustiques ait été « immuable » et que d'âge en âge, les mêmes formes aient été religieusement transmises et conservées; comme s'il était vraisemblable qu'il puisse y avoir quelque chose d'immuable dans un domaine où se jouent la mode et le caprice féminin!

Si l'on compare au contraire entre eux les documents que nous possédons à dater du xvii<sup>e</sup> siècle — car l'obscurité est à peu près complète sur les époques antérieures — l'on constate une perpétuelle évolution.

Lentes d'abord, les transformations se précipitent dans la dernière moitié du xix<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des modes de la ville. Altéré par les apports étrangers le costume breton perd chaque jour de son originalité. Mais sa disparition totale annoncée depuis plus d'un demi-siècle comme imminente n'est pas aussi proche qu'on le pense généralement.

Il suffit pour s'en convaincre de suivre ces grands « Pardons » où s'assemblent comme à Saint-Anne de la Palud, à Saint-Jean du Doigt ou à Rumengol les pèlerins venus de cent villages.

Rien ne saurait exprimer la diversité chatoyante de leurs parures.

*Le costume masculin* lui-même, qui dans les villes ne se modifie guère, offre dans les campagnes une étonnante variété.

Chaque siècle en passant a laissé son empreinte et dans les fêtes où les Bretons d'aujourd'hui aiment à se rencontrer, il semble que toutes les modes du temps passé se soient donné rendez-vous. Parfois au travers de la foule passe un dernier survivant de ces Armoricaïns dont l'image a vulgarisé le costume. Culotte courte et veste brodée, longs cheveux sous l'ample feutre et au poing le pen-baz noueux en bois de chêne. La culotte courte ou « bragou-braz » n'est autre que la « gallia braccata » dont parle César et dont l'usage se maintint jusque vers 1860 — aussi longtemps que la lande épineuse, qu'elle permettait de traverser plus aisément, recouvrit le pays.

Rien n'est étrange comme la survivance dans une foule moderne de ces hommes guêtrés de toile, ceinturés de cuir et qui sont avec leurs cheveux bouclés et leurs culottes bouffantes arrêtées au genou, pareils à de grands garçonnetts vieilliss.

L'habit à la française, l'habit Louis XV est encore porté par les Montagnards du pays d'Arrhée. Ils le confectionnent en étoffe grossière faite de chanvre et de laine et qu'on appelle de la berlinge. La morne tonalité « poil de bête » en est relevée par des soutaches et des boutons d'un vert éclatant.

Mais aujourd'hui le costume le plus répandu est formé d'un pantalon à la mode des villes (l'usage d'un épais drap gris ou bleu est de suprême bon ton) et d'une veste ou chupen qui s'ouvre sur le gilet brodé.

C'est dans la coupe et l'ornementation de ce gilet et de cette veste que les tailleurs des diverses paroisses font valoir leur talent particulier.

Les « Glaziks » de Quimper ornent d'une large bande verticale brodée de soie jaune leur chupen bleu.

Les « Trandoués » de Pont-l'Abbé et les Bigoudens

de Penmark aux vestes étagées, étalent sur leur poitrine des dessins en relief épais jaune et rouge, or et feu — dont les enroulements rituels datent, au dire de certains historiens, des premiers âges du monde.

Les hommes de Ploaré soulignent d'un triple galon de broderies les rebords de leurs trois vestes superposées.

Les gens de Scaer, qu'aimait Brizeux, agrémentent de paillettes d'argent mat leur habit de drap. Un grand Saint-Sacrement brodé s'étalait jadis sur leur dos, comme sur le chupen en ratine blanche des paysans de Pontivy.

Les riches maraîchers de cette terre féconde aux noms singuliers et doux : Logonna, Plougastel-Daoulas ne craignent pas d'endosser une veste d'un violet intense sur un gilet vert franc. Et des broderies roses courent par là-dessus.

Mais la palme revient peut-être aux gars d'Elliant. Des fleurs d'un coloris vif et chatoyant s'épanouissent au long de la veste sur le col et les poches du gilet.

Entre tous les brodeurs bretons — ceux de Quimper et de Pont-l'Abbé sont justement réputés — les brodeurs d'Elliant sont d'étonnants artistes ! Leur aiguille patiente sait tracer des dessins éclatants et minutieux. Elle égale en virtuosité le pinceau des meilleurs enlumineurs japonais.

Grâce à ces costumes les réunions et les fêtes si nombreuses en Cornouaille offrent aux yeux un spectacle d'une richesse exceptionnelle.

Dans les réunions mondaines des civilisés l'habit noir et le plastron glacé des hommes — uniforme commun aux invités et aux domestiques — rompent l'harmonie chatoyante des toilettes féminines.

Dans la civilisation paysanne, la beauté des habits

était souvent plus grande chez les hommes que chez leurs compagnes. Cette élégance masculine produit même au premier abord une impression singulière.

Rien n'est curieux comme ces broderies aux teintes ou très tendres ou très éclatantes, comme ces paillettes, ces boucles d'argent et ces rubans portés par de rudes gars robustement plantés, au cou de taureau, carrés d'épaule, au teint bruni.

Si l'on voulait noter le détail des élégances masculines, il faudrait signaler le chapeau garni de velours, de chenilles ou d'agrafes en argent et qui peut valoir à lui seul deux ou trois cents francs, il faudrait, remontant à un passé encore récent, montrer le linge fin, les chemises brodées au col et aux manchettes, les ceintures ou « gouriz » avec leur plaque de cuivre gravé et repoussé.

Il faudrait indiquer que les moindres objets d'habillement étaient soignés, que le double-bouton de buis du bragou-braz était ornementé de dessins et parfois d'incrustations. Il faudrait énumérer les bijoux masculins de jadis, la bague des fiançailles, la tabatière de corne ou d'os où des fleurettes sont gravées, les boîtes à brulin et les étuis de pipe sculptés, dont la forme varie de paroisse à paroisse (car le particularisme breton influe jusque sur les étuis de pipe!).

On comprendrait mieux alors à mesure que s'allongerait cet inventaire, tout ce qu'un pays rustique perd en valeur et en beauté, quand ses enfants abdiquent leur personnalité pour accepter une civilisation que la ville leur impose, toute faite.

Quant *aux costumes et aux parures féminines* comment les dénombrer!

La diversité est ici plus grande encore. Elle ne s'observe pas seulement de région à région.

Dans chaque village le temps et la mode apportaient d'incessantes transformations.

La « Galerie Armoricaïne » où furent publiés il y a quelque soixante ans, plus de cent types de costumes bretons ne donne encore qu'une idée incomplète de leur riche variété.

Une histoire complète décrirait pour chaque paroisse aux diverses époques l'habit de travail et celui des fêtes, celui des jeunes filles, des veuves.

Peut-être quelque patient collectionneur voudra-t-il piquer un jour sur des planches tant de brillants papillons !

Pour nous faire du moins une idée du luxe que déployaient dans un pays que l'on s'accorde à juger misérable, les belles paysannes, relisons la page dans laquelle Olivier Perrin décrit avec complaisance au début du XIX<sup>e</sup> siècle les cinq robes que revêtait au cours des cérémonies nuptiales, une mariée du pays de Quimper :

« Le premier jour de la cérémonie religieuse et pour l'ouverture du bal et du banquet, la mariée est vêtue de drap rouge écarlate. Sa robe aux plis innombrables brille d'une triple bordure ainsi étagée : dentelle d'argent, dentelle noire, dentelle d'or et son galant corsage est une marqueterie véritable de lisières, de galons et de broderies artistement contrastés.

Ajoutez à cela les boucles héréditaires de ses souliers carrés, des bas à jour, un tablier de soie aux couleurs changeantes, une ceinture tissée de soie et d'argent qui flotte jusqu'à terre, une croix d'or suspendue à un ruban de velours noir, enfin une riche et raide collerette de dentelles et une coiffe blanche qui vous éblouit des rayons de ses petits miroirs, aussi nombreux dans quel-

ques paroisses qu'elle a de centaines de livres de rente, et vous aurez l'éclatant costume de la mariée.

Ce costume change le soir. Devenu plus modeste, il consiste en un déshabillé de basin blanc garni de broderies rouges et bleues. Le tablier est également blanc et aux riches et brillants colifichets succède une sorte d'ornement religieux, c'est-à-dire deux scapulaires attachés par des rubans rouges.

Le deuxième jour il est de drap bleu, encore bordé d'une triple garniture qui, cette fois, est composée de galons rouges, d'argent et d'or. Le tablier est de mouseline brodée à jour.

Le soir, même déshabillé que la veille.

Enfin le troisième jour un drap brun remplace le drap bleu, mais sans que la garniture varie, et l'étoffe du tablier tissée de soie et de laine devient comme celles de la robe d'une couleur plus foncée. Le soir, le costume blanc reparaît une dernière fois et une coiffe dépouillée de tous ses ornements coquets ajoute encore à son caractère de simplicité modeste. »

Il est aisé de voir par cette description, le développement du luxe dans les campagnes bretonnes durant ces premières années du XIX<sup>e</sup> siècle qui marquent en France l'apogée de la civilisation rustique. Libérés par la Révolution des antiques entraves, fiers de leur affranchissement et de la sécurité nouvelle dont il jouissent les paysans aspirent à une vie plus large. Mais le déclin est proche. Bientôt ils iront demander aux villes des emplois et des exemples et ce sera l'anéantissement de cette élite rurale qui constituait depuis des siècles une véritable aristocratie en sabots.

Car la classe paysanne qui voit aujourd'hui ses meilleurs fils attirés par les métiers urbains, par les professions libérales ou le fonctionnarisme, s'augmen-

tait au contraire jadis des descendants de la noblesse terrienne qu'elle accueillait dans son sein.

Nombreux étaient en Bretagne ces paysans gentils-hommes qui, dans leurs manoirs tombés en roture, conservaient l'orgueil de leurs origines patriciennes.

On les vit qui se rendaient aux Etats de Bretagne, habillés en paysans, mais l'épée au côté. Quelques-uns même portaient leur épée aux champs et la déposaient sur le sillon auprès de la bêche et de la charrue.

Leur présence parmi les populations rustiques contribuait à maintenir des traditions et comme un niveau plus élevé du goût. C'est au moment des noces, nous venons de le voir, que se déployait tout le luxe campagnard. Mais les belles robes n'étaient point enfermées dans les armoires jusqu'au prochain mariage. Nombreuses, très nombreuses sont, dans les Cornouailles surtout, les occasions de parades en tenue de gala. Les fêtes sont incessantes.

On a tout dit sur la mélancolie profonde qui caractérise l'âme bretonne.

Nous savons par cent psychologues et par mille poètes que l'infinie langueur d'une mer glauque sous les basses nuées projette ses reflets sur l'âme rêveuse des fils d'Armor.

Il faut reconnaître pourtant que les Bretons soumettent à une rude épreuve leur mélancolie. Ils la promènent de fêtes en foires, pèlerinages ou pardons avec une joyeuse obstination.

Et le soleil jette sur leurs foules bigarrées des rayons fort étincelants.

Sur « l'Infertile plage » de Notre-Dame de la Palud, voyez par exemple défiler la célèbre procession.

Chaque paroisse est groupée derrière sa bannière, toutes les femmes d'une même paroisse portant le même



costume, le même uniforme. Plougastel est d'un <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle absolument pur : Jupes posées sur un épais bourrelet et faisant tour : c'est le Vertugadin venu d'Espagne ; la cotte et la surcotte formant corset apparent et lacé, serrent la poitrine. Les couleurs sont outrancières : lilas sur vert acide, bleu vif sur jaune d'or. Un fichu à grands ramages orne les épaules sur lesquelles flottent les rubans du haut bonnet rond très empesé.

Beaucoup de jeunes filles portent le tablier à haute bavette qu'on voit aux ménagères de Chardin. Ces tabliers sont tantôt en pilou, étoffe rugueuse que tissaient sur leurs métiers à main les tisserands de village, tantôt en soie plissée ou bien en tulle superbement brodé. Les sardinières d'Audierne sont enveloppées dans un grand châle dont la pointe tombe jusqu'à terre. Ainsi marchaient dans les jardins du Palais Royal les élégantes du Directoire.

Les femmes de Ploaré et de Douarnenez sont couvertes de broderies, de galons clinquants, tissés d'or et de vives couleurs.

Les porteuses de bannières ont toutes leurs robes de mariées et sur leur tablier de soie noire ou de velours grenat d'énormes bouquets brodés en gros relief.

Parmi ces élégances d'un archaïsme saisissant, déconcertantes et qu'on voudrait évoquer toutes, il faut faire une place spéciale aux Bigoudènes de Pont-l'Abbé.

La tribu des Bigouden qui peuple les campagnes de Pont-l'Abbé et la sauvage presque île de Pen Mark a donné bien de la tablature aux ethnologues.

Les types asiatiques qu'on y remarque en grand nombre — teint bistré, yeux bridés, mâchoires saillantes — leur ont fait attribuer une origine vaguement mongoloïde ou talmouk.

L'art bigouden, très spécial, a provoqué lui aussi maintes curiosités, déchaîné maintes hypothèses aventureuses.

On a voulu voir dans les broderies de soie si caractéristiques, faites d'or rouge, d'or jaune et d'or vert dont les habits des femmes et des hommes sont recouverts, la survivance des dessins que les Celtes de la préhistoire gravaient déjà sur leurs monuments.

La disposition quasi rituelle de ces ornements où les lignes de Dren Pesk (arêtes de poisson) les « fausses cuillères » et les Corn maout (corne de bélier) alternent avec le « Chaned ar ved », la chaîne sans fin, image celtique de l'éternité, le « noeden droed » ou fil tourné et la « fleuren goarn », la fleur de coin brodée à l'emplacement du cœur, évoquent les figures gravées sur les alignements et les dolmens.

Il ne saurait être question d'approfondir ici le problème des mystérieuses origines de la race bigouden.

On conçoit du reste que les chercheurs aient été séduits par l'étrangeté de ce peuple que les Bretons traitent en intrus et qui paraît être au contraire un des plus anciens occupants de cette terre au passé profond.

Ses mœurs, son art d'un pittoresque très particulier ont toujours intrigué et séduit les voyageurs.

... J'ai gardé le souvenir d'une Bénédiction de la mer à Saint-Guenolé.

Par delà les lignes déchiquetées des roches menaçantes qui encerclent la petite crique, la mer était houleuse.

Le soir approchait.

A toutes voiles les barques sautaient la barre, rentraient au port. C'étaient d'énormes embarcations, farou-

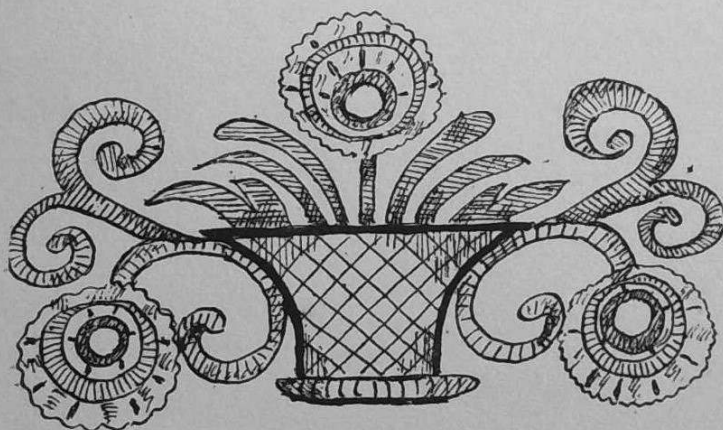
ches, pareilles à celles qui, montées de pirates, avaient il y a quinze siècles, ravagé ces parages.

De ces barques arrivaient des éclats de voix, des rires, des éclairs de couleurs, car elles étaient remplies de femmes de pêcheurs qui revenaient de la cérémonie.

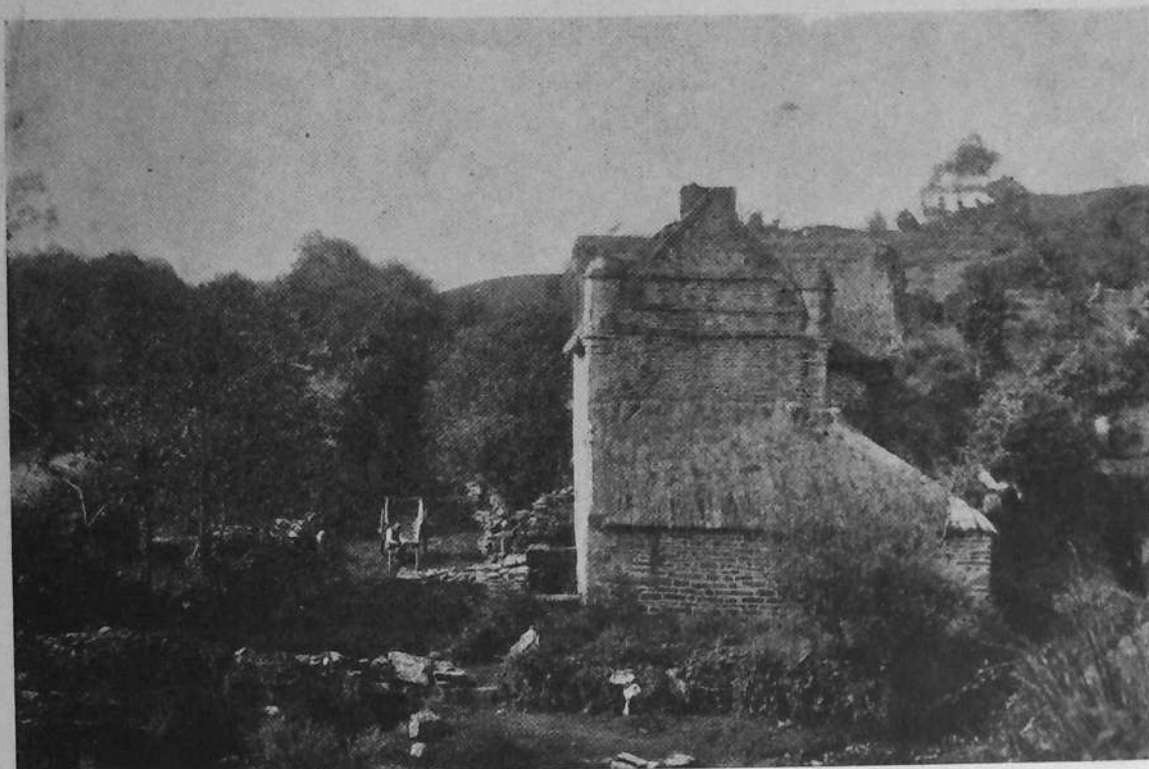
Les broderies rouges de leurs lourdes robes de velours attiraient les rayons du soleil couchant. Leurs coiffes pailletées d'or étincelaient comme des casques. Des rubans de nuance feu claquaient dans le vent, ce vent terrible, pourvoyeur de naufrages. Le rayonnement de ces couleurs ardentes semblait narguer toutes les misères, tous les deuils de ce sauvage coin de monde.

Il y avait dans la gaîté de ces femmes, dans l'éclat de leur parure comme un défi magnifique à la masse de dangers confus qu'est l'Océan crépusculaire.

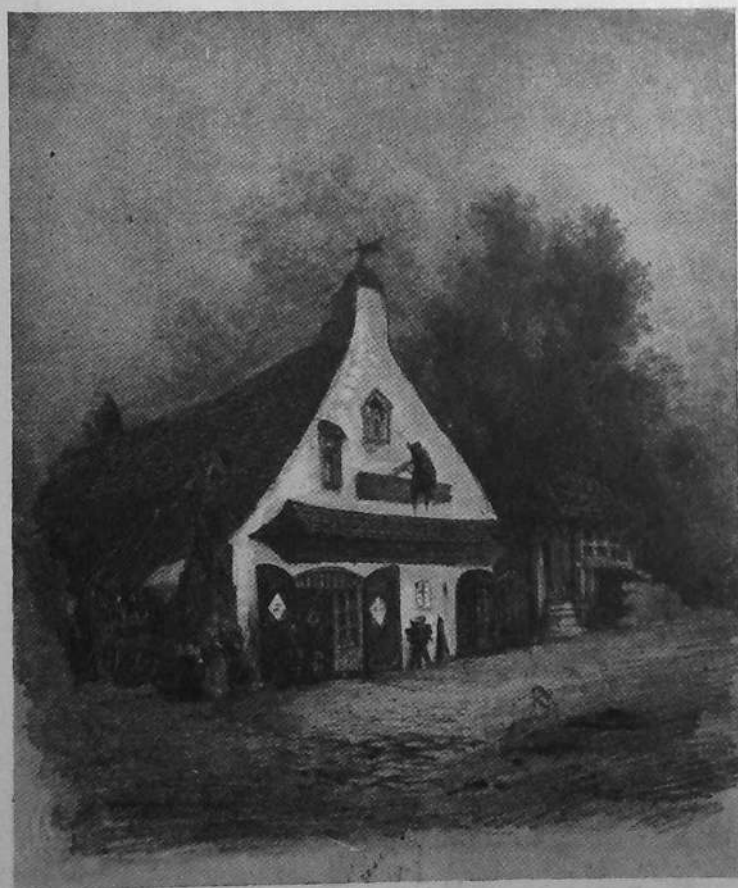
Ainsi l'art rustique nous émeut parce qu'il a su briller, fleur courageuse aux teintes vives, parmi les durs soucis des rudes existences.



*L'HABITATION*



MOULIN PRÈS DE CONCARNEAU



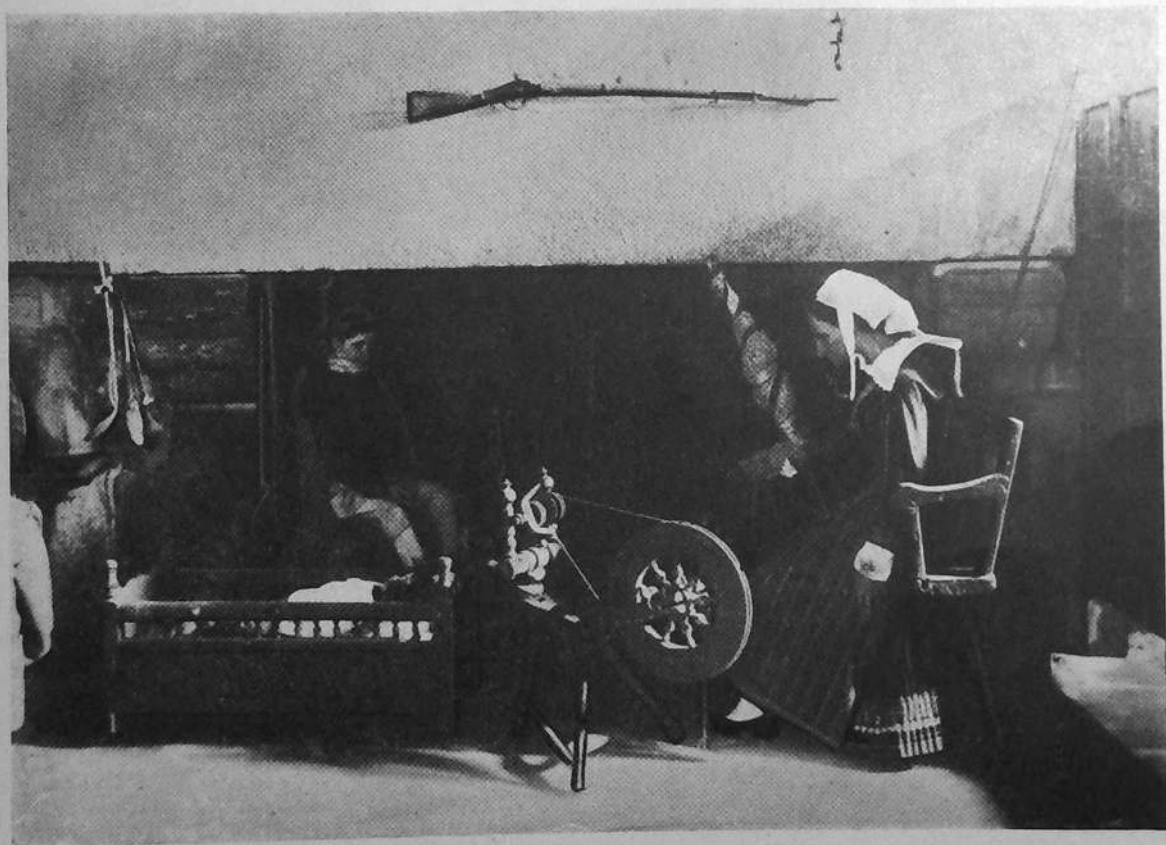
UNE AUBERGE EN 1807



MAISON DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE AU FAOU



CALVAIRE PRÈS DE LANDIVISIAU



INTÉRIEURS PAYSANS  
(Deux vues du Musée de Quimper)



(Deux vues du Musée de Quimper)  
INTÉRIEURS PAYSANS







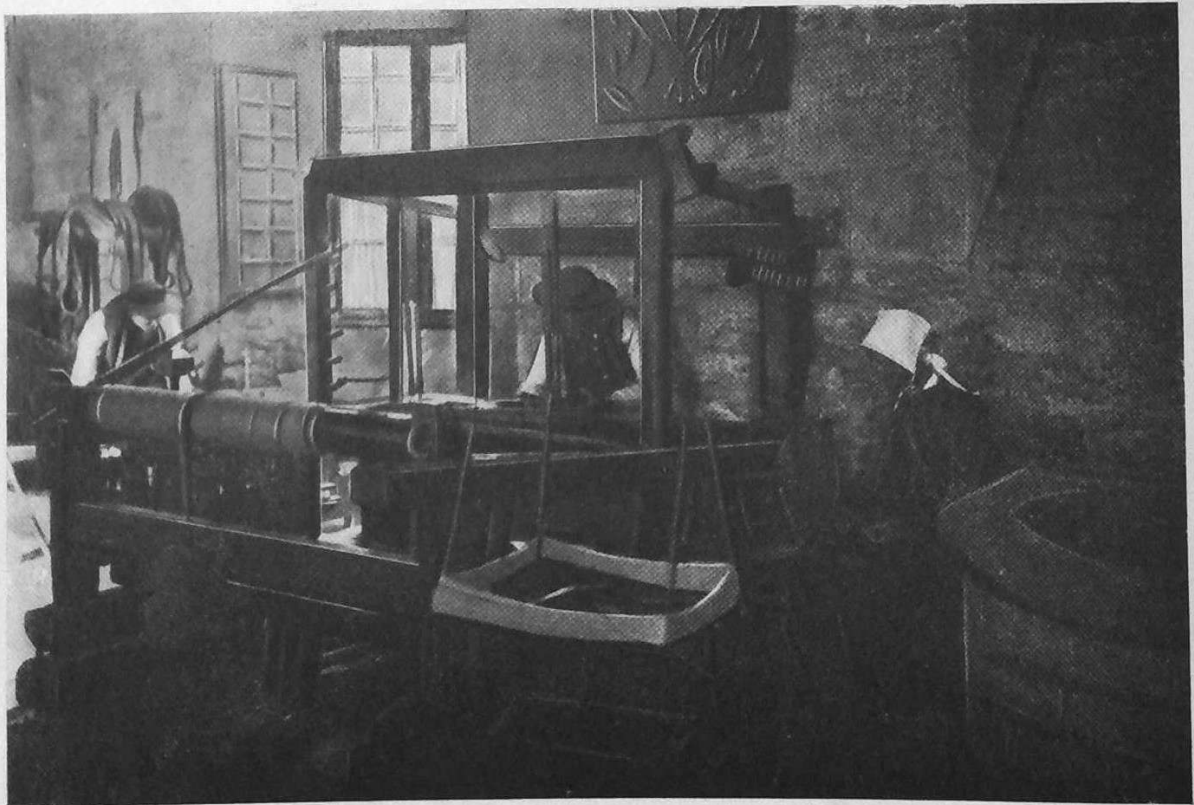
LE TAILLEUR (Musée de Quimper)



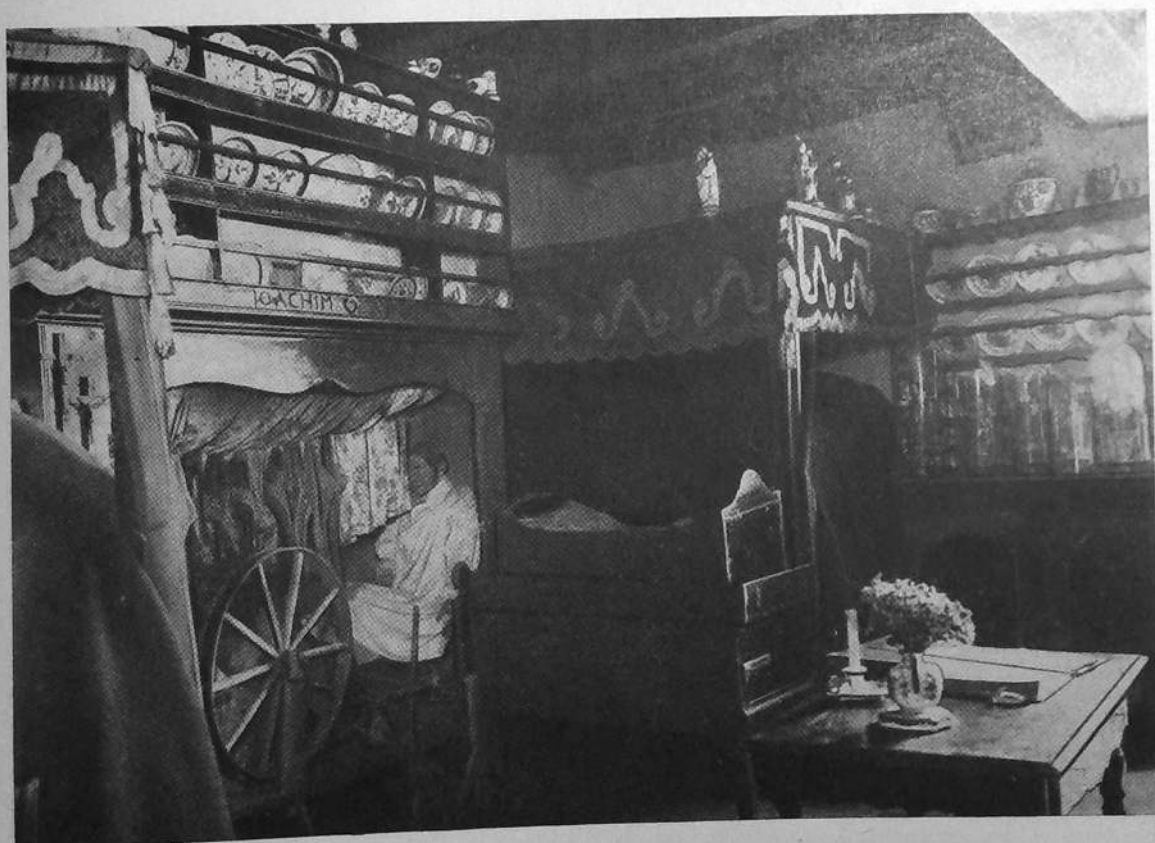
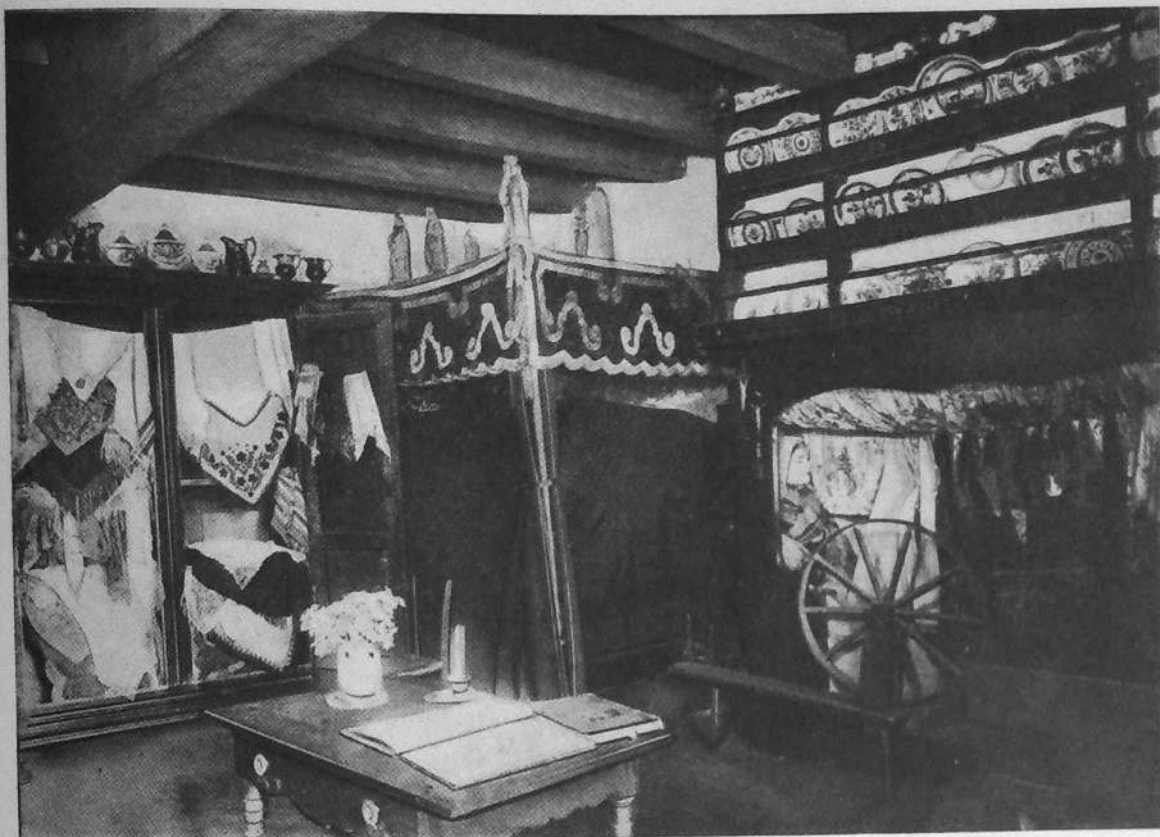
LE POTIER (Musée de Quimper)



LE POTIER (Musée de Quimper)



LE TISSERAND (Musée de Quimper)



INTÉRIEURS DU PAYS DE GUÉRANDE  
(Musée du Bourg de Batz)

*LE MOBILIER*

---

Coffres



COFFRE DE 1664 (Musée de Kerioley)



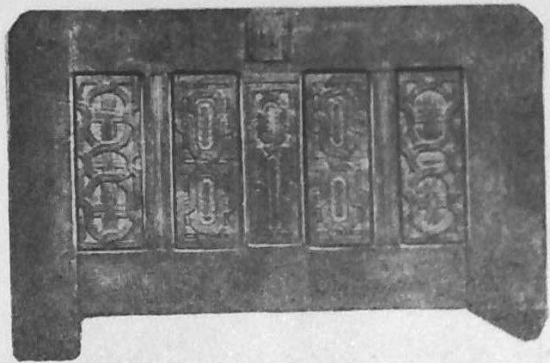
COFFRE RENAISSANCE (Collection Jacob)



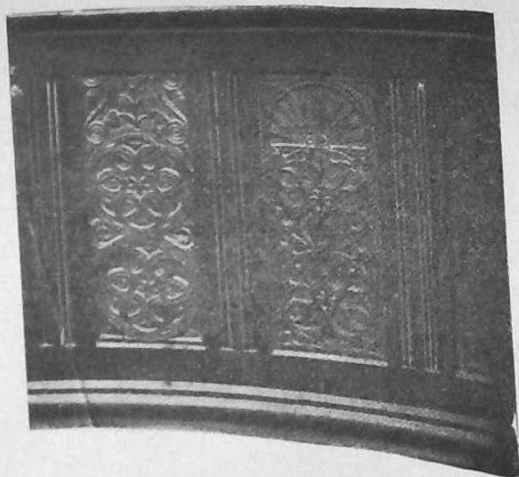
COFFRE (Musée de Quimper)



COFFRE (Collection Jacob)



COFFRES (Collection Leblanc)



COFFRES (Collection Paquier)



COFFRES (Collection Leblanc)



# Armoires



ARMOIRE DE 1620



ARMOIRE (Collection Leblanc)



BAHUT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE



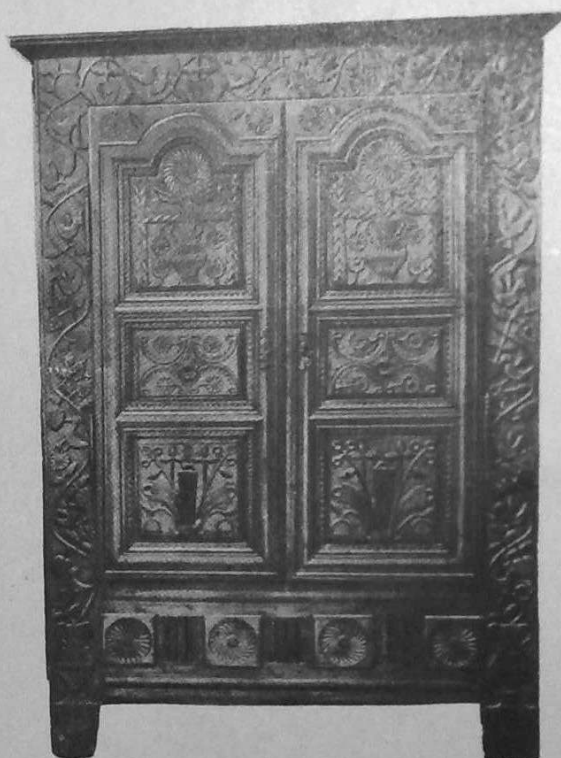
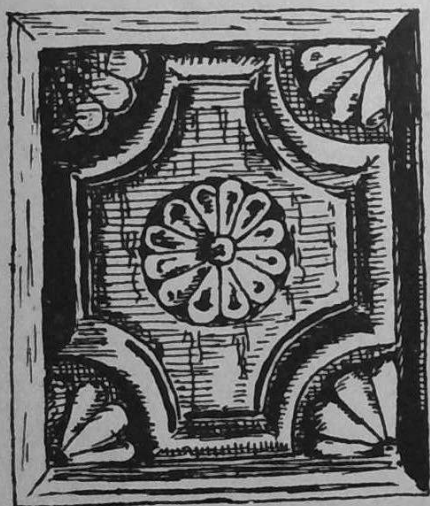
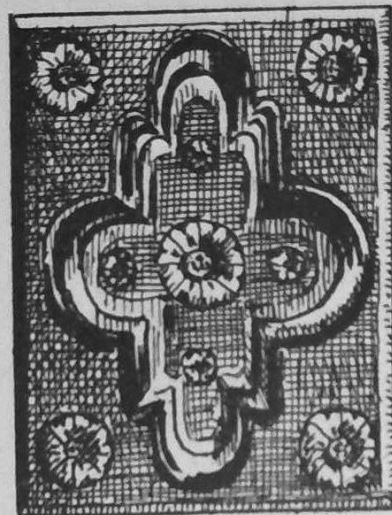
ARMOIRE A QUATRE PORTES  
(Collection Jacob)



ARMOIRE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
(Musée de Kerioley)



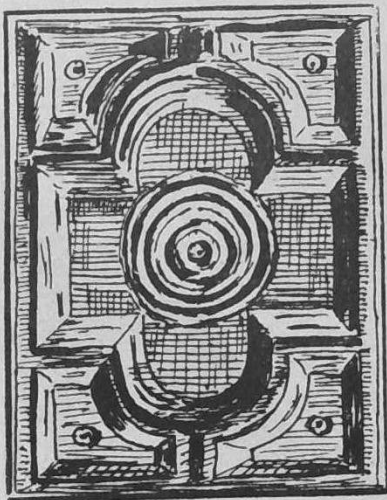
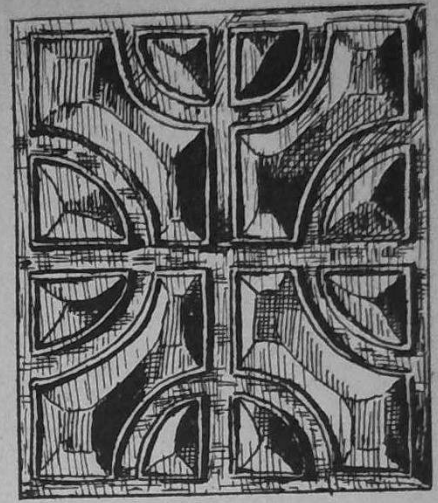
ARMOIRE  
(Collection Leblanc)



ARMOIRE  
(Collection Leblanc)



ARMOIRE  
(Collection Jacob)



ARMOIRE  
(Collection Leblanc)



ARMOIRE  
(Collection Jacob)

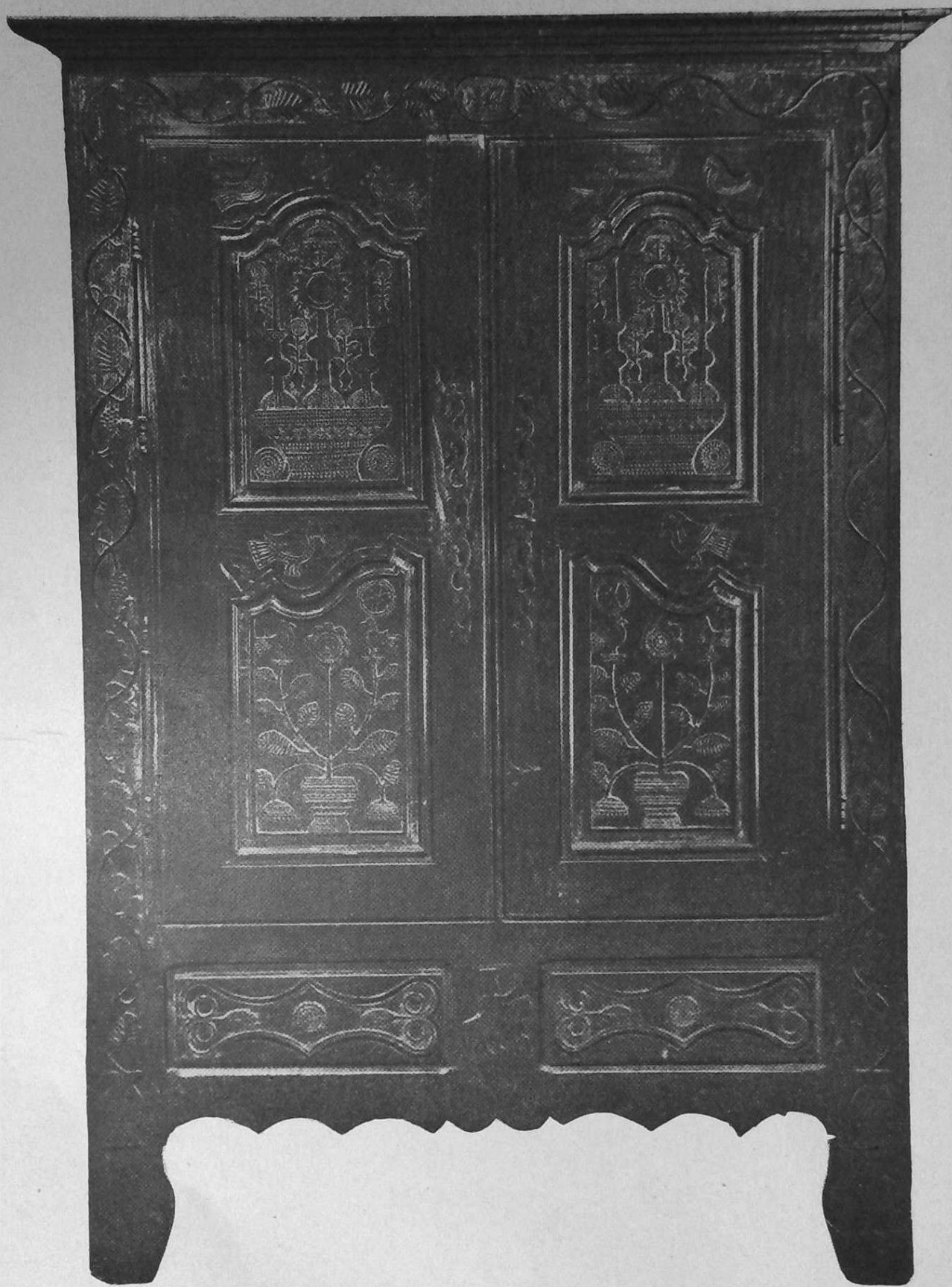




ARMOIRE  
(Collection Jacob)



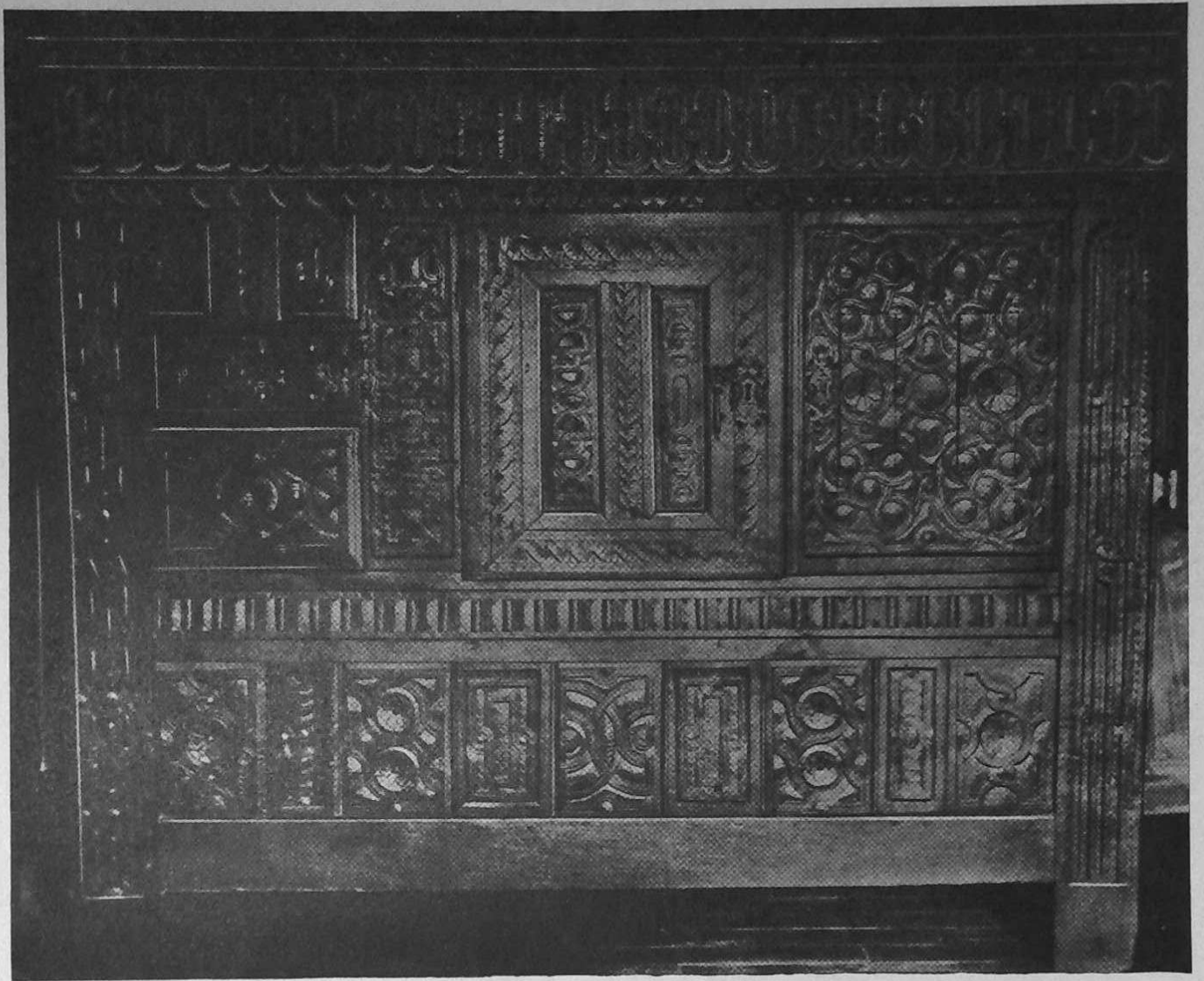
ARMOIRE  
(Collection Jacob)



ARMOIRE  
(Collection Jacob)



ARMOIRES PRESSE-LIN  
(Collection Leblanc)



ARMOIRE PRESSE-LIN  
(Musée de Kerioley)



ARMOIRE D'ILLE-ET-VILAINE  
(Musée de Rennes)

Vaisseliers



VAISSELIER (Musée de Morlaix)





VAISSELIER (Collection de Las Cases)



VAISSELIER (Musée de Quimper)



(Collection Leblanc)

VAISSELIERS



VAISSELIER-ÉGOUTTOIR

PETIT VAISSELIER  
(Musée de Rennes)



(Musée de Rennes)

VAISSELIERS



Lits



LIT CLOS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
(Collection Leblanc)



LIT CLOS  
DE LA PROVINCE DE LÉON

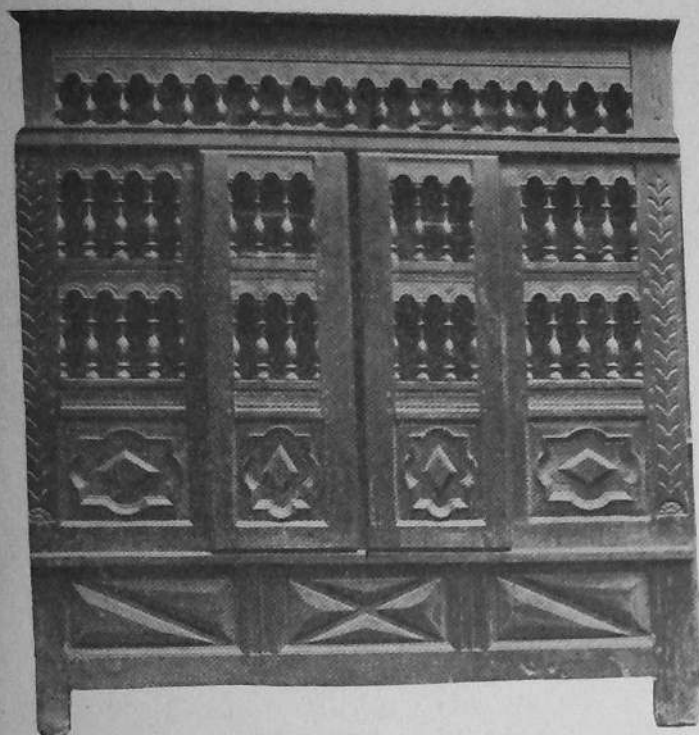




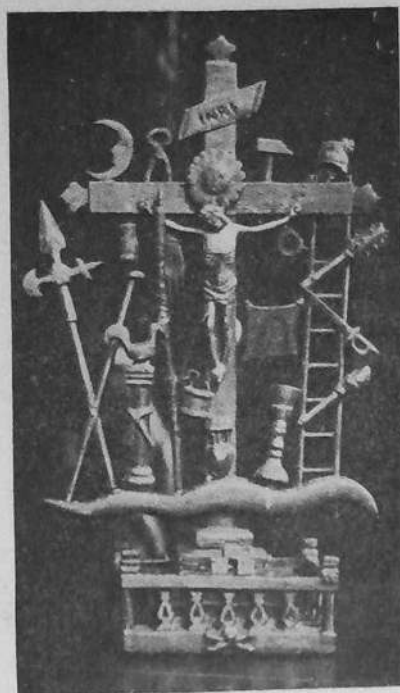
LIT CLOS  
(Musée de Quimper)



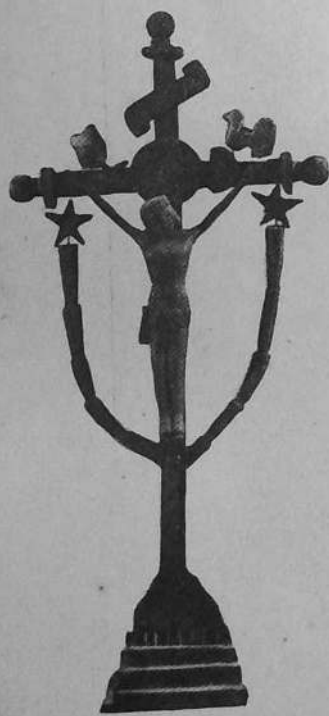
LITS CLOS  
DU MORBIHAN



LIT CLOS (Collection Jacob)



MUSÉE DE MORLAIX



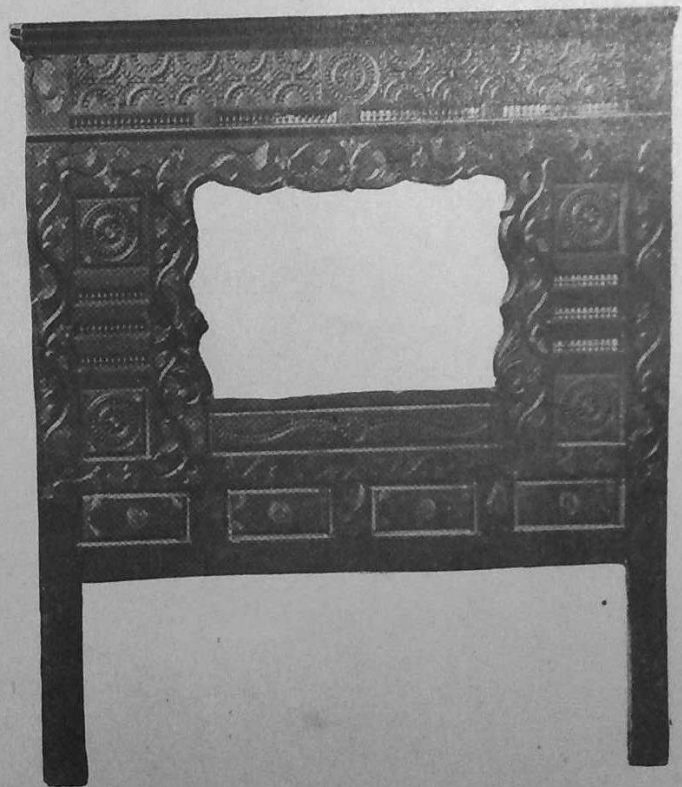
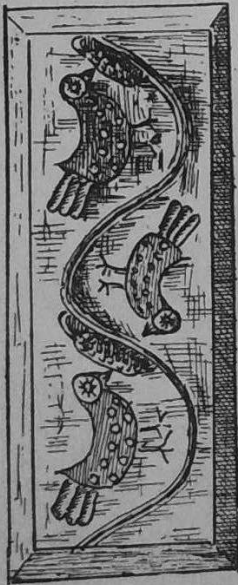
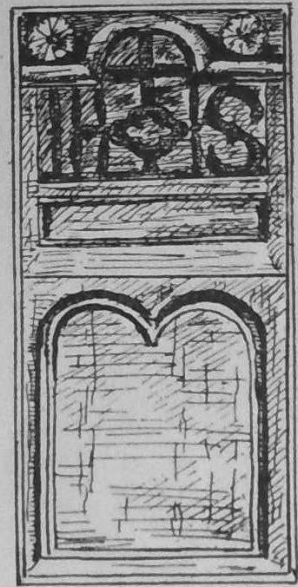
CROIX PROTÉGEANT  
CONTRE LA Foudre



LIT CLOS (Collection Jacob)



LIT CLOS  
(Musée de Morlaix)



LITS CLOS DU MORBIHAN



MUSÉE DE RENNES

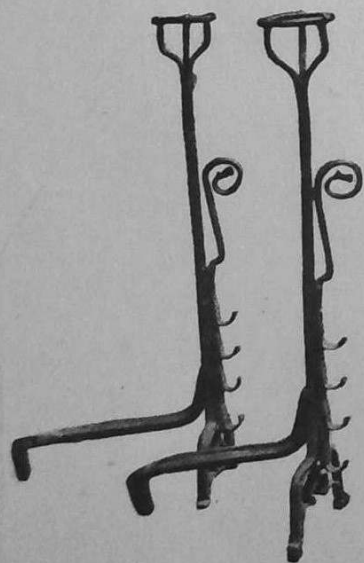
Sièges, Tables, etc.



LE FAUTEUIL DU TAD-COZ



CHAISE D'ENFANT  
(Musée de Morlaix)



LANDIERS  
DE  
FER FORGÉ

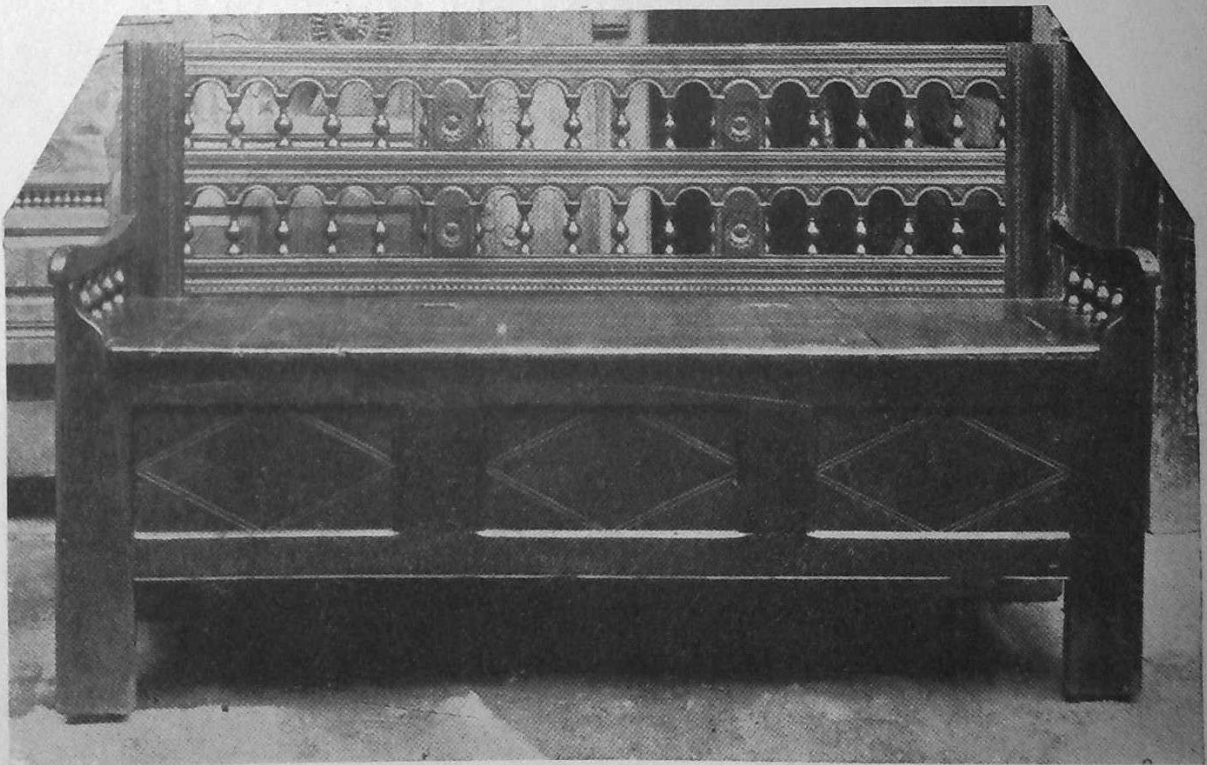


FAUTEUIL ET BOITE A SEL DU LÉON





TABLE  
(Musée de Kerioley)



BANC

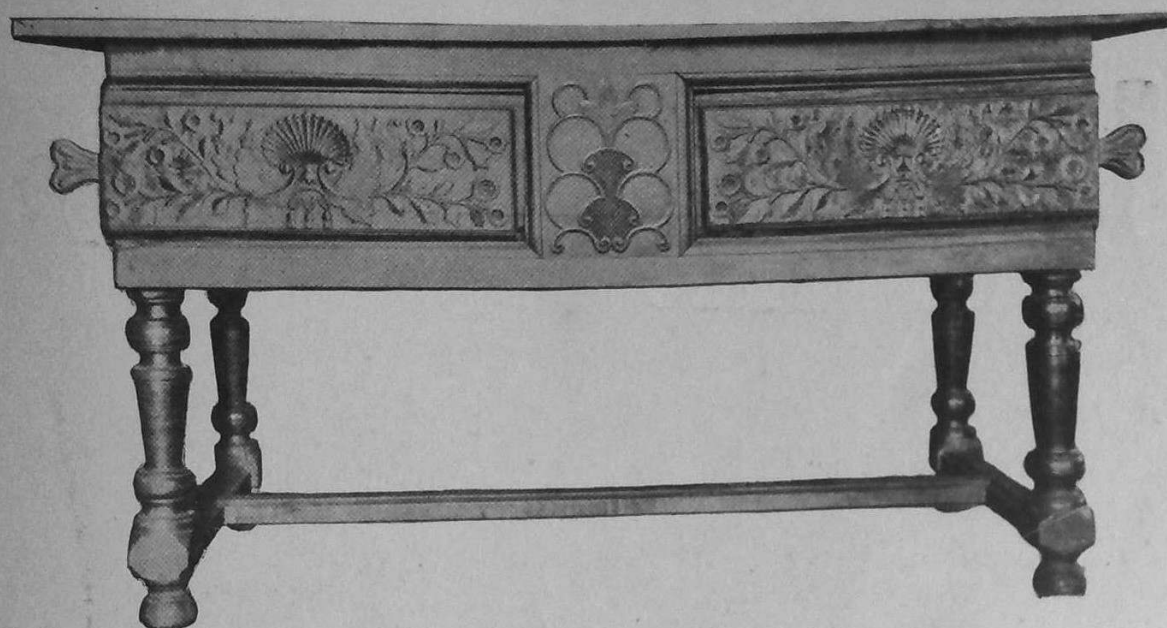
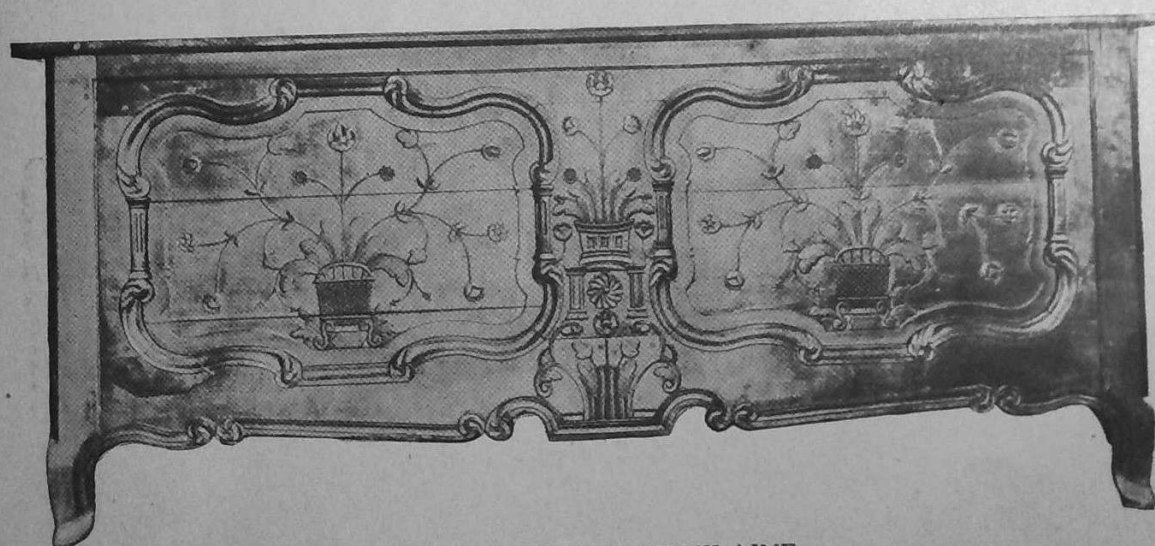
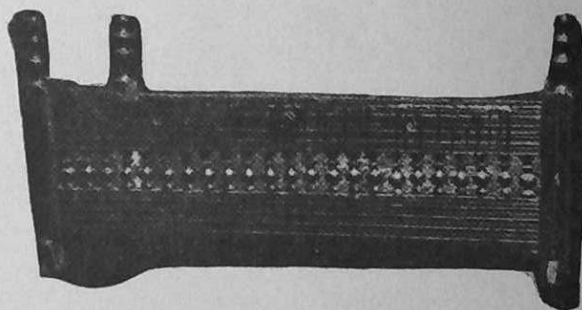


TABLE A TIRETTES  
(Musée de Rennes)



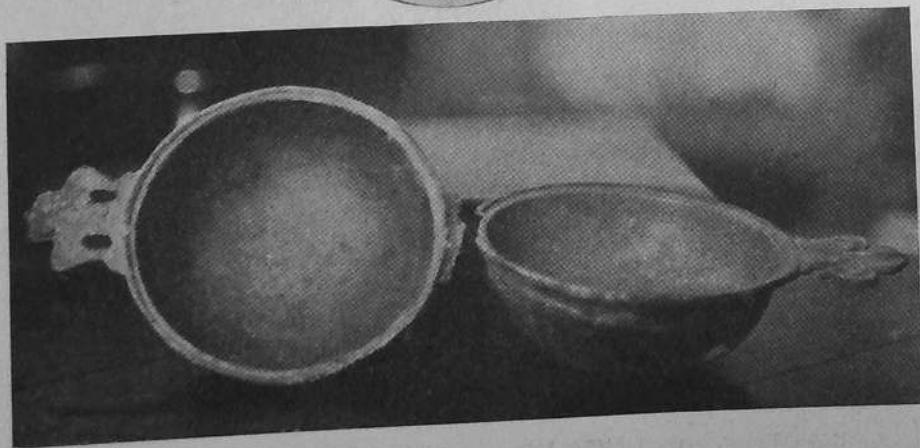
COFFRE D'ILLE-ET-VILAINE  
(Musée de Rennes)



BERCEAUX (Musée de Quimper)

*LA PARURE DU LOGIS*

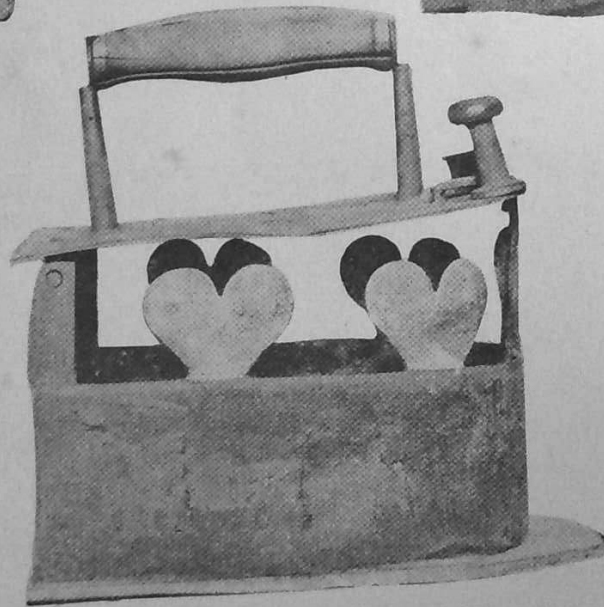
## FAÏENCES DE LOCMARIA (Musée de Quimper)



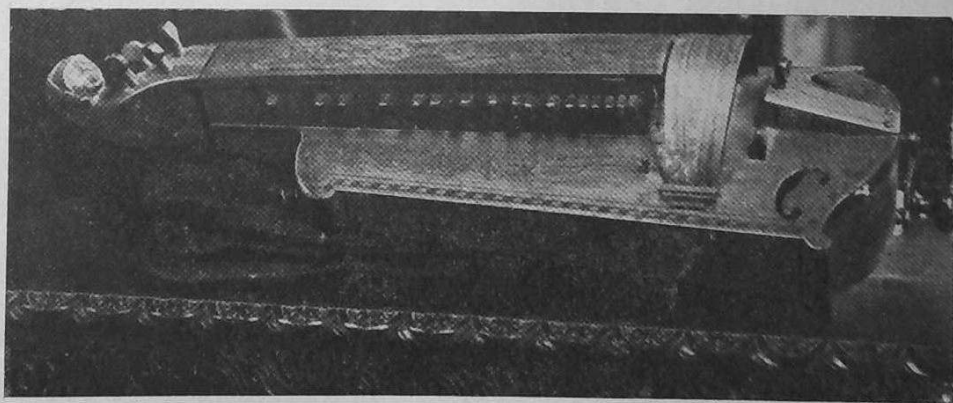
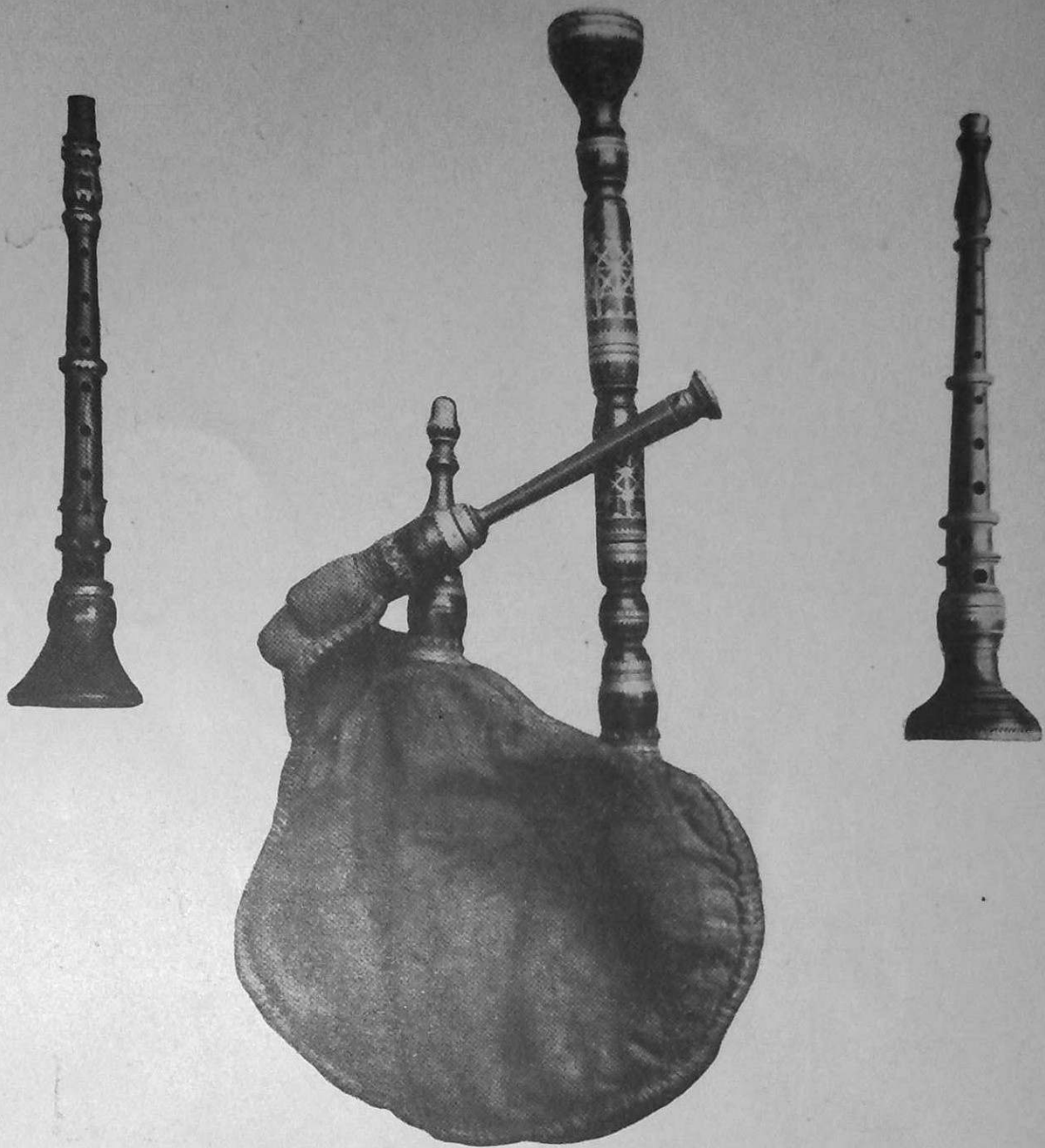
ÉCUELLES (Musée de Morlaix)



POTERIES DE QUIMPER ET FAÏENCES DE LOCMARIA  
(Musée de Quimper)

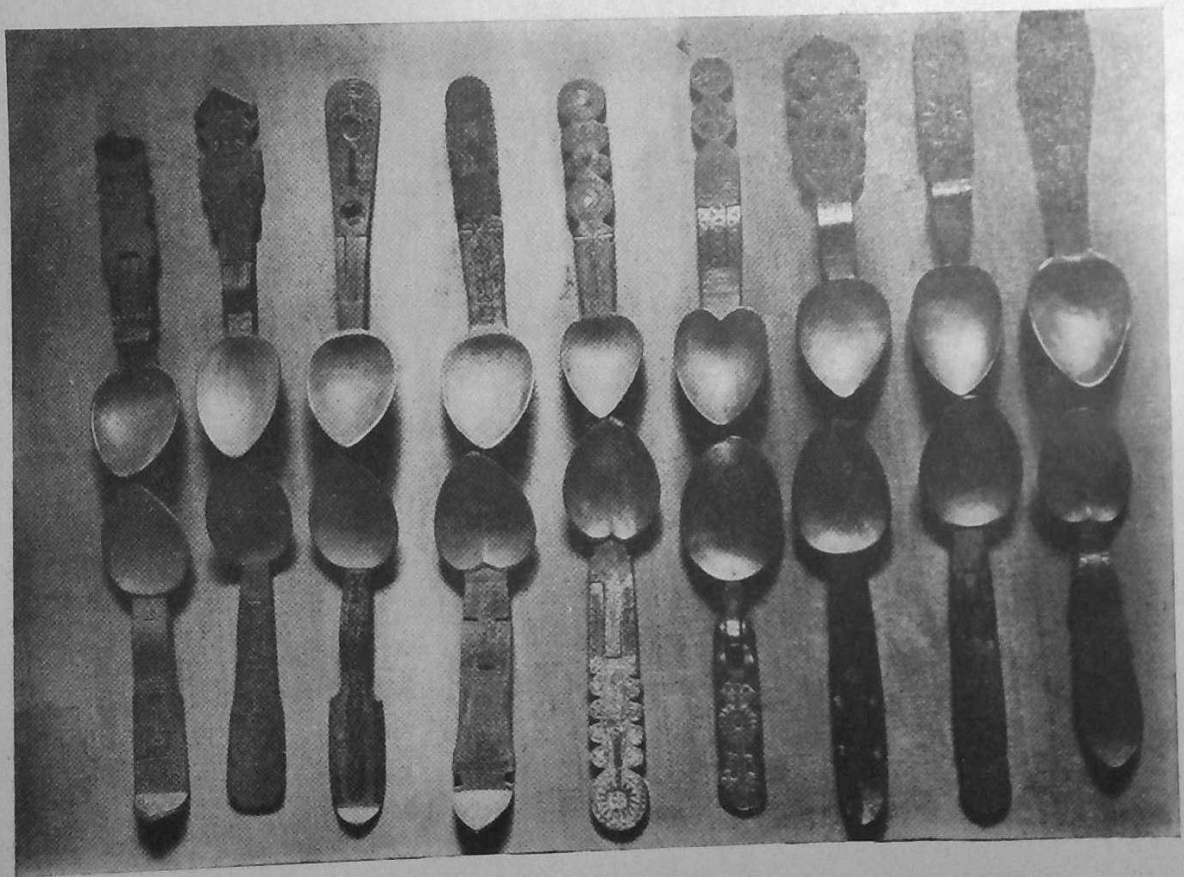
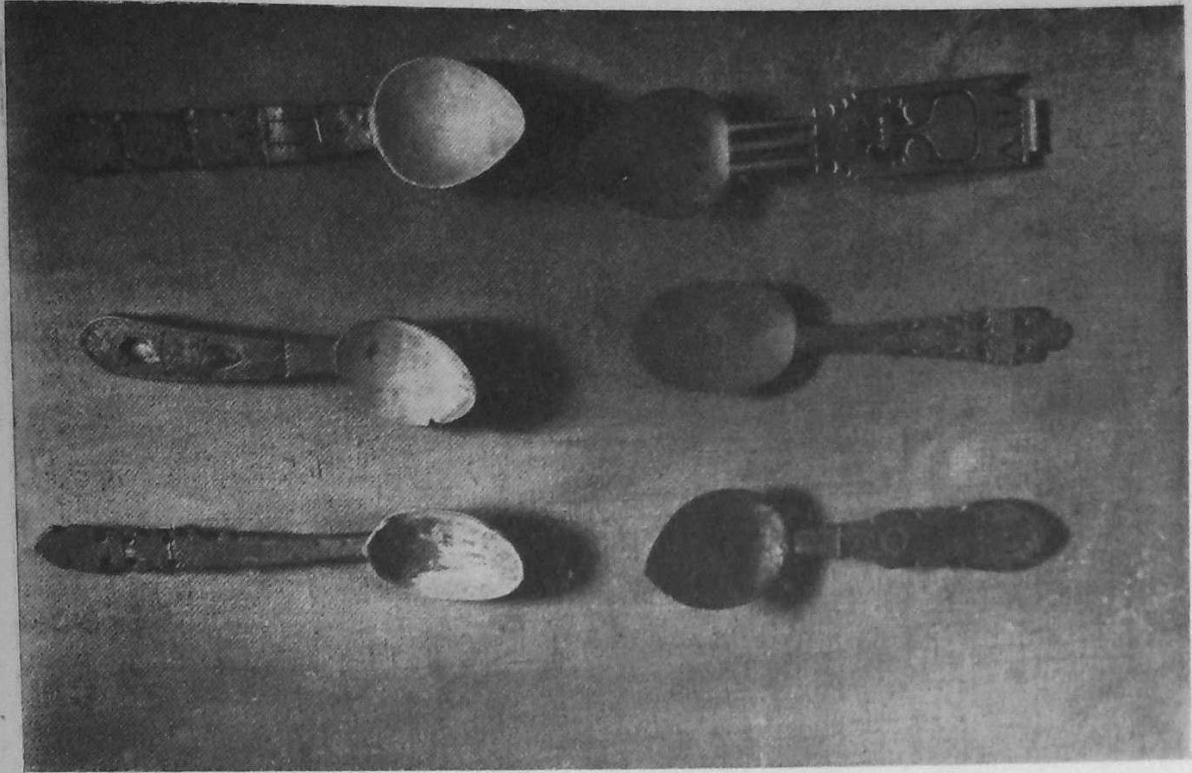


FAÏENCES DE LOCMARIA (Musée de Quimper)  
 FERS A REPASSER (Musée de Rennes)

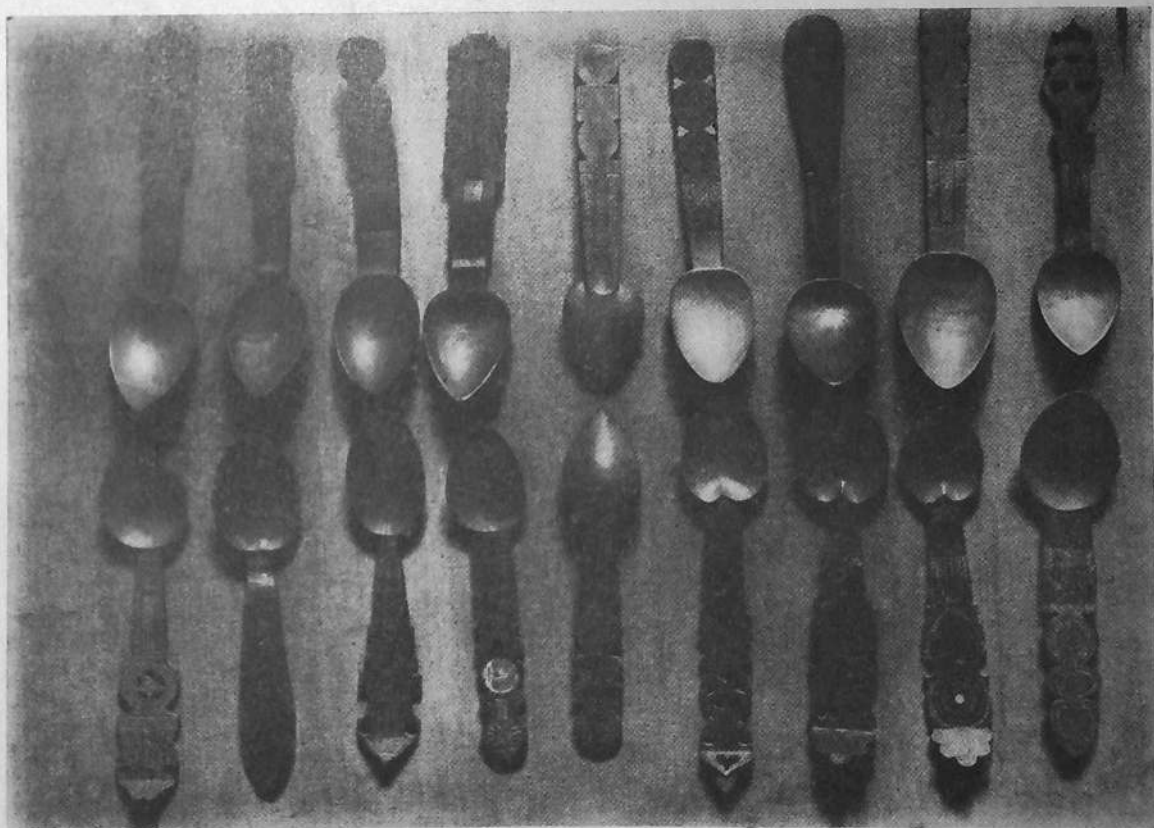
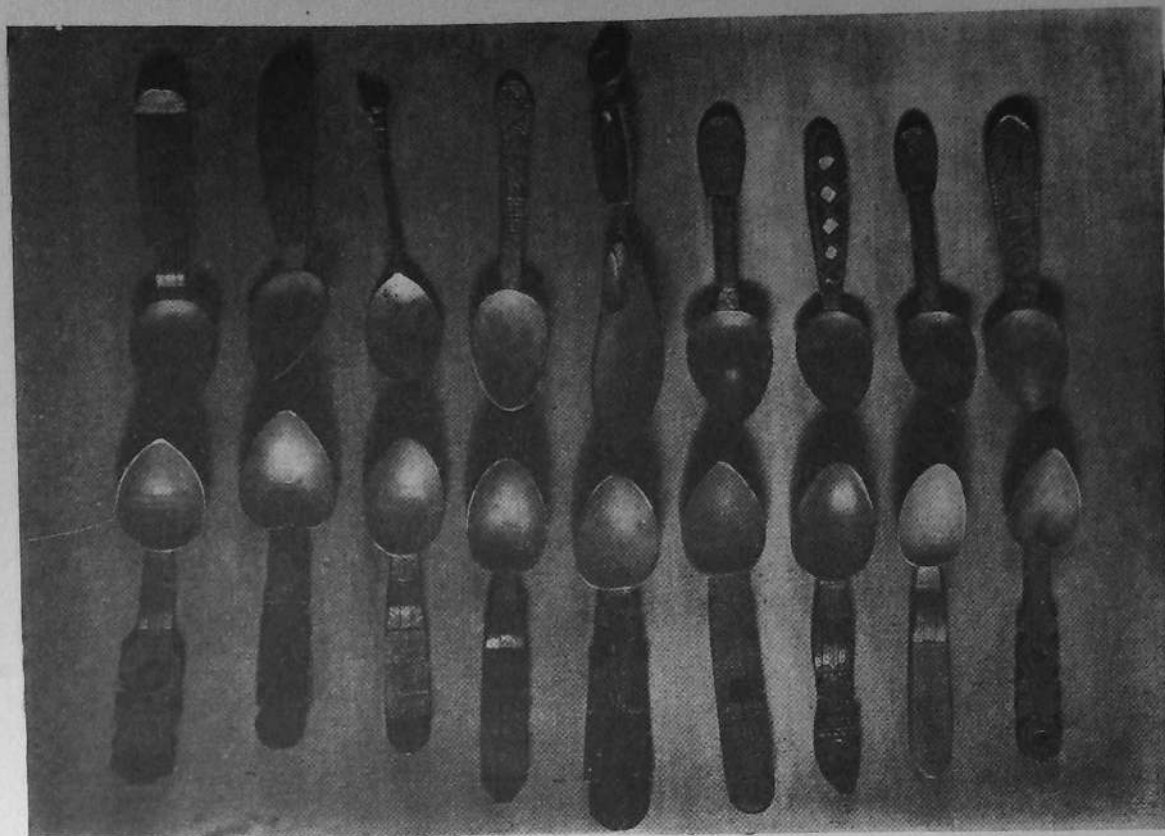


VIELLE (Musée de Morlaix) — BINIOU ET BOMBARDES appartenant à M. de Las Cases

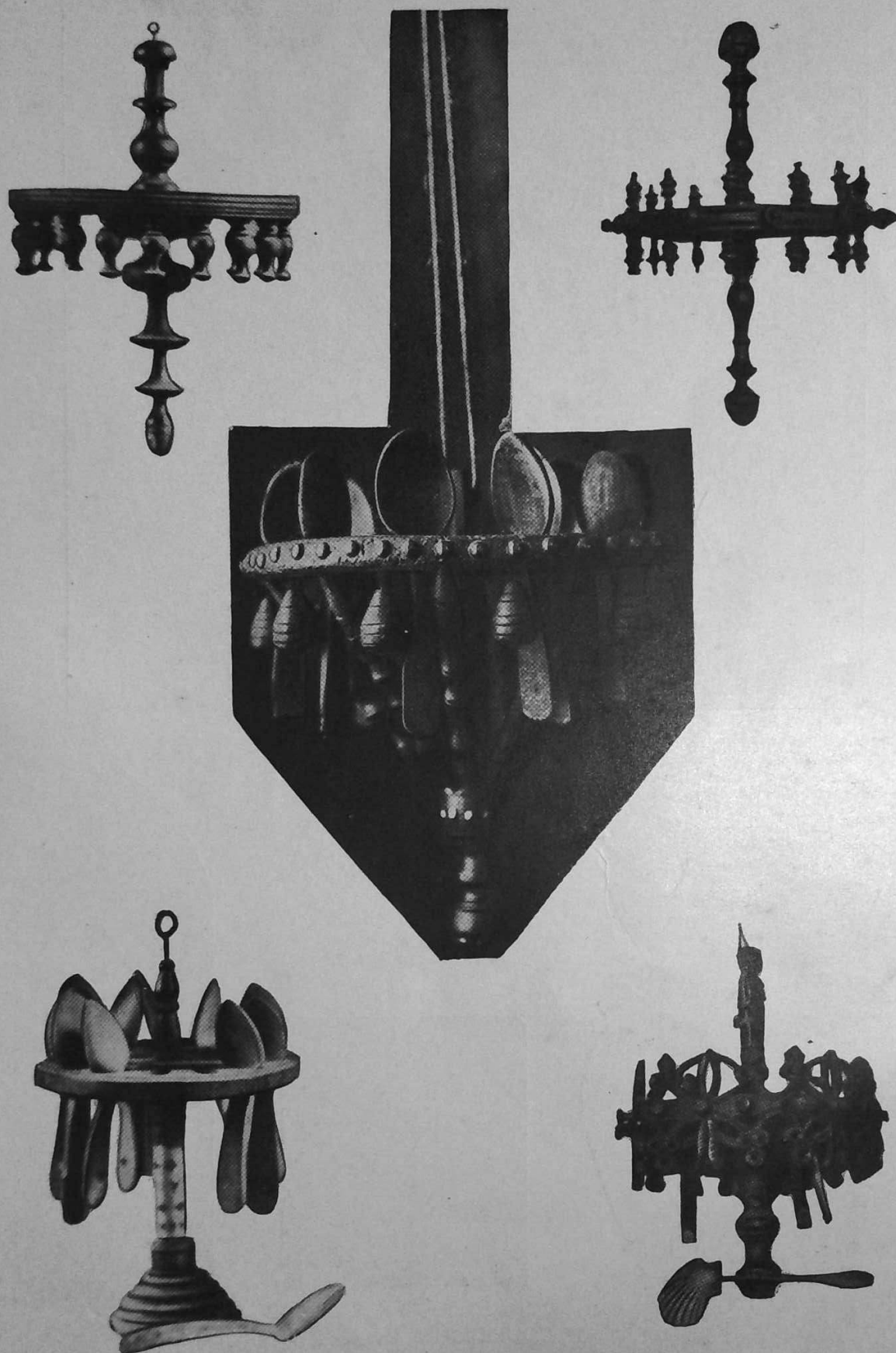




CUILLERS (Musée de Quimper)

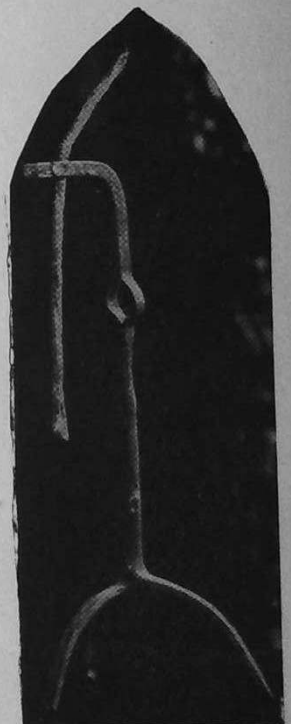
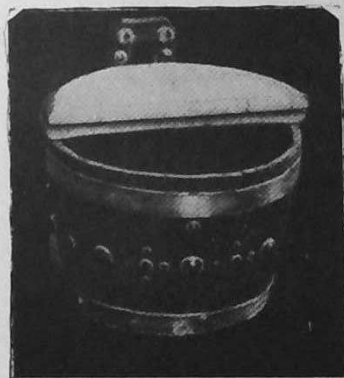
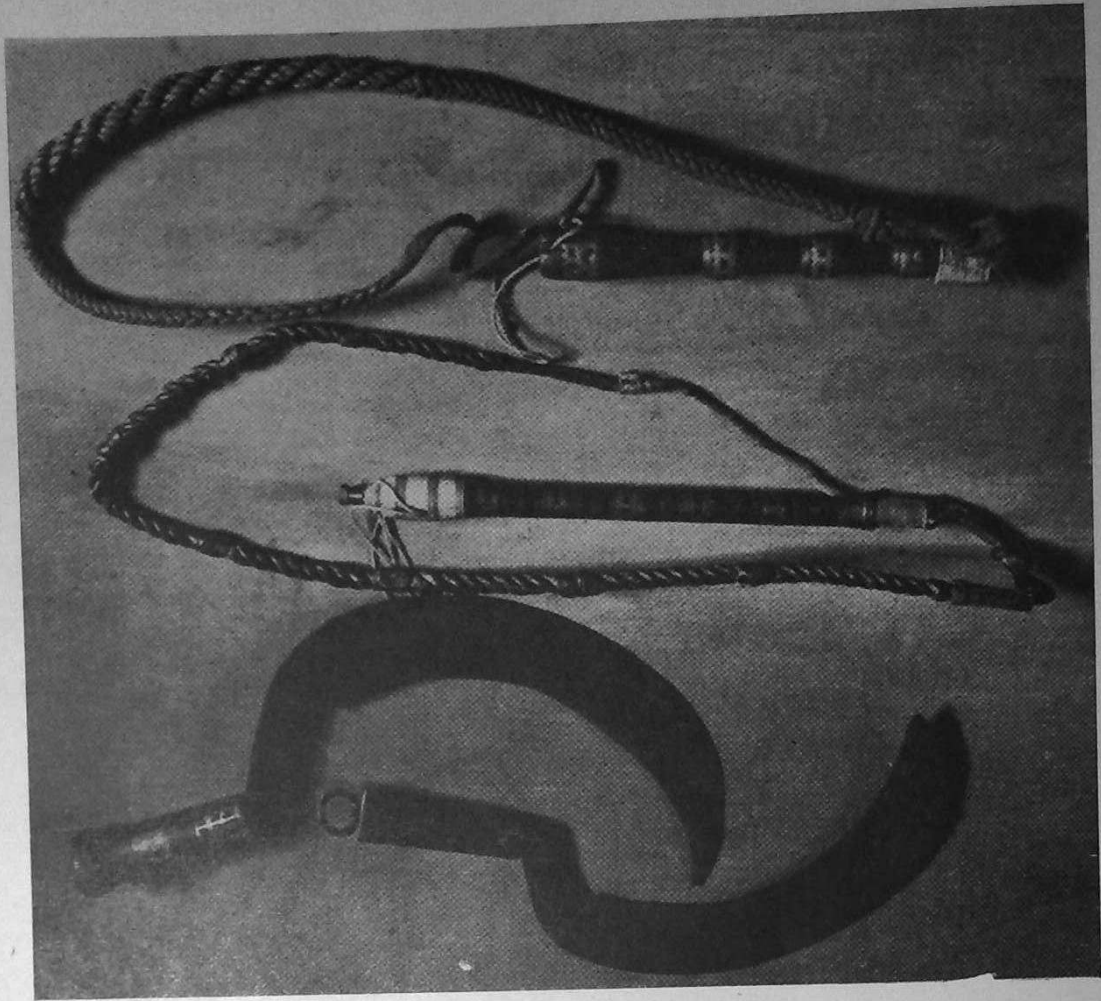


CUILLERS (Musée de Quimper)



## PORTE-CUILLERS

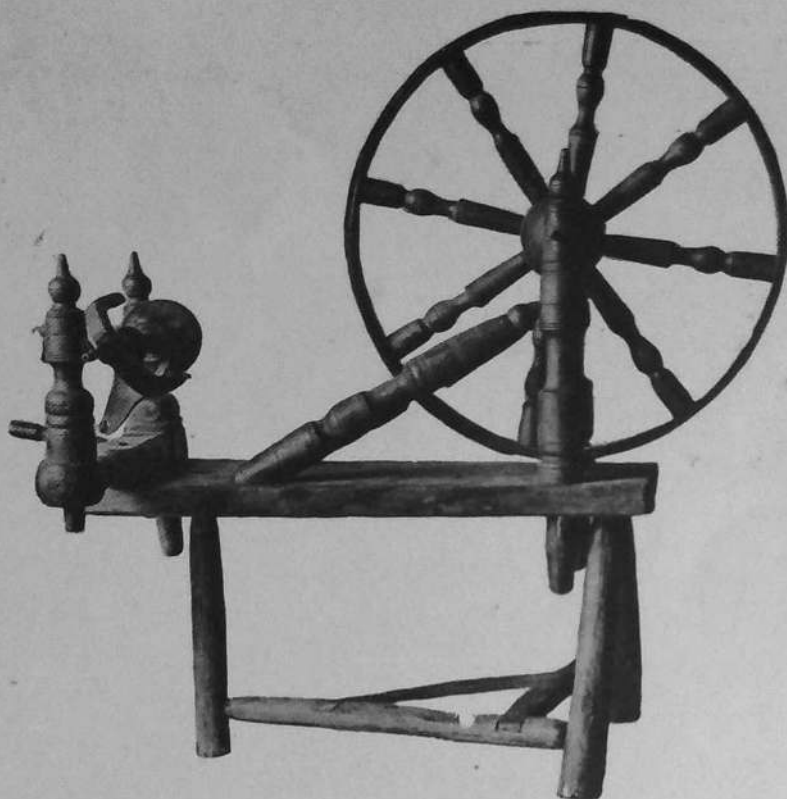
(Musées de Quimper, Kerioley et Morlaix)



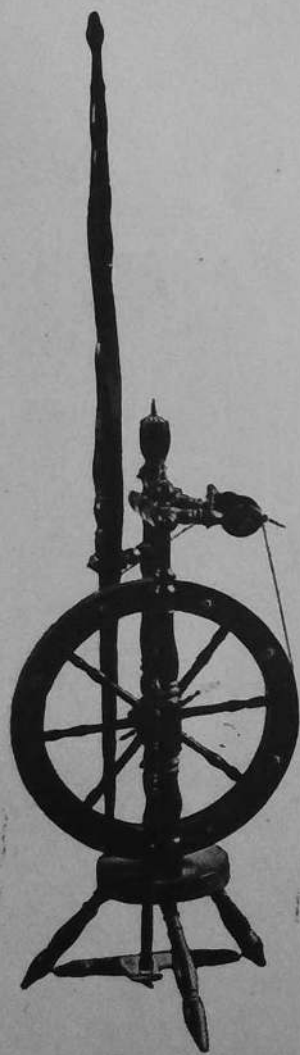
FOUETS ET COUPE-PAIN (Musée de Quimper)

BARATTE (Musée de Kerioley)

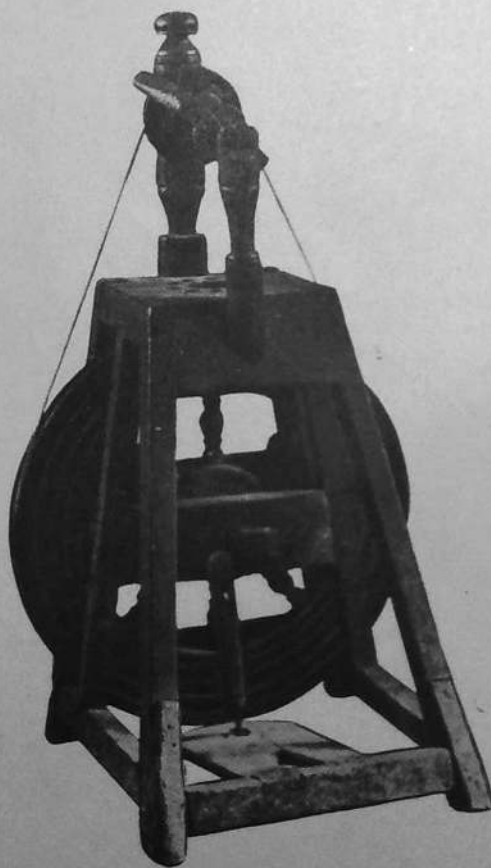
BOITE A SEL ET PORTE-CHANDELLE (Musée de Morlaix)

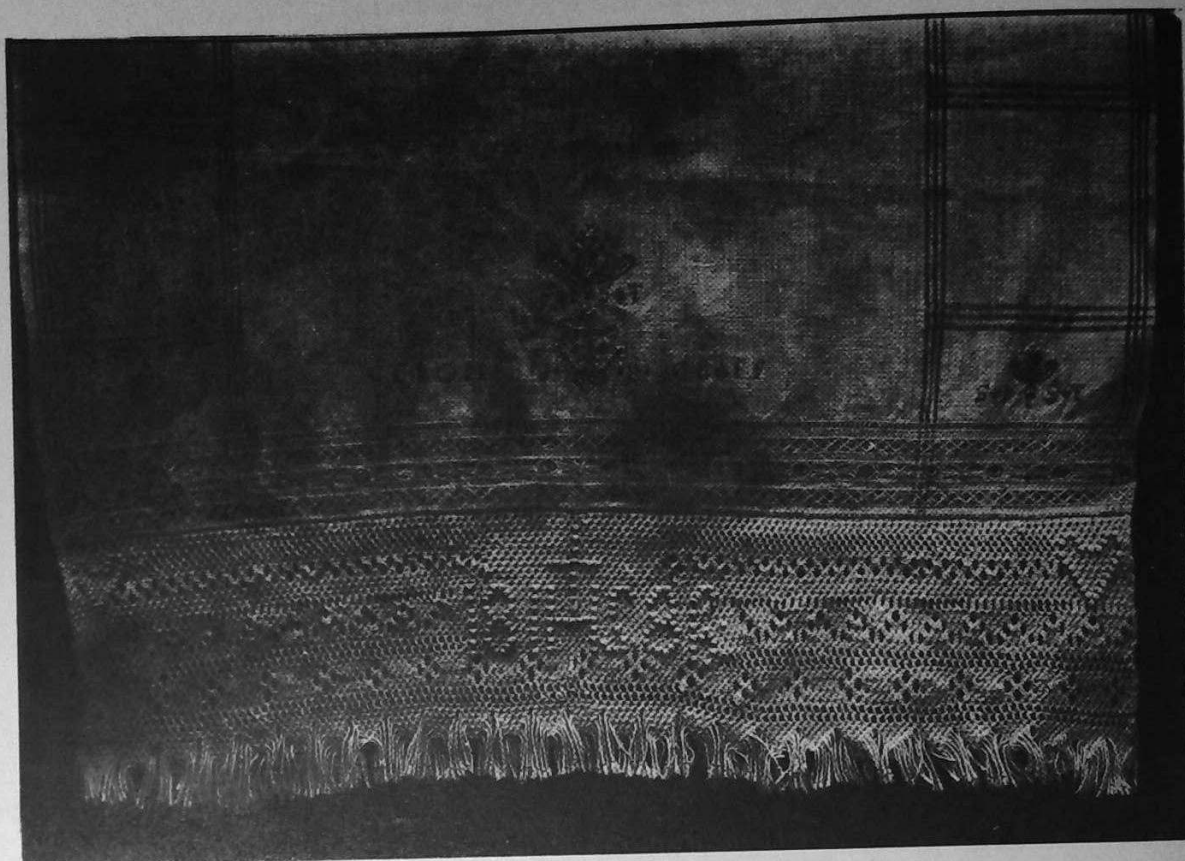


ROUET (Collection d'Asnières de Salins)

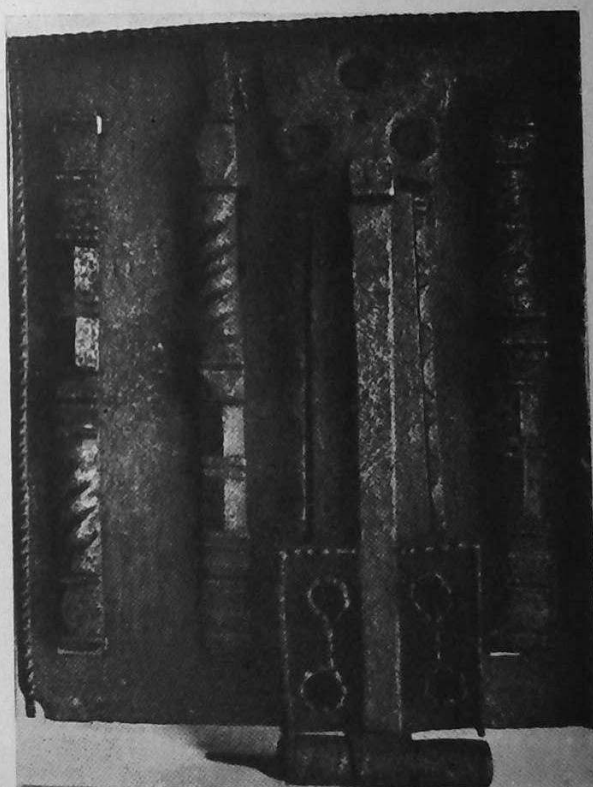


ROUETS  
du  
Musée de Quimper



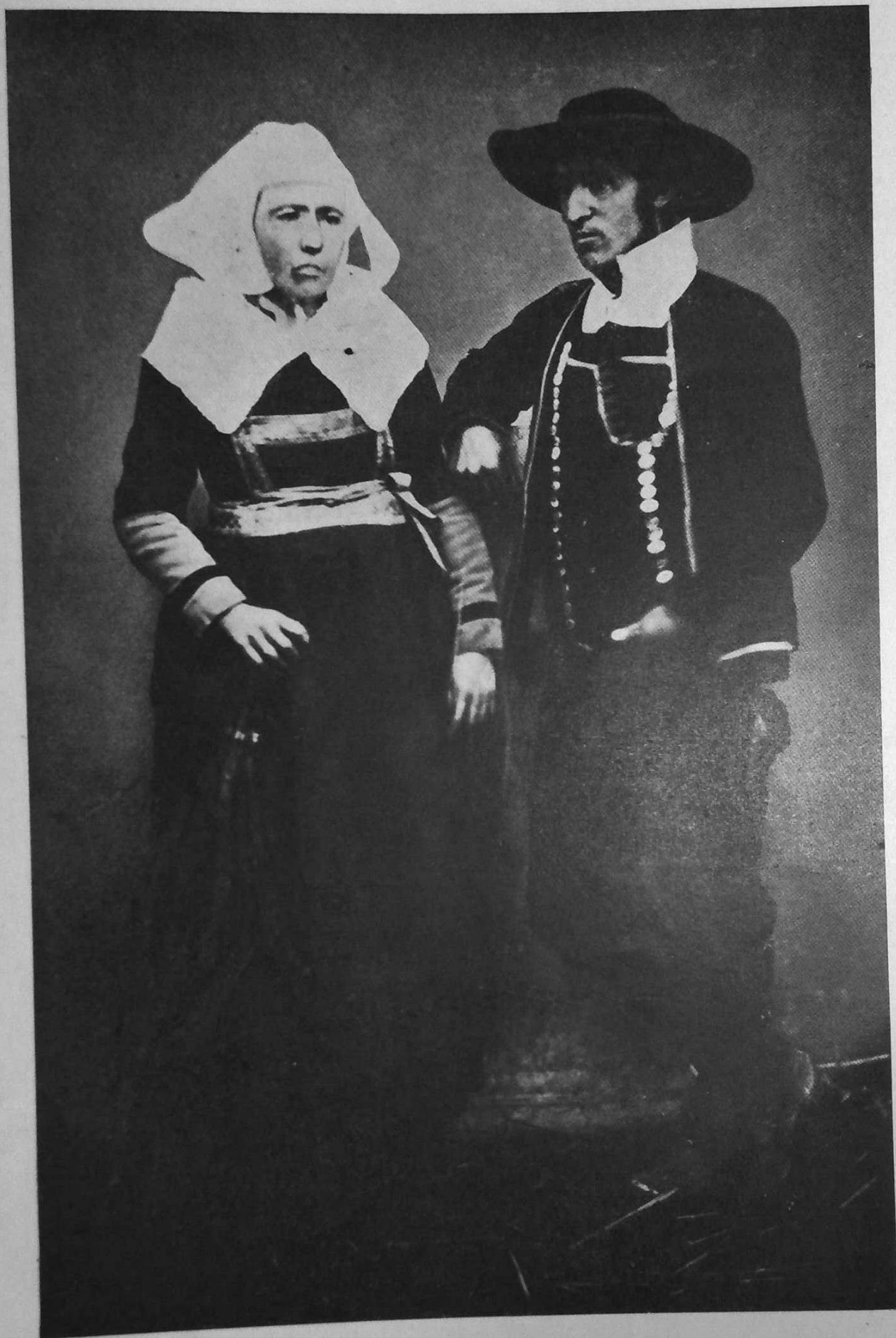


NAPPE TISSÉE A LA MAIN DE PLOUGOUFFAN  
(Collection Las Cases)



SERRURES

*LE COSTUME*



MARIÉS DE CHATEAUNEUF DU FAOU VERS 1860  
(Cliché Villard)





MARIÉE DE ROSPORDEN VERS 1860

(Cliché Villard)

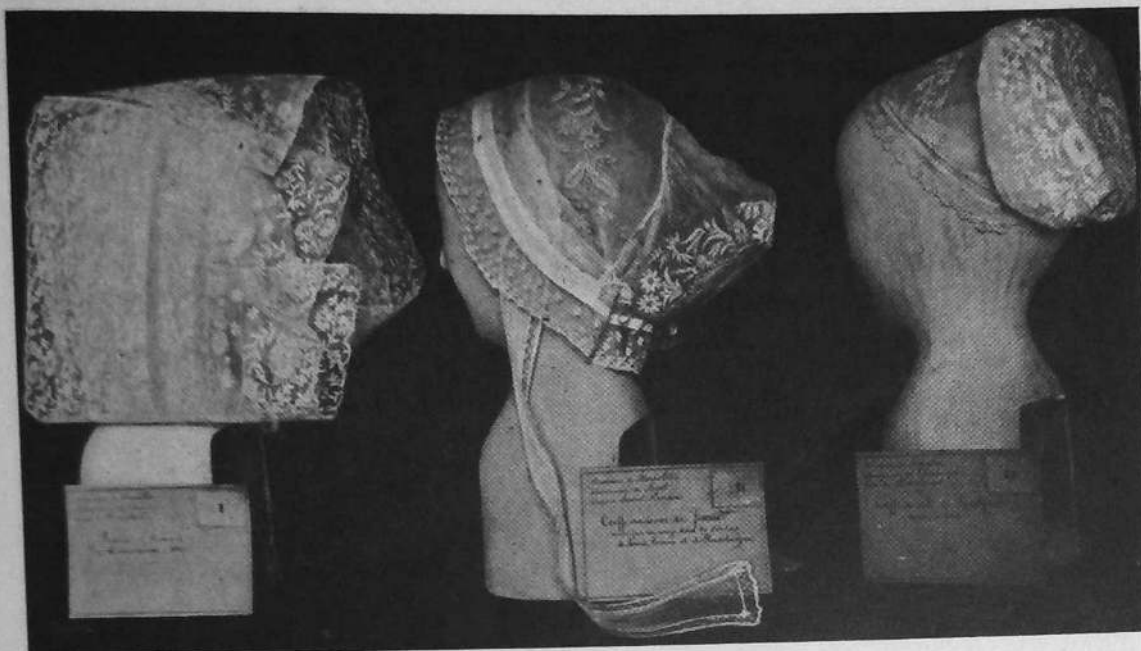


MARIÉE DE QUIMPER VERS 1860  
(Cliché Villard)



UNE NOCE AU BOURG DE BATZ  
(Musée de Batz)

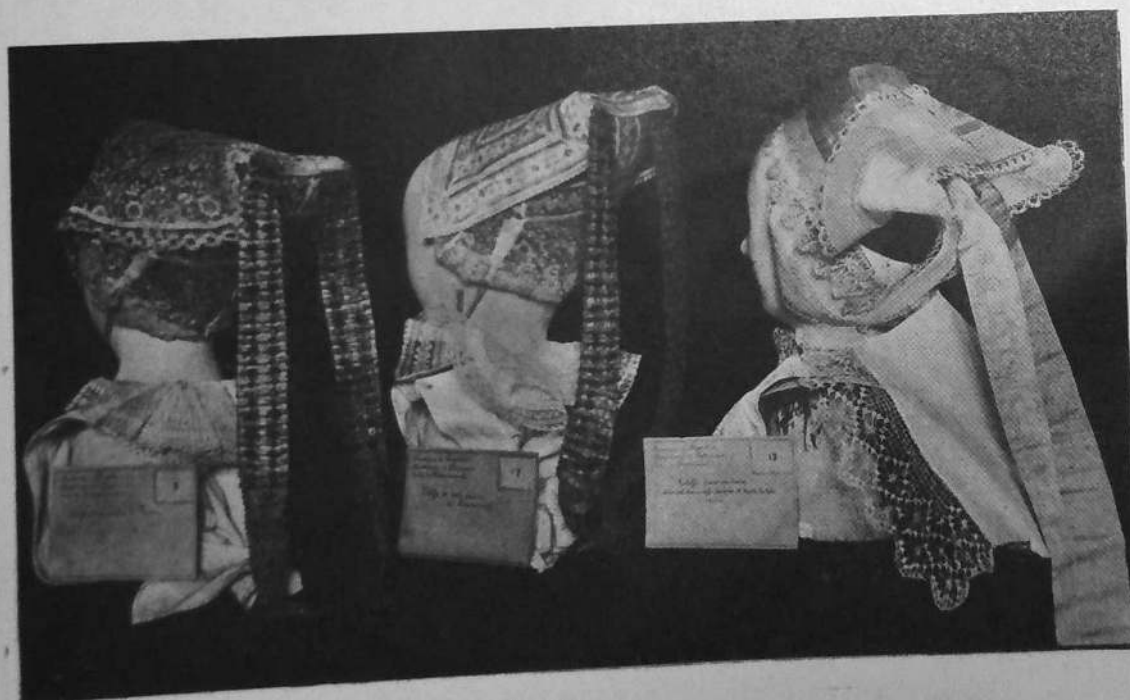
## MUSÉE DE KERIOLEY



DE DOUARNENEZ  
(vers 1860)

COIFFES  
DE SAINT-RENAN  
dite « Jenose »

DE HUELGOAT



DE PLOARÉ

COIFFES  
DE DOUARNENEZ

DE FOUESNANT

MUSÉE DE KERIOLEY



COIFFES

DES ENVIRONS DE MORLAIX  
dite « Jobeline »

DE PONT-AVEN

DE LANMEUR  
dite « Catiole »



COIFFES

DE TRÉGUIER

DE MORLAIX

DE MORLAIX

MUSÉE DE KERIOLEY

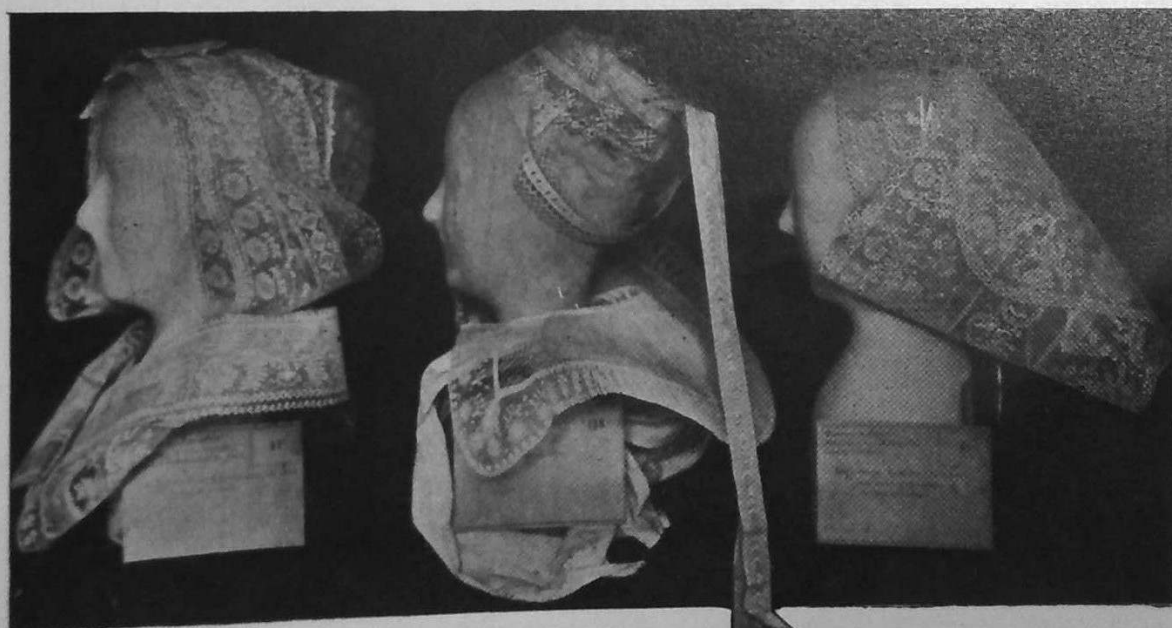


DE KERLOUAN

COIFFES

DE CARHAIX

DE PLOARÉ



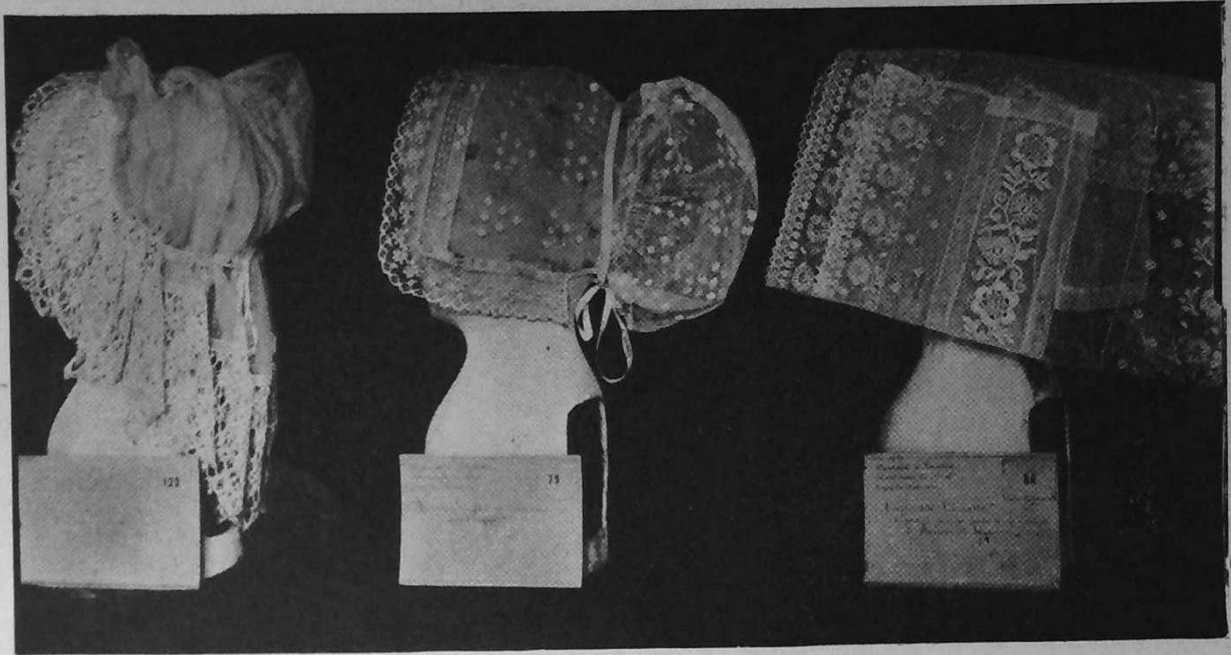
DE CHATEAUNEUF DU FAOU

COIFFES

DE SCAER

DE CARHAIX

MUSÉE DE KERIOLEY

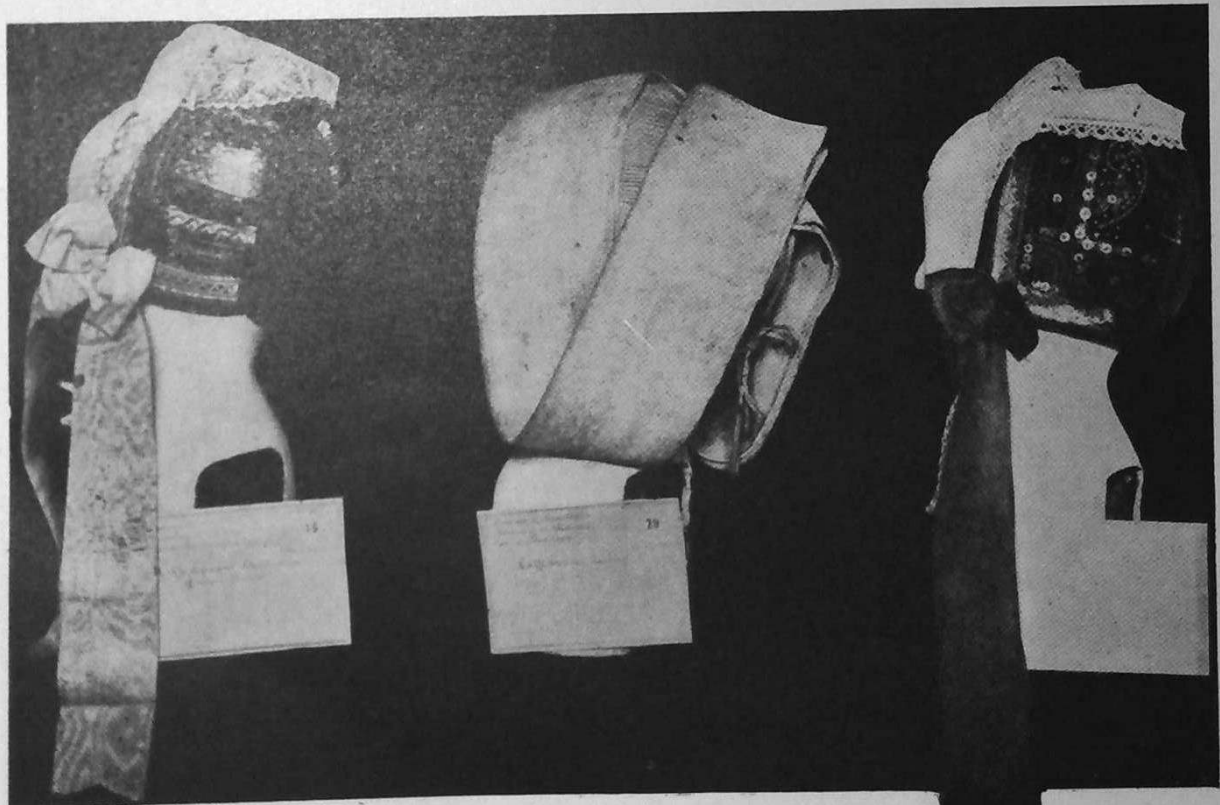


COIFFES

DE BRIEC

DE LESNEVEN  
dite « Craquie »

DU FOLGOET  
dite « Cornette »



COIFFES

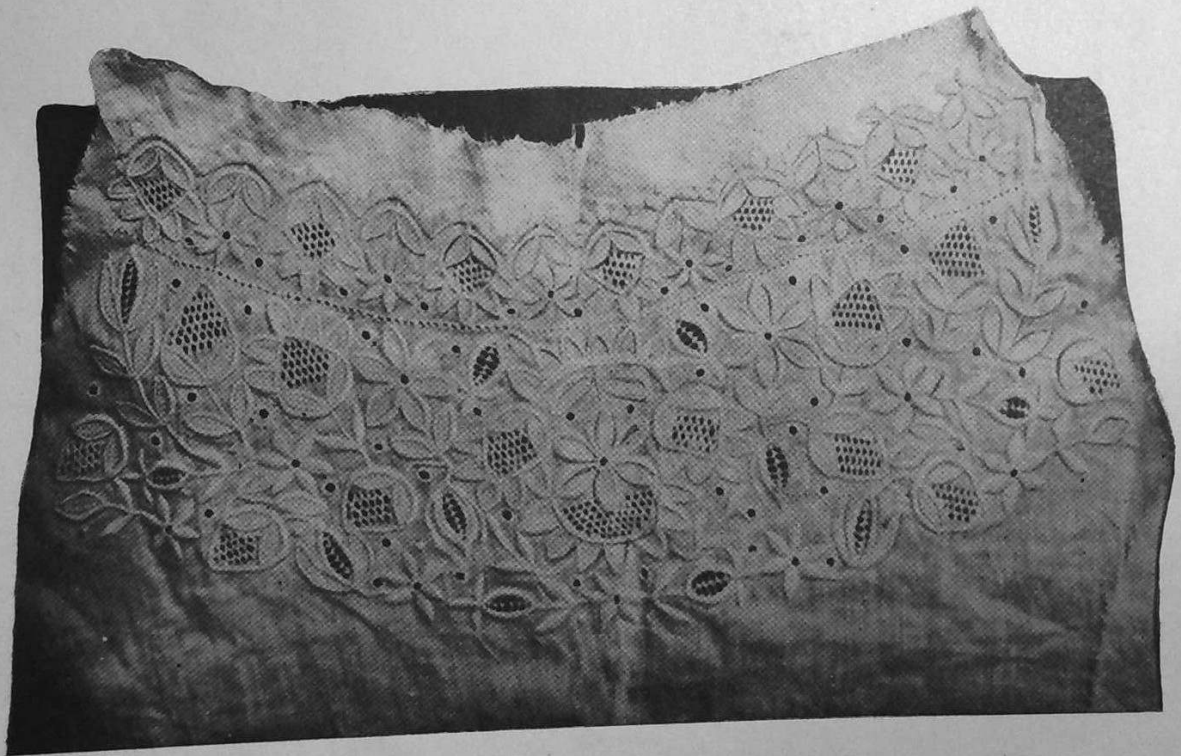
DE PLOZEVET

DU CAP

DE PONT-L'ABBÉ



COIFFE DE QUIMPER (Collection Las Cases)



DÉTAIL DE BRODERIES BRETONNES  
(Collection Las Cases)





COIFFE DE VERN  
(Ille-et-Vilaine)  
1858  
(Musée de Rennes)

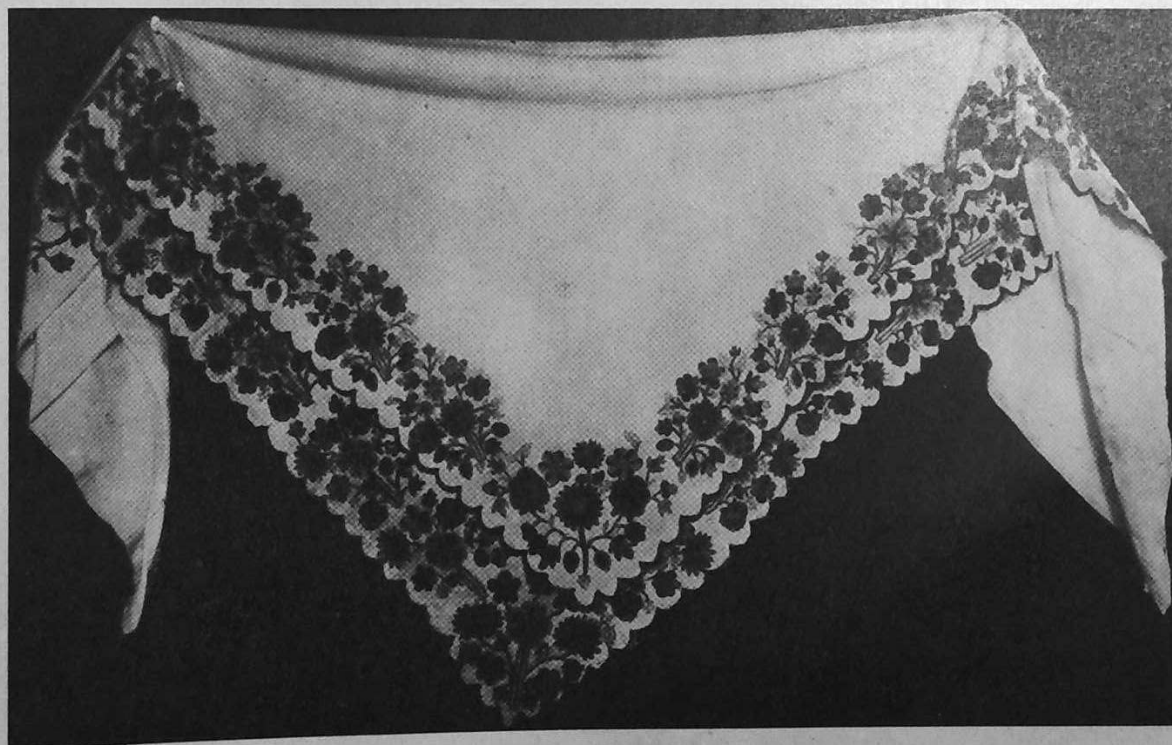
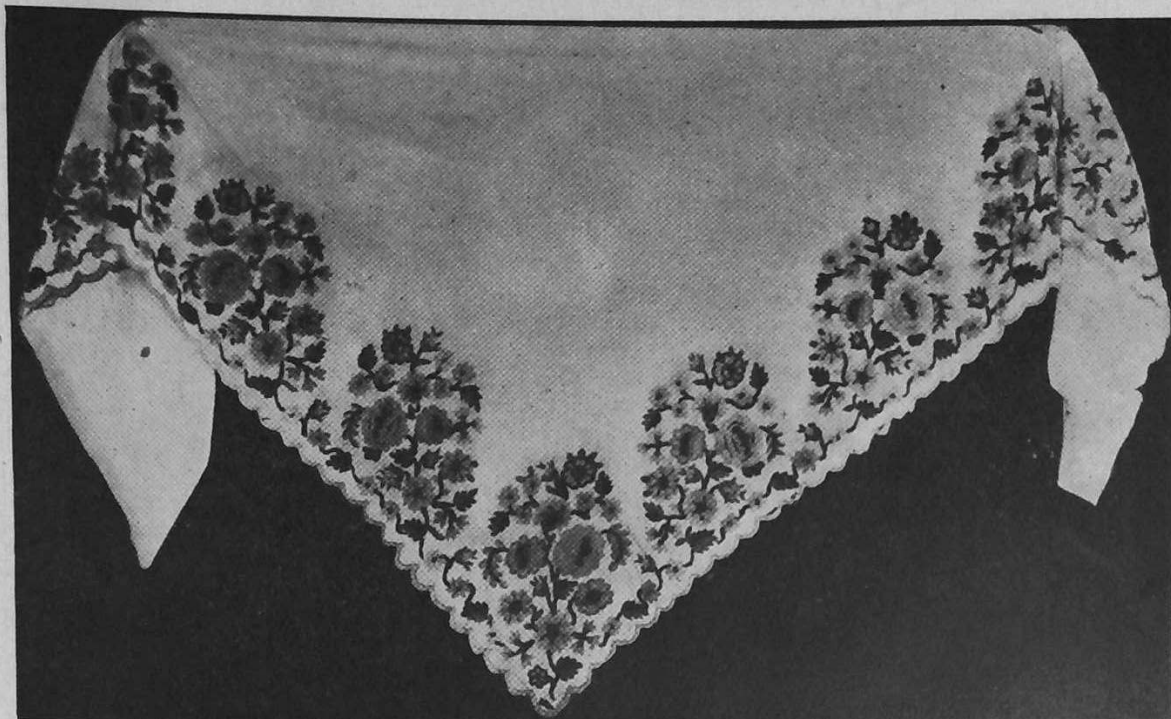


COIFFE DE JANZÉ  
(Ille-et-Vilaine)  
(Musée de Rennes)



CHALE BRODÉ SUR TULLE DE CONCARNEAU  
(Musée de Kerioley)

MUSÉE DE KERIOLEY

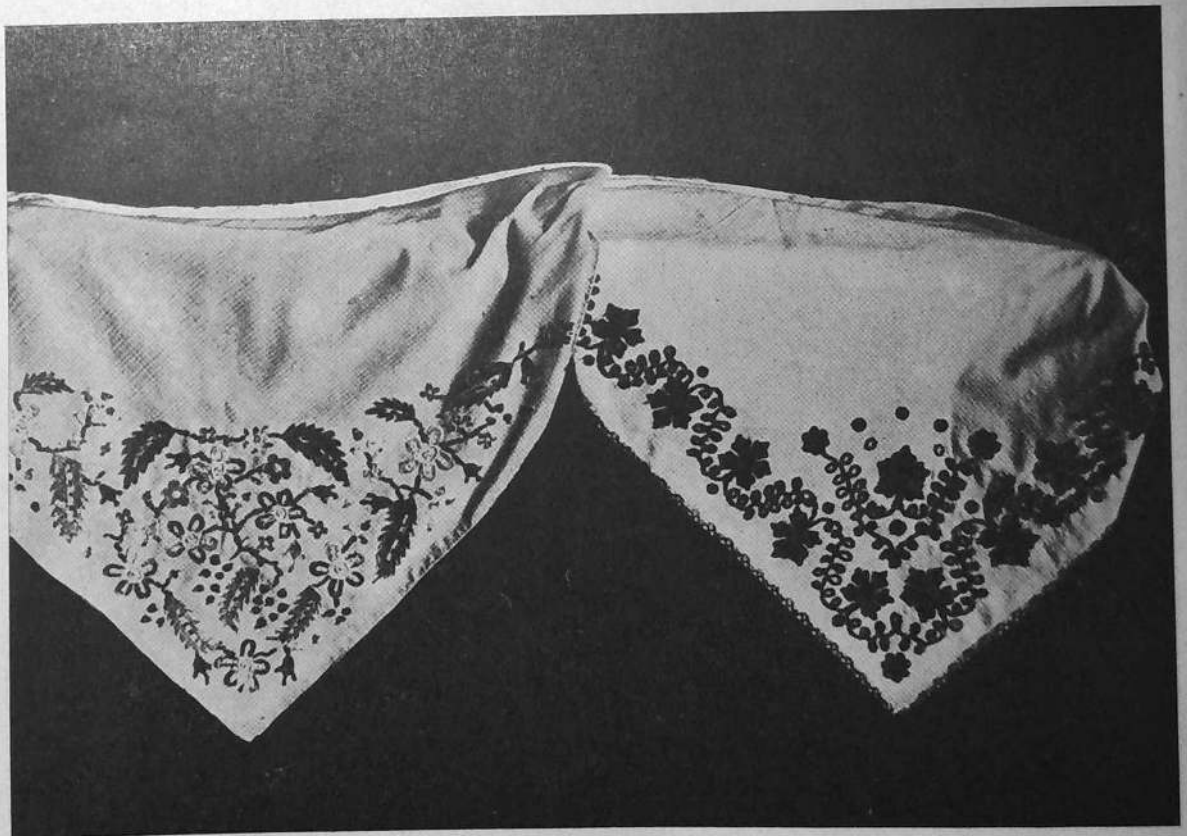


CHALES BRODÉS DE CONCARNEAU

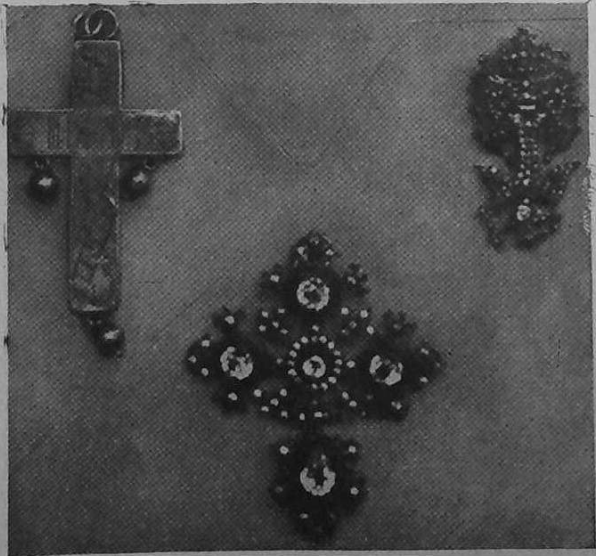
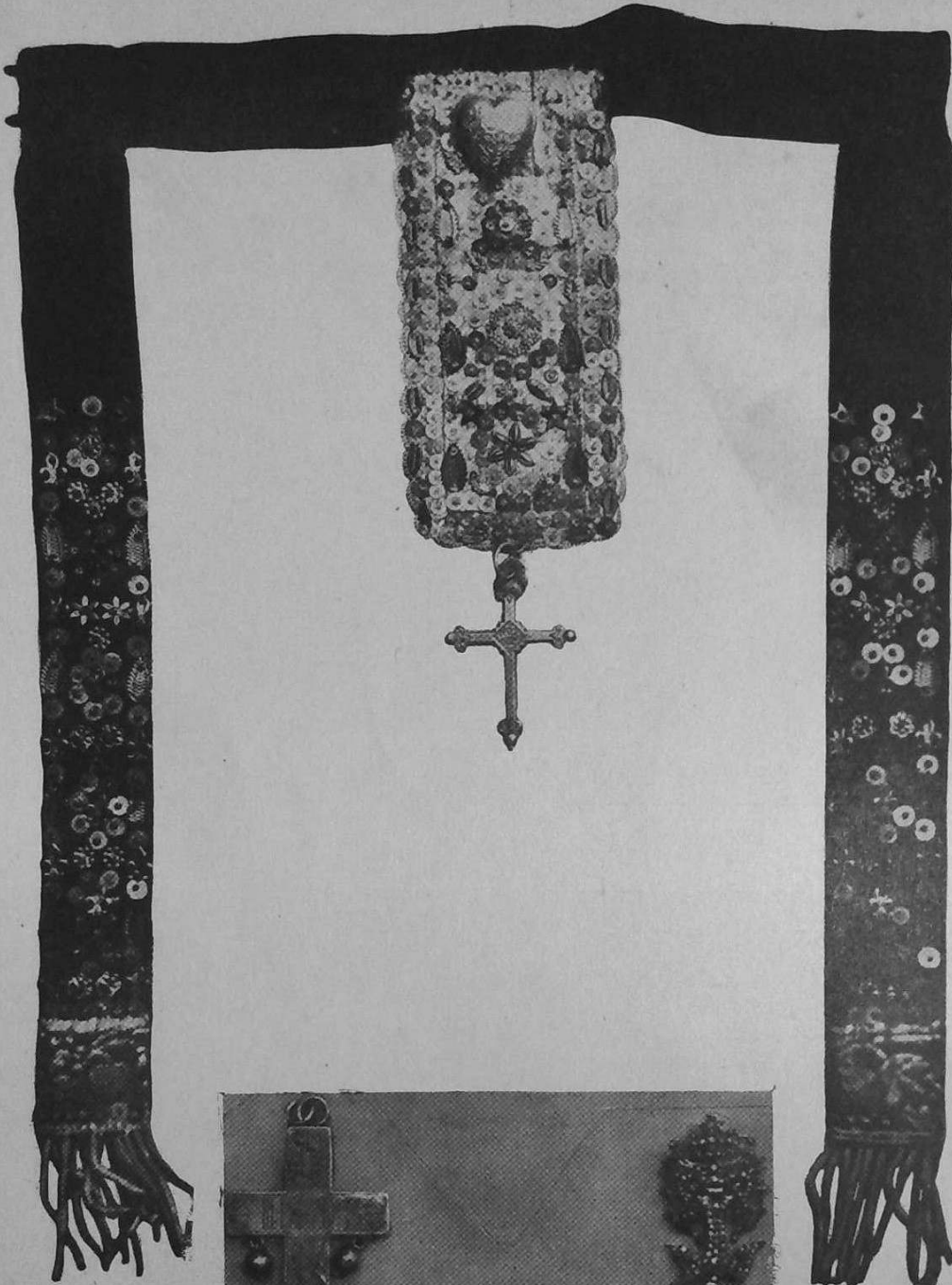
Epoque 1830



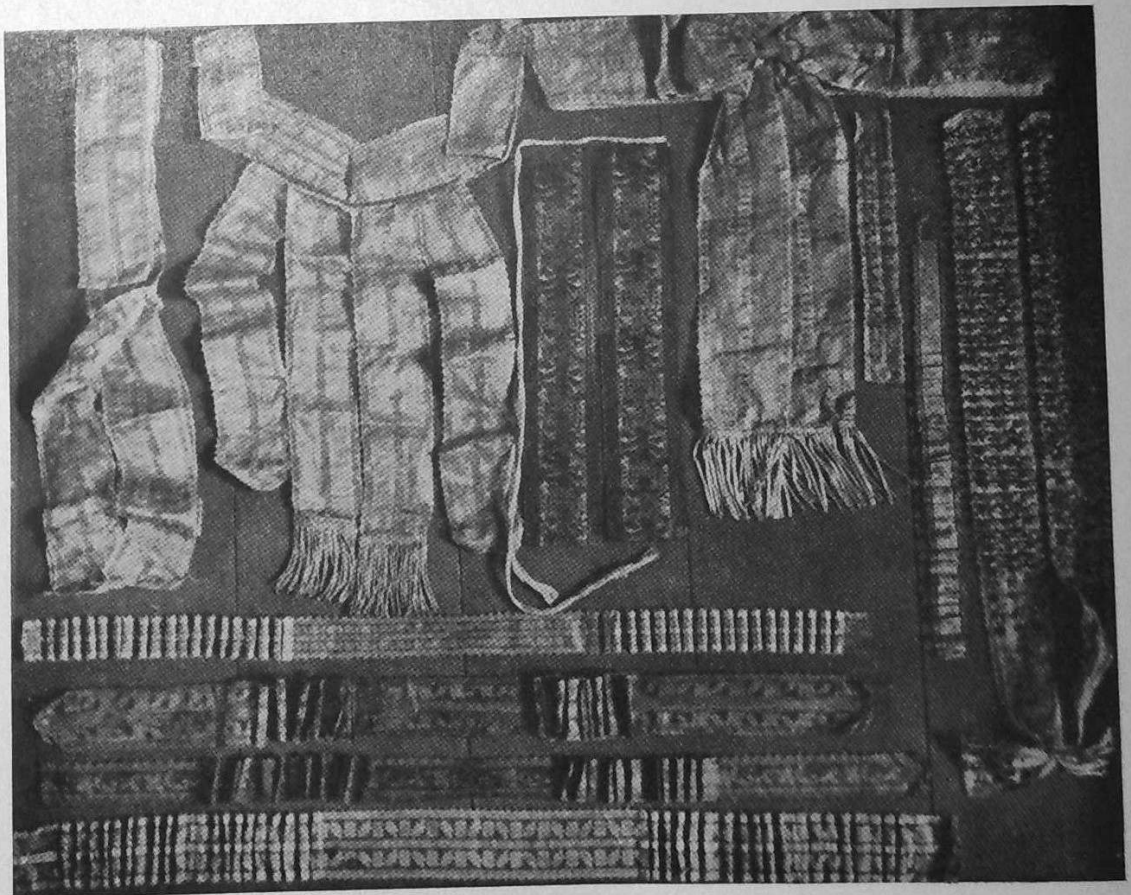
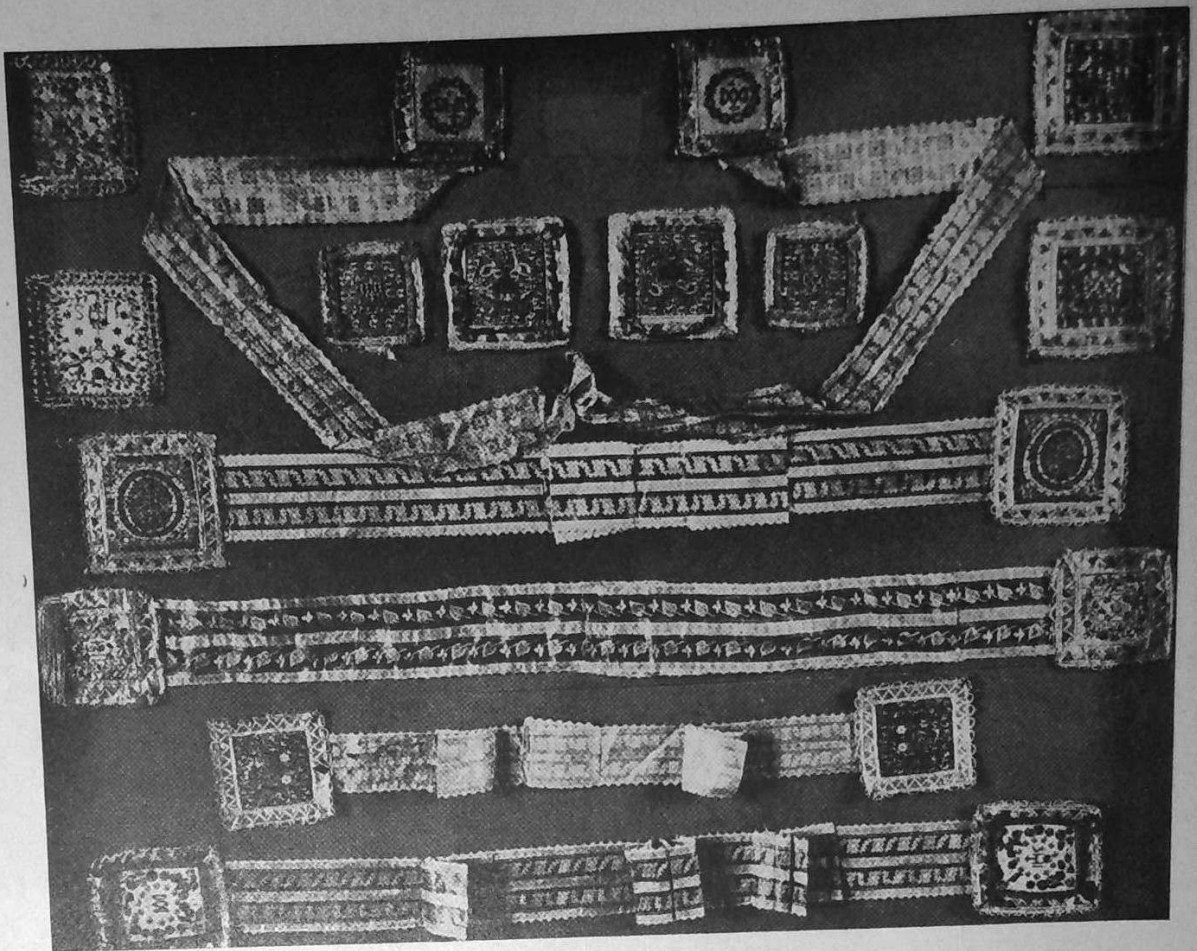
BAS BRODÉS DU BOURG DE BATZ (Musée de Batz)



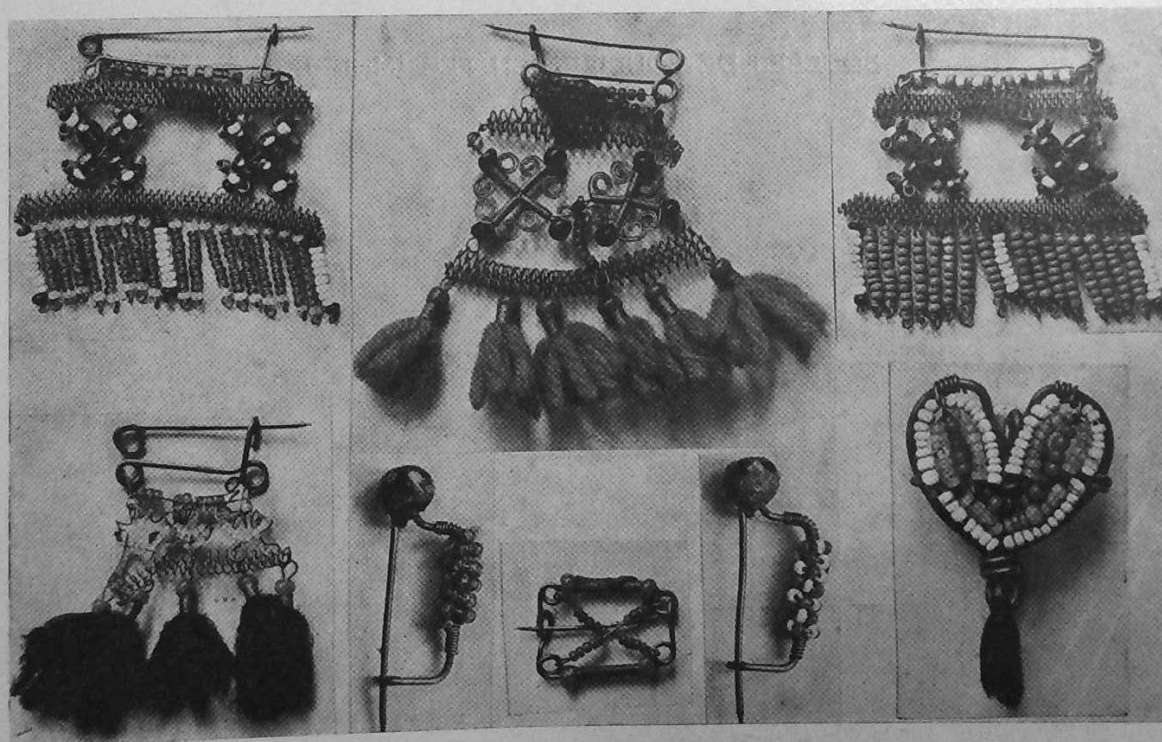
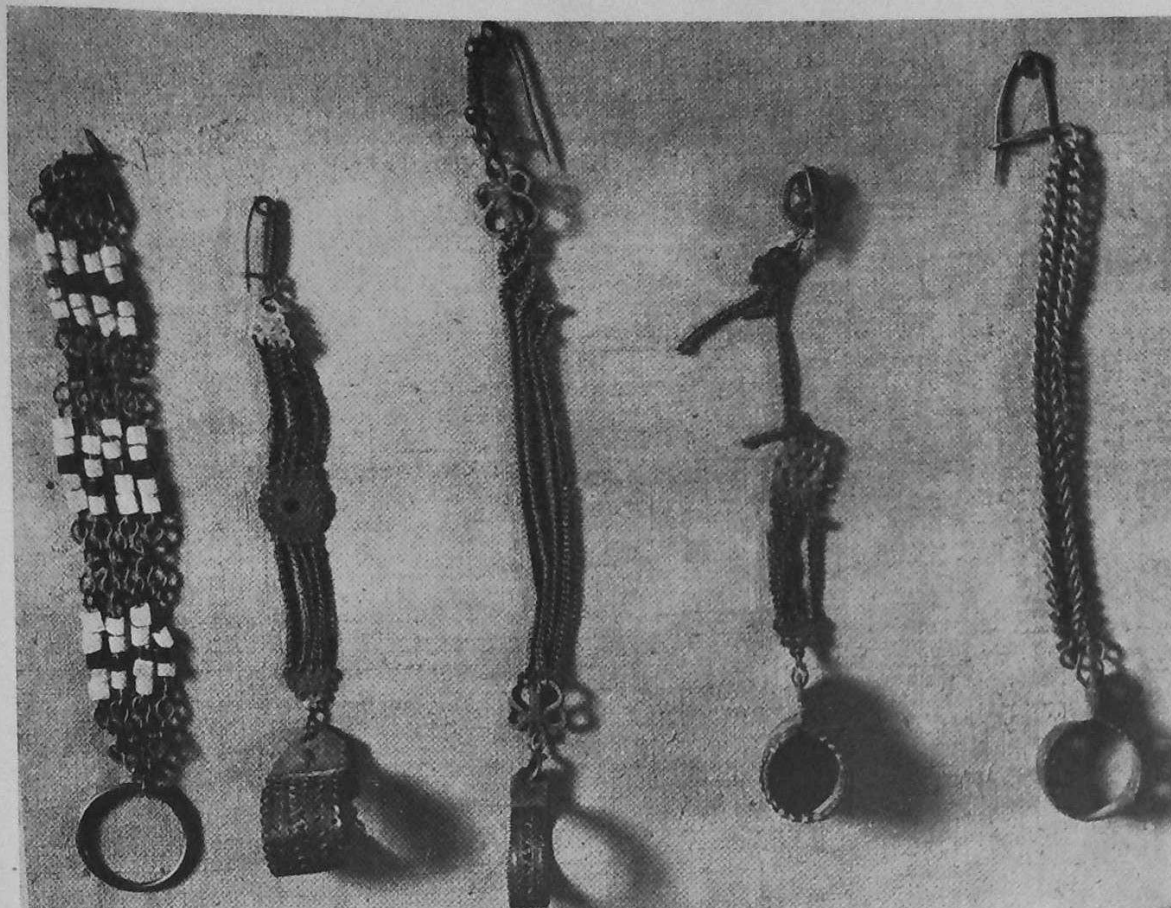
CHALES BRODÉS DU BOURG DE BATZ (Musée de Batz)



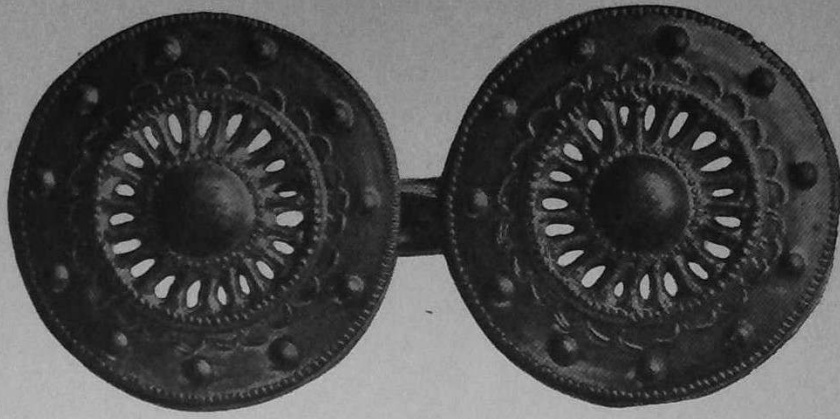
CROIX RELIQUAIRE DE MORLAIX



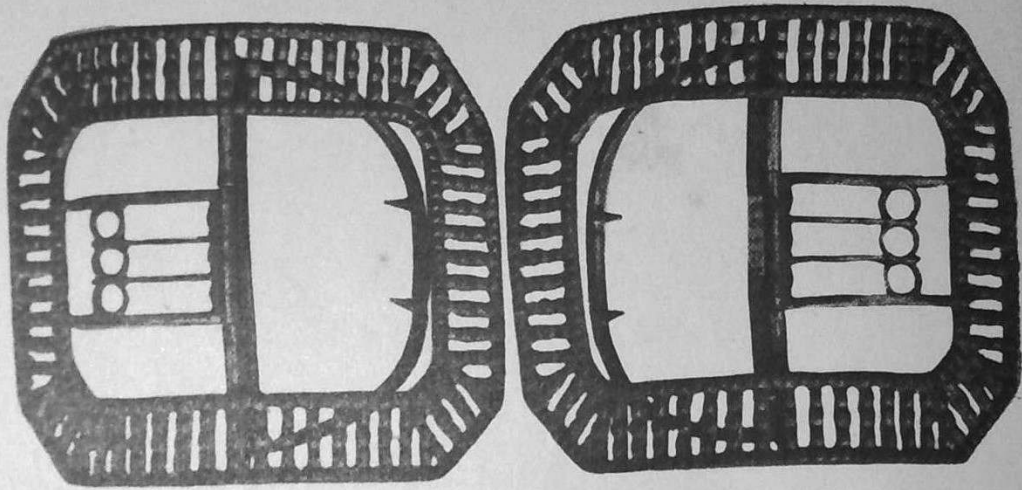
SCAPULAIRES (Costumes de fête), CEINTURES DE MARIÉES  
ET BRIDES DE BONNETS



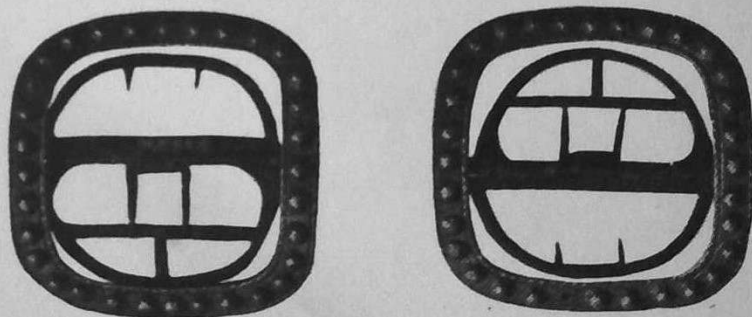
ÉPINGLES DE QUENOUILLE (Musée de Quimper)  
 FIBULES EN PERLES ET LAITON DE SAINTE-ANNE-D'AURAY (Musée du Trocadéro)



BOUTONS EN ÉTAIN ACCOULÉS POUR LE CORSAGE (Guéméné)



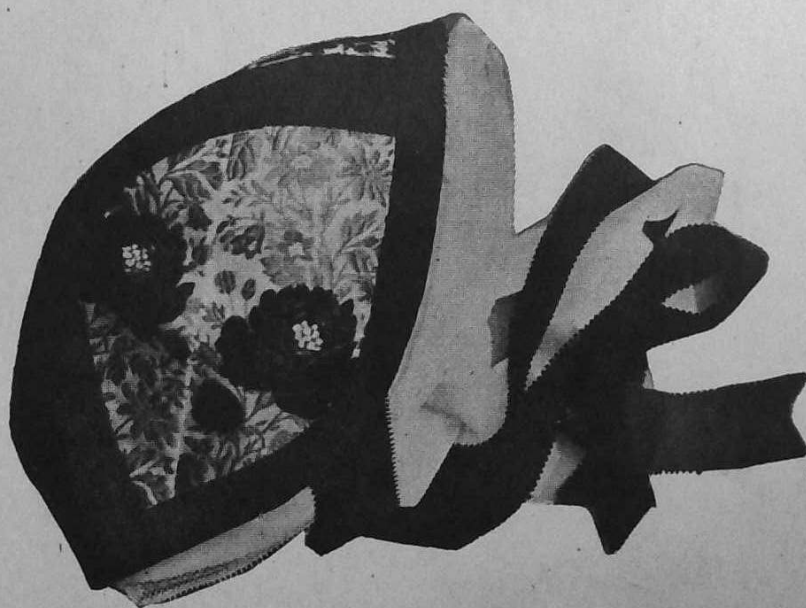
BOUCLES DE SOULIERS EN FER (Morlaix)



BOUTONS DE CORSAGE DE FEMME ET BOUCLES DE SOULIERS EN ARGENT

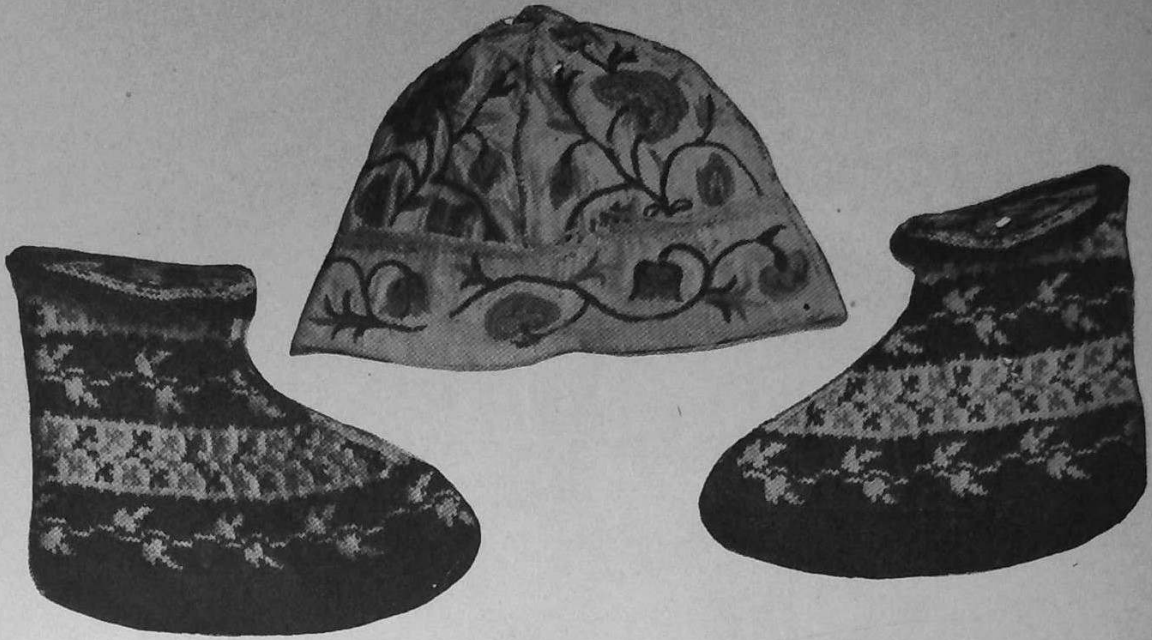


BONNETS D'ENFANT (Musée de Quimper)

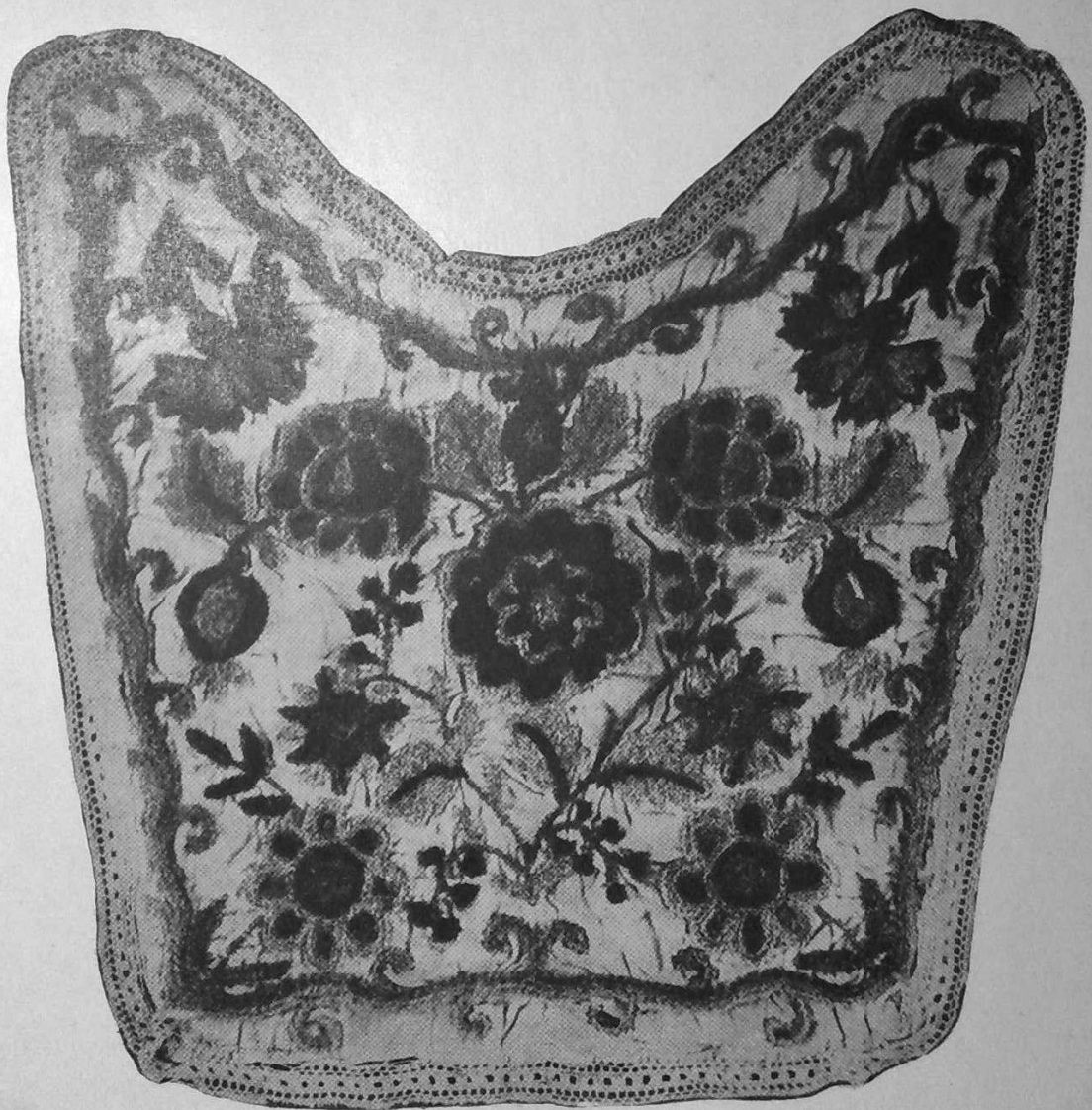


BONNET DE BAPTÊME DE PLOUGASTEL (Collection de Las Cases)

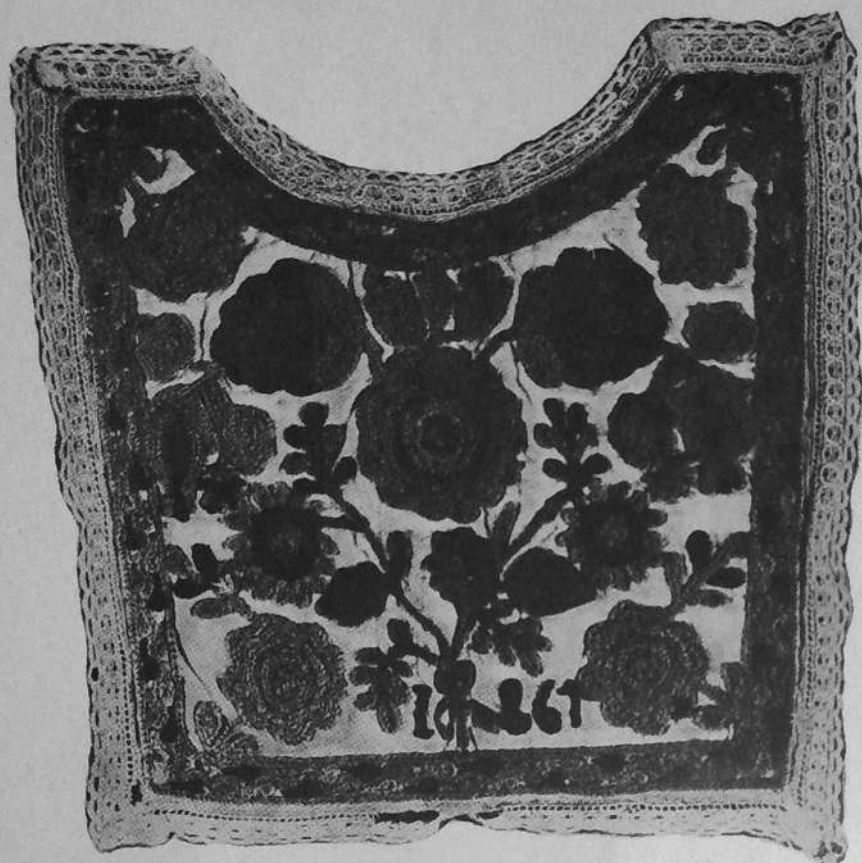




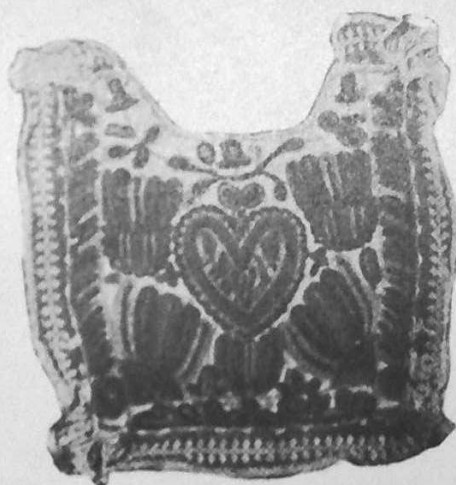
CHAUSSONS ET BONNET BRODÉS POUR ENFANT (Musée du Trocadéro)



BAVOIR BRODÉ DE BAPTÊME (Musée de Quimper)



BAVOIRS BRODÉS DE BAPTÊME (Musée de Quimper)

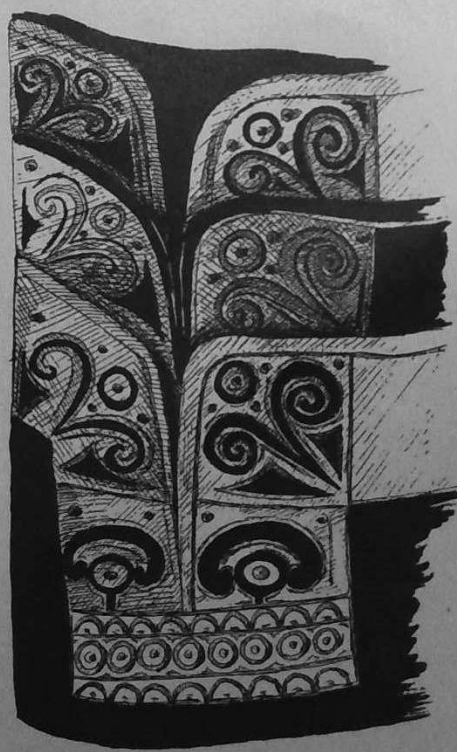
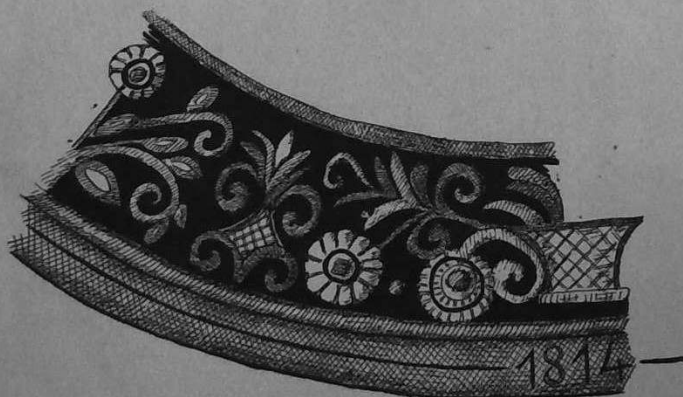


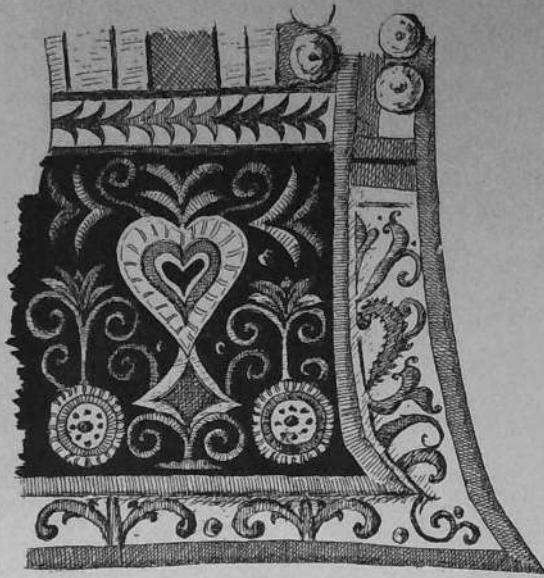
BAVOIRS BRODÉS DE BAPTÊME (Musée de Quimper)

(Musée de Kerioley)  
GILET BRODÉ BIGOUDEN



COL DE CHUPEN DE FEMME  
BIGOUDEN

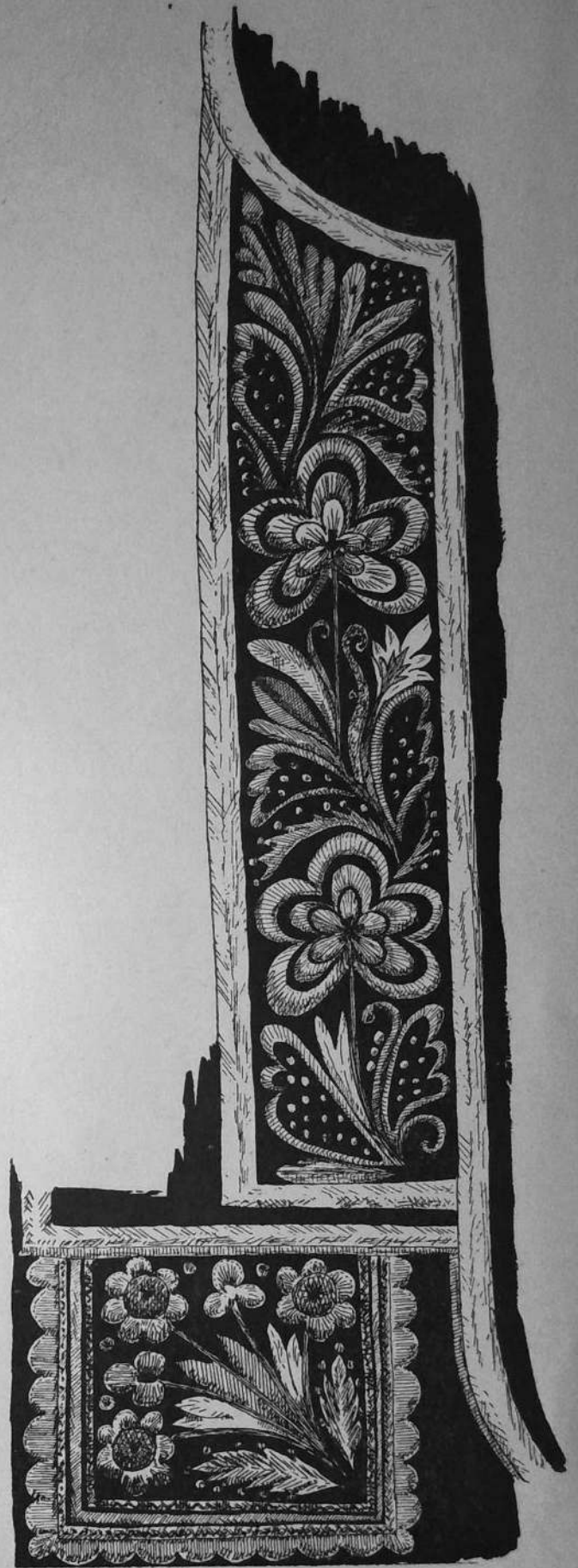




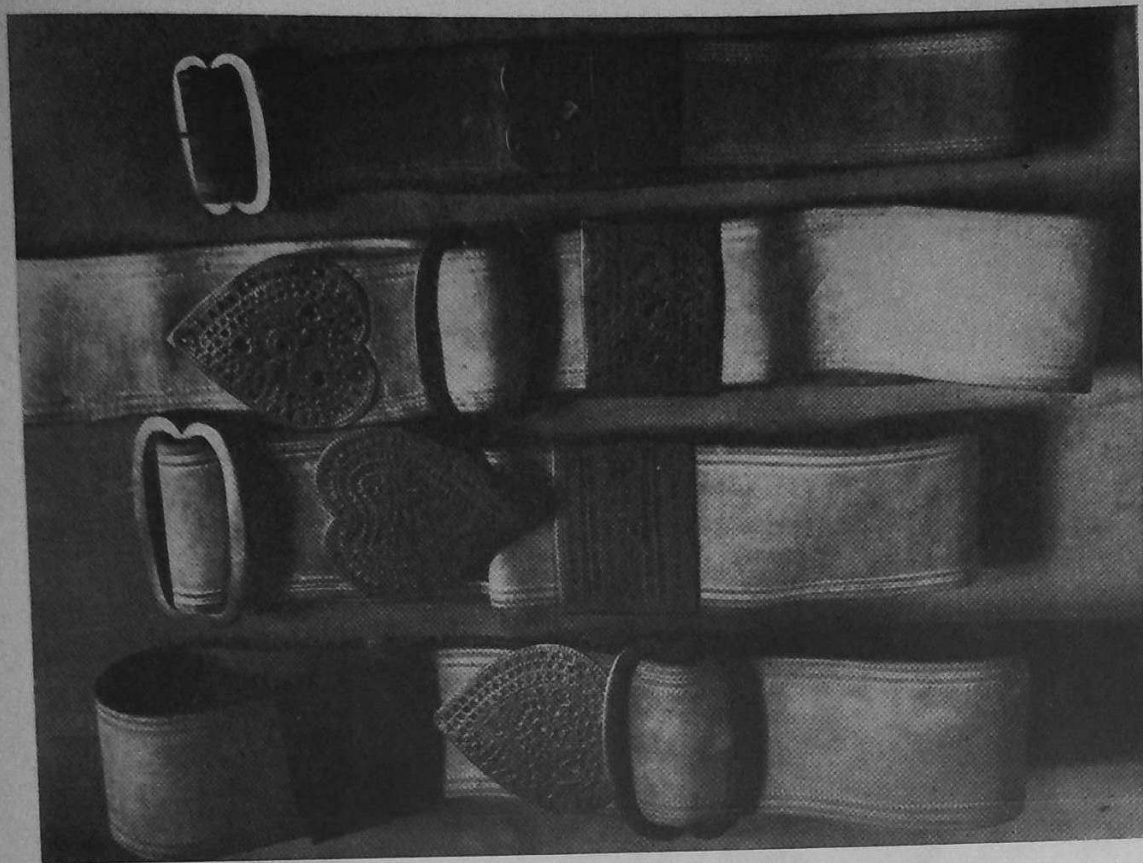
DÉTAIL DE VESTE DE PONT-L'ABBÉ



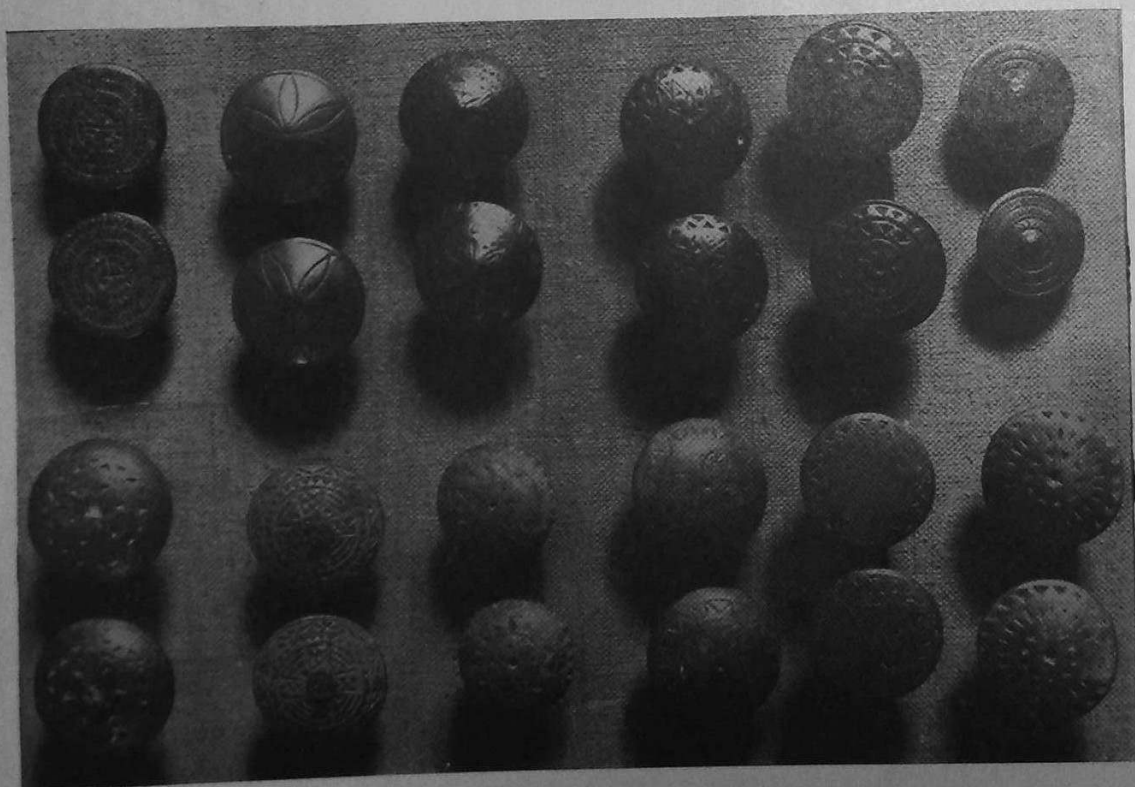
BRODERIE D'UN CHUPEN D'HOMME  
DE PONT-L'ABBÉ



BRODERIE D'ELLIANT



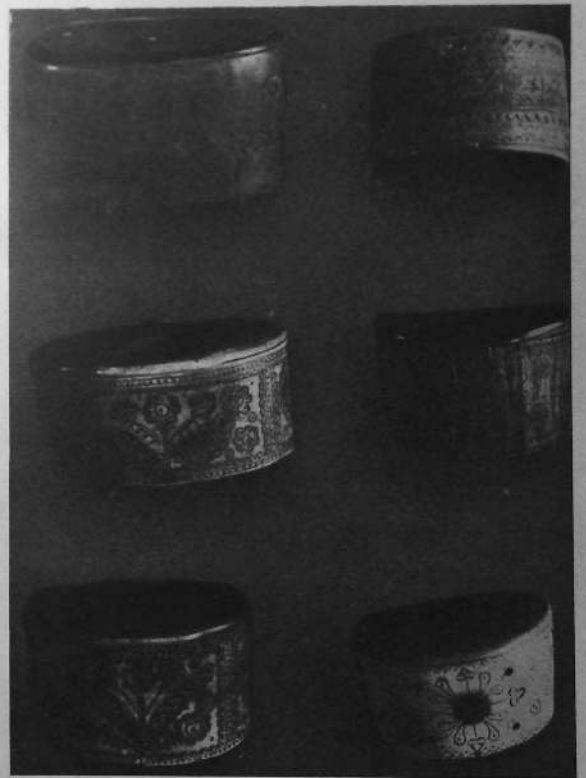
CEINTURES DE CUIR AVEC BOUCLES CISELÉES (Musée de Quimper)



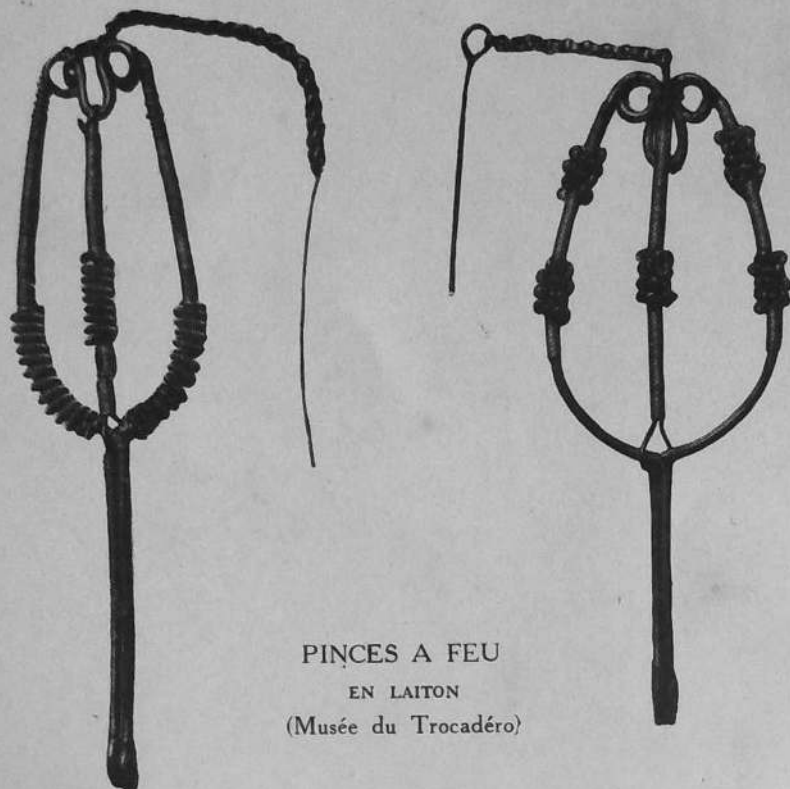
DOUBLES BOUTONS EN BUIS DE BRAGOU-BRAZ (Musée de Quimper)



BOITES A BRULIN POUR FUMEURS, EN BOIS OU EN OS,  
GRAVÉES ET GARNIES D'ÉTAIN (Musée de Quimper)



TABATIÈRES EN CORNE GRAVÉES  
(Musée de Quimper)



PINCES A FEU  
EN LAITON  
(Musée du Trocadéro)



BOITE A POUVRE DE FOUESNANT  
(Trocadéro)



TABATIÈRE EN GRÈS  
(Trocadéro)

BOITE A FEU  
EN BOIS  
DE BEAUVALET  
(Trocadéro)







## TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
L'ART RUSTIQUE BRETON.....	5
<i>Illustrations</i>	
L'HABITATION. . . . .	45
LE MOBILIER. . . . .	55
Coffres. . . . .	55
Armoires. . . . .	61
Vaisseliers. . . . .	77
Lits. . . . .	85
Sièges, Tables, etc. . . . .	95
LA PARURE DU LOGIS.....	101
LE COSTUME. . . . .	113

Les dessins sont de Mme Philippe de LAS CAZES

